

L'Exécuteur [178]

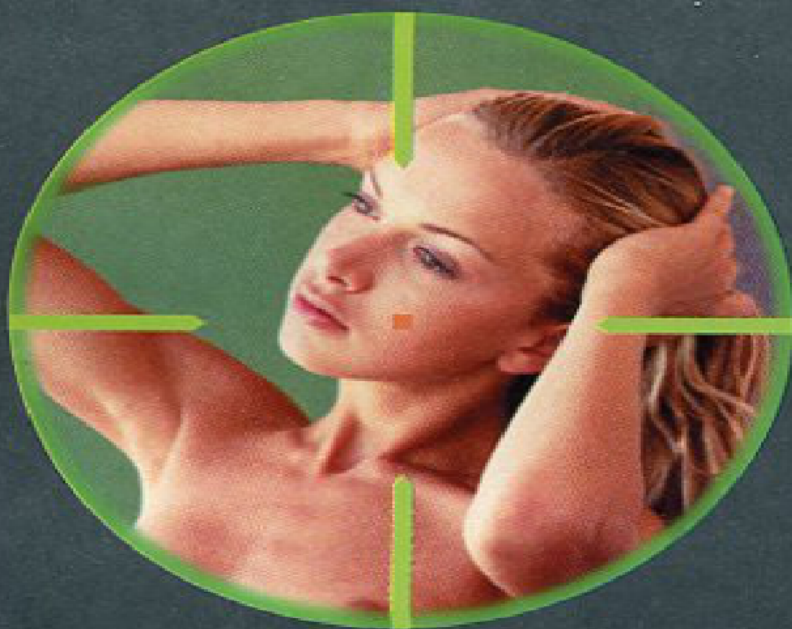
– Alerte rouge au Pentagone

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



ALERTE ROUGE AU PENTAGONE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Alerte rouge au Pentagone

PROLOGUE

La petite route sinueuse constellée de plaques de verglas ne permettait aucune fantaisie dans la conduite du 4 x 4 Bronco. En approche de son objectif, l'Exécuteur ne tenait d'ailleurs nullement à se singulariser par des incartades et maintenait la vitesse du véhicule bien en dessous de la vitesse légale.

D'après le repérage effectué sur une carte routière, la propriété de Mike Copfield se tenait entre Snug Harbor et Colombia Beach, le long de la côte longeant la baie de Chesapeake. Le personnage se nommait en réalité Michele Copolano. C'était un ancien proxénète de Baltimore reconverti dans le trafic de stupés et l'écoulement de matériel volé à l'armée : un vieux cheval de retour vicieux et pourri jusqu'à la moelle.

Depuis Richmond, en Virginie, Mack Bolan avait tranquillement filé le train à l'un de ses véhicules de livraison. Selon ses informations, il s'agissait d'un transport d'héroïne en provenance de Floride. À proximité du but, l'Exécuteur avait laissé le fourgon prendre du champ, ayant acquis la certitude que son conducteur se rendait bien chez Copolano.

Mais, en la circonstance, l'Exécuteur ne s'intéressait que médiocrement à une livraison de came.

Une vie humaine était en jeu. Une vie innocente qui, pourtant, revêtait une importance énorme dans la lutte contre le Crime Organisé et devait permettre de désamorcer un complot visant la sécurité internationale.

Le Bronco dépassa la petite agglomération de Snug Harbor plantée tout à l'extrémité d'une presqu'île de moins de dix kilomètres dans sa plus grande largeur. Les eaux de la Chesapeake Bay étaient couleur d'encre et des vagues lugubres poussées par un vent glacé venu du nord venaient se briser contre le môle du petit port. Deux kilomètres plus loin, il y avait Colombia Beach, un village côtier qui, en hiver, comptait moins de trois cents habitants.

L'entrée de la propriété de Copolano se situait environ à mi-distance des deux localités. Bolan en découvrit l'accès à la sortie d'un virage, un chemin de terre durci par le gel qui s'enfonçait dans un petit bois. Il n'y avait aucune pancarte, aucune inscription signalant les lieux, mais c'était bien là que se situait l'objectif du guerrier solitaire.

Il fit rouler le Bronco sur une centaine de mètres et l'immobilisa dans un renforcement en bordure de chaussée. Depuis qu'il avait dépassé Snug Harbor, il n'avait croisé aucun véhicule ni aperçu la

moindre manifestation humaine pouvant attester qu'un quelconque habitant fréquentait cette zone lugubre.

Bolan portait une chaude canadienne dont il fit glisser le zip pour vérifier le Beretta 93-R qu'il portait sous l'aisselle gauche. L'arme était munie d'un gros silencieux et son chargeur comportait vingt-deux cartouches prêtes à gicler du canon sombre, ponctuellement ou en rafales de trois coups.

Insérant un pistolet-mitrailleur micro-Uzi dans une poche intérieure du vêtement, il se munit de trois chargeurs supplémentaires pour ses deux armes et plaça quatre grenades dans les poches latérales, deux explosives, deux incendiaires. Quelques outils de première nécessité complétèrent son équipement.

Puis il se coula hors du 4 x 4, sonda d'un coup d'œil les alentours et se fraya souplement un passage dans le sous-bois blanc de givre.

Au bout de deux minutes d'une progression prudente, tous ses sens en éveil, il aperçut la façade d'une grande maison de style géorgien bâtie sur trois étages et ornée d'un large perron d'une dizaine de marches sous un péristyle. Un parc d'environ un hectare entourait la bâtisse et possédait une dépendance, une construction beaucoup plus modeste, mais ouverte sur une grande porte métallique. C'était devant cette porte que stationnait le fourgon pris en filature par Bolan depuis Richmond. Deux types s'affairaient à en extraire des paquets qu'ils transportaient à l'intérieur.

Trois autres véhicules étaient garés à proximité de la villa, dont une Rolls noire tout étincelante de chromes. Cela pouvait signifier la présence d'une huitaine de *mobsters* dans la place.

Un grillage d'acier ceinturait la propriété sur une hauteur d'au moins trois mètres. S'aidant d'une pince coupante, l'Exécuteur y pratiqua une brèche suffisante pour le laisser passer et se faufila dans les lieux. À part le grillage, il n'existait aucun dispositif de protection ni de sécurité, et Bolan se disait que c'était un endroit bien tranquille pour y opérer toutes sortes de saloperies en toute impunité.

Mike Copolano devait s'y sentir en sécurité, entouré d'une bande de pourritures à la gâchette facile. Il avait tort, évidemment. La mort silencieuse était dans les lieux et s'apprêtait à faire couler le sang des *amici*.

CHAPITRE PREMIER

Tétant avec nervosité un volumineux cigare, Michele Copolano posa un doigt noueux sur la touche d'un Interphone et s'enquit sèchement :

— Où en êtes-vous ?

De longues secondes s'écoulèrent avant qu'une voix traînante se fasse entendre dans l'appareil :

— On a bientôt fini, Mike. Plus que quelques caisses de came à décharger.

— Maniez-vous le cul, j'vous attends.

Il se tourna ensuite vers un homme au visage brutal assis dans un fauteuil au fond du salon. Celui-là s'appelait Amie Esker et il était le garde du corps attitré de Copolano, un porte-flingue réputé pour son sang-froid et son efficacité. Cela faisait plus de trois ans qu'il était avec l'ex-maquereau de Baltimore et, à ce titre, se permettait parfois quelques familiarités qui auraient pu coûter cher à n'importe qui d'autre.

— Pourquoi tu te cailles les sangs, Mike ? fit-il avec un petit rire sec. Ça fait à peine un quart d'heure que ces mecs sont arrivés.

Copolano haussa ses épaules osseuses.

— Un quart d'heure, c'est beaucoup trop pour décharger quelques caisses.

— Quelques caisses ? Une cinquantaine, tu veux dire. David les surveille, tu peux être sûr qu'il ne les laisse pas traîner.

— Ouais, ouais... Mais je ne voudrais pas qu'ils soient encore là quand les gars de Raleigh vont se radiner.

— D'accord avec toi, faut pas mélanger les affaires.

Copolano n'arrivait pas à calmer son agitation intérieure. Il se disait que les délais étaient trop serrés entre la livraison de blanche et la prise en charge du matériel très spécial en attente dans son entrepôt. Il y avait autre chose, aussi, une sorte de pressentiment qui s'était accroché à lui depuis qu'il s'était réveillé. Il avait cauchemardé une bonne partie de la nuit, se voyant devant son propre lit de mort et se regardant, le visage cireux et les yeux figés sur l'éternité. Jamais encore il n'avait fait ce genre de rêve à la con. Merde ! Qu'est-ce qui se passait ? Pourquoi devenait-il aussi nerveux qu'une gonze et voyait-il en rêve son propre cadavre ?

Depuis ce matin, il pensait qu'il n'aurait jamais dû accepter ce business que les pontes de Washington lui avaient proposé le mois précédent. C'était trop gros, trop dangereux. Même si les convoys

de cette saloperie se passaient sans incident, il risquait d'être contaminé malgré les paroles rassurantes qu'on lui avait balancées. Il ne voulait pas finir bouffé aux mites, voir sa propre chair s'en aller petit à petit par lambeaux.

Il soupira, se racla la gorge et sa main osseuse partit à la recherche de son téléphone mobile, dans sa poche. Le numéro était programmé dans l'appareil.

— Buddy ? lança-t-il lorsqu'il entendit un « ouais » bref dans le portable.

— C'est bien Buddy. Qui le demande ?

— Mike. À combien es-tu d'ici ?

— Pas très loin, encore dix ou quinze minutes.

— Bon. Force pas. Ne va pas te péter la gueule sur une plaque de verglas.

— Vous en faites pas, Mike, on roule comme sur des œufs. Pas de problème ?

— Ça va. Oublie pas le signal à l'entrée du chemin.

— On risque pas ! Dites à vos gars de pas nous prendre pour des touristes, rigola la voix dans le petit téléphone.

Copolano coupa la communication.

— Connard ! marmonna-t-il entre ses dents serrées.

Des touristes en plein mois de janvier et par un temps pareil ! Buddy le rigolo pouvait bien se mettre ses plaisanteries au cul.

Bolan avait dénombré cinq porte-flingues en plus des deux types qui finissaient de décharger le fourgon. Il y en avait sûrement d'autres dans la villa, il lui fallait compter avec au moins une dizaine d'adversaires. Sa marge d'erreur était voisine de zéro, mais il bénéficiait de l'effet de surprise contre ces gars qui, manifestement, se croyaient bien à l'abri dans ce coin perdu de Chesapeake Bay. Pourtant, il allait devoir opérer en sourdine s'il voulait atteindre le cœur de sa cible.

Un homme à l'allure désœuvrée, vêtu d'un gros blouson fourré, se tenait assis sur le capot d'une Ford, à l'extrémité de la bâtisse. Il avait posé un fusil à pompe à côté de lui et sa respiration crachait régulièrement un nuage de condensation devant son visage. L'Exécuteur n'en était qu'à une quinzaine de mètres, tapi derrière une haie. Il en avait repéré deux autres qui discutaient tranquillement à l'autre bout du parc, pour l'instant masqué par la villa, et deux autres encore à l'amorce du chemin d'accès.

Le plus urgent était de s'occuper de la sentinelle installée sur la Ford. Prenant soigneusement sa visée, Bolan caressa la détente du Beretta qui vomit silencieusement une ogive de 9mm Parabellum.

Le gars eut tout juste un petit soubresaut, la tempe gauche pulvérisée, l'arc réflexe bloqué, et s'affaissa doucement sur le capot.

De loin, on aurait pu croire qu'il prenait ses aises.

Du côté du bâtiment secondaire dont le fourgon masquait l'entrée, il y eut un ricanement et quelques brèves paroles. L'Exécuteur se dirigea dans cette direction, contourna le véhicule et s'arrêta dans la découpe de la porte à l'instant où un gars baraqué annonçait en se frottant les mains :

— Bon, y a plus qu'à aller palper les biffetons. Putain, ce qu'on se les gèle ! David, tu...

Il se tut subitement et se pétrifia en apercevant la grande silhouette menaçante dans l'encadrement. Une fraction de seconde plus tard, une fleur pourpre apparut sur son front et ses yeux exorbités se révélsèrent.

Il y eut deux autres chuintements infimes, à quelques dixièmes de secondes d'intervalle, et le nez de David disparut dans un magma sanguinolent tandis que le dernier *mobster* partait à la renverse, la mâchoire fracassée par une ogive brûlante.

Sans attendre que les corps aient touché le sol, Bolan quitta l'entrepôt qu'il contourna pour s'en prendre ensuite aux deux bavards près de la villa. L'un d'eux allumait une cigarette dont il tira une grosse bouffée. Un projectile silencieux lui entra dans le crâne, lui arrachant ensuite la moitié du front dans un flot de matière visqueuse qui inonda le visage de son copain. Celui-ci fit un bond en arrière tout en vociférant et plongea d'instinct la main sous sa veste. Son geste ne fut qu'une vaine ébauche. L'impact d'une ogive de 9mm lui fit sauter la pommette gauche et lui emporta la moitié de la nuque.

Il n'en restait plus que deux dans le parc. Se déplaçant de manière à ce que la grande baraque lui offre toujours un écran de protection visuel, l'Exécuteur longea la clôture d'enceinte et se coula ensuite sous le couvert des arbres. Il surprit silencieusement les deux derniers gardes et les élimina de la même façon, sans qu'ils aient pu proférer le moindre cri.

Enfin, revenant sur ses pas, il se dirigea vers la villa. Les défenses extérieures étaient neutralisées, mais il ne savait pas combien d'hommes il allait encore trouver à l'intérieur. Rien n'était joué.

Copolano s'était versé quatre bons doigts de bourbon dans un grand verre et venait d'en lamper d'un coup plus de la moitié. Depuis quelques instants, un tic agitait sa joue et sa respiration se faisait sifflante. Amie Esker évitait de le regarder. Il pensait que son boss commençait à disjoncter, mais il s'abstint de tout commentaire, ne voulant pas pousser le bouchon trop loin.

Posant brusquement son verre sur un guéridon, Copolano alla appuyer sèchement sur la touche de l'Interphone.

— Alors, merde ! Qu'est-ce que vous branlez ?

Quelques secondes passèrent sans la moindre réponse et le mafioso

réitéra rageusement son appel :

— David ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il relâcha la pression de son doigt sur la touche, appuya de nouveau.

— Tu vas répondre, espèce de con !

Mais David ne donna aucune réplique, pas plus que les deux autres qu'il était chargé de surveiller.

Copolano frappa la table de son poing, l'œil mauvais.

— Putain ! Il se passe quelque chose de pas net. Va voir ce qu'ils glandent, Amie.

Le garde du corps tenta un geste d'apaisement de la main.

— Attends encore quelques instants, ils doivent être en train d'arriver...

— Vas-y, je te dis !

— O.K., O.K., Mike, fit-il en se levant du fauteuil. Mais calme-toi. Personne n'est en train de t'endoffer et il y a cinq gars dehors qui veillent au grain.

Puis il se dirigea d'une allure désinvolte vers la porte du salon. Copolano le regarda pensivement s'éloigner, ouvrir le battant et s'apprêter à sortir. C'est alors qu'un événement ahurissant se produisit.

À peine son garde du corps avait-il dépassé le chambranle qu'il le voyait faire une brutale marche arrière, ployant ses jambes comme si elles avaient de la peine à supporter le poids de son corps. L'une de ses chevilles se tordit d'un coup alors qu'il n'y avait aucun obstacle et Amie Esker pivota sur lui-même, présentant à son boss un affreux rictus qui lui tordait tout le bas du visage. Le haut n'existait pratiquement plus, une partie de son cerveau dégoulinant devant lui.

Puis le pourri s'affaissa d'un coup, pirouetta et s'effondra sur la belle moquette de Copolano dans une invraisemblable projection de sang et d'humeurs.

Le mafioso s'était statufié au milieu de la pièce, les yeux agrandis et la mâchoire pendante. Il pensa tout d'abord à un règlement de comptes, se dit qu'on lui avait envoyé une équipe de tueurs, puis il envisagea qu'il s'agissait peut-être d'un coup pourri de ces sales cons de la C.I.A. Le regard dardé sur le corps d'Amie, il fit une grimace de dégoût. Le spectacle lui soulevait le cœur. Copolano en avait vu d'autres, mais de regarder son propre garde du corps réduit à cet état lui tordait les tripes.

En tout cas, il était encore en vie, lui. Et le grand fumier qui le braquait avec un flingue à silencieux se contentait de l'observer comme s'il n'avait été qu'une merde sur un trottoir.

Il respira bruyamment et s'efforça d'affermir sa voix malgré la trouille qui lui massacrait l'estomac :

— Si c'est un contrat, je double la mise. Qu'est-ce que vous en

dites ?

Un petit rire glacé lui arriva en pleine face.

— Tout ton fric ne changera rien à ta situation, Copolano.

— Vous pourrez pas sortir d'ici, j'ai des gars partout dans le parc.

— Oublie-les.

Le mafioso grimaça. Les yeux du grand fumier ressemblaient à deux morceaux de banquise dans lesquels scintillait la mort.

Enfin, il comprit.

— Et merde ! lâcha-t-il d'une voix misérable.

D'un coup, un grand vide l'envahit, l'empêchant de penser à autre chose qu'à sa propre survie.

— Bo... Bolan, hein ?

— Ouais.

— Bon... Eh bien, qu'est-ce que tu me veux ? J'ai rien contre toi.

L'Exécuteur avait souvent entendu ce genre de réplique dans la bouche de mafieux confrontés à la mort.

— Enfin, merde, qu'est-ce que tu me veux, Bolan ? Si tu m'as pas encore flingué, c'est p't-être qu'on pourrait s'arranger, non ?

Bolan fit quelques pas en avant.

— Pas d'arrangement. Tu parles ou tu prends tout de suite une pastille dans la tête.

— O.K. De quoi veux-tu que je parle ?

— D'une certaine Sylvie Thomkins.

Copolano eut un rictus en hochant la tête.

— J'connais pas.

— Je vais t'éclaircir un peu la cervelle, lui dit l'Exécuteur en relevant le sinistre Beretta vers la tête du pourri.

— Attends !... Le nom me dit rien, j'te jure, mais si tu me disais ce qu'elle est, je pourrais me renseigner.

— C'est un flic. Tes potes en ont après elle.

— Non, je vois toujours pas. Si tu veux, je peux passer deux, trois coups de fil.

Bolan ricana.

— Ne joue pas au con, Mike. Je vais revenir. Si tu n'as pas le renseignement, tu pourras dire adieu à ta vie de merde.

— Je... Tu vas pas me descendre ?

— Pas tout de suite. Je te donne une heure. N'oublie pas ce que je t'ai dit.

— Bon Dieu, non ! Je t'aurai ce renseignement.

— T'as intérêt. Tourne-toi.

— Que je me tourne ?

L'Exécuteur attrapa Copolano par l'épaule et le fit pivoter sur lui-même puis asséna un coup de crosse sur la nuque du truand qui poussa un drôle de soupir en s'affaissant mollement.

Le fouillant rapidement, il trouva son téléphone portable dont il « pompa » le code de la puce électronique à l'aide d'un petit boîtier qu'il plaqua dessus durant quelques secondes. L'équipe d'Herman « Gadgets » Schwarz et d'Aaron Kurtzman avait encore fait des merveilles ! Après avoir remis l'appareil en place, il quitta la villa et marcha à grands pas vers l'entrepôt.

CHAPITRE II

L'Exécuteur calculait toujours au plus près ses blitz, s'efforçant de réduire le plus possible la marge d'erreur et de prévoir les impondérables. Il ne prenait surtout pas les *amici* pour des individus sans cervelle, incapables de réfléchir. Certes, aucun n'avait reçu un prix Nobel ou participé à une quelconque invention profitable à la société. Leur intelligence, à quelque degré qu'elle fût parvenue, était tout entière centrée sur le profit et la méfiance. La plupart de ces types étaient vicieux, retors, et capables d'échafauder des plans machiavéliques pour se remplir les poches, mais Bolan avait toujours présent à l'esprit le fait qu'il se battait contre un ennemi omniprésent dans la société, des fauves rompus à toute sorte de mauvais coups, et doués d'une férocité sans borne.

Il était lui-même devenu un fauve. Le plus féroce d'entre tous, et c'était aussi à cela qu'il devait d'être encore en vie après tant d'affrontements contre les cannibales de la mafia.

Lorsqu'il faisait la guerre à *Cosa Nostra*, l'Exécuteur ne connaissait ni remords ni états d'âme.

Tout cela faisait partie de son *modus operandi* : localisation, identification, élimination.

Pourtant, cette fois, il n'avait pas éliminé Copolano. Le fait n'était pas dû à un quelconque sentiment de pitié ou de tolérance. Il voulait obtenir une information et il avait estimé que la meilleure façon pour ce faire était de laisser la bride sur le cou du mafioso, du moins en apparence.

Avant que ce dernier ne retrouve sa conscience et qu'il prenne une initiative, il pouvait s'écouler deux ou trois minutes, un délai suffisant pour jeter un coup d'œil dans l'entrepôt.

Les cartons déchargés du fourgon contenaient de gros sachets d'héroïne qu'il n'y avait plus qu'à fractionner pour la passer dans les filières de petits revendeurs. Au prix du détail, il y en avait là au moins pour cinquante millions de dollars. Copolano n'était pas un petit pion sur l'échiquier de la mafia, il constituait l'un des plus importants relais de la côte Est.

Au fond du dépôt, il y avait une porte verrouillée dont Bolan fit sauter la serrure de deux balles silencieuses et il se retrouva dans un local moins important. Des caisses de bois avaient été rangées sur des étagères occupant tout un pan de mur. Cinq de ces caisses mesuraient près d'un mètre de longueur et l'on pouvait lire sur leurs flancs : « Matériel agricole – Pièces d'origine », ainsi qu'un numéro d'ordre.

Les autres, au nombre d'une dizaine, étaient de moitié plus petites et ne portaient qu'un numéro.

Le couvercle d'une d'entre elles avait été ouvert. Bolan s'en approcha et repoussa la mousse de polystyrène qui en protégeait le contenu. Il ne put retenir un petit sifflement. La pièce métallique brillante qu'il venait de dégager n'était sûrement pas destinée à équiper un tracteur ni même un quelconque véhicule civil. Une série d'inscriptions étaient gravées dessus : US ARMY – SNWD – 01287. L'objet était de forme conique avec une embase qui d'évidence pouvait être dévissée.

Sans perdre de temps, l'Exécuteur examina aussi le contenu d'une des petites caisses. Il comprit tout de suite de quoi il s'agissait en apercevant un cylindre d'une vingtaine de centimètres de long sur sept à huit de diamètre. La même inscription y figurait ainsi qu'un numéro.

Près de deux minutes s'étaient déjà écoulées depuis qu'il avait assommé Copolano, c'était déjà trop. Retournant dans le premier local, il balança deux grenades incendiaires sur les cartons d'héroïne et quitta l'endroit, hâtant le pas à travers le parc. Cinq secondes plus tard, il perçut deux petites explosions molles signalant la dispersion des charges au phosphore, et ce fut presque aussitôt après qu'il entendit plusieurs coups de klaxon. Trois brefs et un long. Ça venait du chemin d'accès en sous-bois. Immédiatement, il se planqua derrière une haie et dégagea le mini-Uzi de sous sa canadienne, comptant mentalement les secondes qui s'égrenaient.

De sa position, il avait une vue dégagée de l'amorce du chemin et apercevait les corps des deux sentinelles qu'il avait liquidées un peu plus tôt. Les arrivants ne manquèrent pas de les voir eux aussi. La camionnette grise qui déboucha du sous-bois pila dans un grincement de frein et une petite embardée, tandis qu'un homme au visage méfiant sautait à terre, un riot-gun à la main, et inspectait vivement le parc, cherchant de quel côté allait survenir le danger.

L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de comprendre. Une rafale de 9mm cisaila le pourri qui battit l'air de ses bras avant de mourir, et poursuivit sa trajectoire au travers du pare-brise dont la vitre vola en éclat. Ne sachant pas combien il y avait d'occupants dans la camionnette, Bolan projeta une grenade explosive dans la brèche, attendit l'explosion et se lança vers le véhicule.

Celui qui en était descendu baignait dans une flaque de sang tandis que le conducteur gisait en plusieurs morceaux dans le poste de conduite. Il y avait encore un mafieux dans la cabine arrière et celui-là aussi était passé de vie à trépas au moment de l'explosion qui avait déchiqueté la moitié des parois métalliques.

Le terrain était provisoirement nettoyé, seul Copolano survivait et peut-être celui-ci était-il déjà en train de reprendre conscience. Il

s'agissait pour l'Exécuteur d'être rapidement au prochain rendez-vous.

Par précaution, il quitta les lieux par la brèche qu'il avait pratiquée dans le grillage, franchit rapidement le sous-bois et réintégra le Bronco. Sortant du vide-poches un scanner radio, il y connecta le mouchard électronique qui lui avait servi à enregistrer le code de fréquence du portable du chef mafieux. Puis il brancha l'appareil et fit démarrer le 4 x 4.

Deux minutes plus tard, il dépassait Colombia Beach et s'insérait sur la route intérieure en direction du Highway qui rejoignait Washington. Il avait tout juste parcouru une dizaine de kilomètres lorsque le biper du scanner retentit, et il s'arrêta rapidement sur un accotement, branchant l'ampli de l'appareil.

Ainsi qu'il s'y attendait, la voix exacerbee de Copolano jaillit du petit haut-parleur :

— Passez-moi Vince, ça urge !

— C'est moi, répondit un type au ton cassant. Mike ?

— Ouais. Il y a eu du vilain chez moi. Heu, j'peux te parler, t'es seul ?

— Oui. Vas-y. Comment ça, du vilain ?

— Une putain d'enculerie, Vince. Je venais juste de recevoir la livraison de Richmond quand cette ordure de mec s'est pointé et a tout saccagé. Je voudrais bien comprendre pourquoi cette enflure est venue précisément chez moi, merde !

— Attends, attends ! De quelle enflure parles-tu ?

— J'te parle de la grande pute, du grand fumier ! Essaie de piger, Vince !

— Oui... Bien sûr que je comprends. Mais je vois pas comment ce type aurait pu arriver jusqu'à toi.

— C'est justement ce que je te demande ! fulmina la voix de Copolano. C'est toi qui as la main sur la sécurité de nos affaires, oui ou merde ?

— D'accord, mais je peux pas être partout à la fois. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

— Toute la livraison est brûlée, plus de cinquante plaques sont parties dans l'atmosphère et y a encore plein de fumée partout.

— Bon Dieu ! C'est Georgio qui va être heureux !

— Et moi donc ! C'est pas lui qui a failli y passer. Le salaud a rectifié six de mes gars ainsi que les deux livreurs, et Emie y est passé lui aussi. C'est un vrai carnage. Bon Dieu, j'ai encore jamais vu une dégueulasserie pareille !

La voix de Copolano déraillait dans les aigus.

— Hé, t'excite pas, Mike, je comprends que tu as été secoué, mais te laisse pas aller.

— Je m'excite pas, bordel de merde ! Mais j'aurais voulu t'y voir, il

les a tous liquidés d'une bastos en pleine tronche sans leur laisser la moindre chance, sans même que je me rende compte de quoi que ce soit avant qu'il se pointe devant moi.

— Il a travaillé en sourdine...

— Évidemment. Un Beretta militaire avec un énorme silencieux. Une vraie boucherie ! En plus de ça, les types qui venaient chercher les... heu, les pièces mécaniques, se sont eux aussi fait transformer en chair à saucisse. Pour eux, c'est sûr qu'il se foutait de faire du bruit, il y est allé carrément à l'explosif.

— Attends... Qu'est-ce qui s'est passé avec ces pièces ?

— Rien. Il n'y a pas touché.

— Elles sont en bon état ?

— Ouais. Heureusement qu'il n'a pas balancé une grenade dessus. Tu imagines ce qui se serait passé ?

Un feulement de rage et de dépit passa dans l'appareil, puis :

— Tu ferais bien de prévenir les autres relais, des fois qu'il soit aussi au courant de ça...

— Bien sûr. Heu, et toi, Mike ? Comment se fait-il que...

Il y eut deux secondes de silence dans le dialogue, puis Copolano répliqua hargneusement :

— J'vois ce que tu veux dire. Tu te demandes ce que j'ai bien pu raconter à la grande pute pour qu'il se taille sans me dessouder. Hein, c'est ça ?

— Je me demande rien du tout, je voudrais seulement comprendre.

— Il m'a balancé un méchant coup dans la tronche et je m'suis absenté quelque temps. Juste avant, Il m'a dit qu'il reviendrait.

— Ah oui ?

— Il voulait une information au sujet d'une nana.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu, Vince. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant de cette emmerde avec les militaires.

— Je vois pas ce qu'une nana aurait à voir avec nous. Je vois pas non plus pourquoi le grand connard reviendrait chez toi, il n'est pas assez gland pour prendre ce risque à la con.

Un grognement se fit entendre.

— Arrête de finasser, Vince, tu me fais mal. Je sais qu'il y a eu un os avec une connasse de flic au sujet de... enfin, tu vois sûrement de quoi je parle ! Je vais même te dire son nom : Thomkins. Tu y es, maintenant ?

— Ah ! Ouais...

— Quoi, ah ouais ?

— Je pensais pas que tu parlais de ça.

— Parle-m'en, toi, ça m'intéresse ! grinça Copolano.

— J'peux rien t'en dire, Mike, c'est confidentiel.

— Confidentiel ? Mon cul ! Putain ! Après ce qui vient de se passer, tu crois pas que j'ai le droit d'être un peu au courant ?

— C'est ce mec qui t'en a parlé ?

— Un peu, ouais. Il sait même que des gars de chez nous en ont après elle. Tu parles que c'est confidentiel !

— Te casse pas trop pour cette connasse de flic, Mike. On lui aura bientôt mis la main dessus.

— Bientôt ! C'est quand, ça ?

— C'est presque fait, on l'a localisée du côté d'Alexandria. Cette pétasse a passé plusieurs appels aux fédés avec son portable. Heureusement qu'on est équipé pour ce genre de truc et qu'on connaît son numéro. Dis donc, tu as une idée pourquoi Bo... heu, le grand fumier s'intéresserait à la poulette ?

— Demande-le-lui.

— Très drôle !

— Je plaisante pas, Vince. Ce mec est vraiment monstrueux. Si tu avais pu voir le carnage après sa visite, tu comprendrais. Moi, j'veis me foutre au vert pendant quelque temps.

— Je pense que tu te goures. Il reviendra pas, c'est de la connerie.

— Qu'est-ce qui te faire dire ça ?

— Il ne te l'aurait pas annoncé. Et puis, il n'a certainement pas envie de tomber sur les bleus. Attends-toi à les avoir bientôt chez toi.

— Tu me prends pour un demeuré ? ricana Copolano. Où crois-tu que je suis ?

— Tu vas sans doute me le dire.

— Bien sûr. Parce que tu vas devoir envoyer une équipe pour récupérer ces saloperies de pièces agricoles. J'ai pris le risque de charger vite fait ces bidules dans le fourgon avant de tailler la route. Écoute bien, tu trouveras le bahut au raccordement de la 256 et de la 422, près de Tracys Landing. Dans le bosquet en bordure du croisement. T'as noté ?

— Oui. Bon, reste sur place, j'envoie du monde.

— Envoie du monde, moi, je me casse. Dis aux pontes que j'ai sauvé l'essentiel, dis-leur aussi qu'ils ne s'attendent pas à ce que je leur raconte où je serai avant que cette sale histoire soit complètement étouffée.

Un petit déclic signala que la communication venait d'être coupée. Bolan laissa l'appareil en veille, prêt à recevoir et enregistrer d'autres éventuelles émissions. Il appela ensuite un numéro spécial dans E Street, à Washington, tout en relançant le Bronco sur la route en direction d'Alexandria.

Il n'avait que très peu de temps devant lui pour tenter de sauver une vie humaine que la gueule du monstre mafieux s'apprêtait à engloutir. Bien pire, encore, ce qu'il venait de découvrir dans la

propriété de Copolano lui apparaissait comme l'une des plus grandes menaces que la société ait connues depuis les deux dernières décennies. Il grinça des dents, concentrant son attention sur la chaussée truffée de plaques de verglas.

CHAPITRE III

Harold Brognola tendit machinalement la main pour attraper le téléphone qui sonnait sur son bureau. C'était sa ligne directe.

— Passez-moi La Mancha, perçut-il aussitôt dans l'écouteur.

Un demi-sourire se dessina brièvement sur le visage du super-flic de Washington. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas entendu cette phrase de reconnaissance.

— Il n'y a pas de La Mancha ici, renvoya-t-il. Vous faites erreur.

— Vous êtes sûr ?

— Consultez l'annuaire, mon vieux, je ne peux rien pour vous.

Il raccrocha immédiatement, quitta son bureau et alla prendre un ascenseur qui l'amena en quelques secondes au sous-sol du grand building de E Street. S'installant dans sa voiture, une Ford noire anonyme, il sortit de sa poche un téléphone portable à la base duquel il connecta le boîtier d'un Scrambler, un système de cryptage-décryptage électronique de la voix. Puis il quitta le garage souterrain, faisant un petit signe de la main aux deux flics de garde, derrière leur cage de verre blindé.

Depuis un peu plus d'un an, époque à laquelle il y avait eu une magistrale fuite au sein du Bureau fédéral, il n'accordait plus aucune confiance à la sécurité de ses conversations téléphoniques. Il en était réduit à devoir passer et recevoir ses appels confidentiels depuis l'extérieur, à l'aide de son portable et à travers un dispositif spécial.

En l'occurrence, la conversation qu'il allait tenir dans quelques instants était d'un genre hyper-sensible. Il eut un petit rire silencieux en se remémorant le bref appel préliminaire qu'il venait de recevoir. Le Don Quichotte de La Mancha en question se nommait en réalité Mack Bolan et si d'aucuns avaient eu vent des contacts secrets que le numéro Un du *Justice Department* maintenait régulièrement avec lui... Adieu la fonction et bonjour les très, très gros soucis ! Même le Président, son patron direct et au courant de bien des choses, n'aurait pas pu lui sauver la mise.

Il y en avait un paquet à se bousculer au portillon pour occuper le fauteuil de Brognola et celui-ci savait que certains d'entre eux cultivaient d'étroites relations avec des grossiums trempant dans de ténébreuses affaires en connivence avec *Cosa Nostra*.

Deux ans auparavant, une première alerte avait bien failli coûter son poste à Brognola et l'envoyer directement devant la cour de Sûreté de l'État. Un important personnage de la scène politique avait alors tenté d'établir publiquement qu'une connexion existait entre le

directeur du F.B.I. et le criminel recherché par toutes les polices du pays. L'éminent congressiste tenait certaines informations de la mafia. Il visait bien sûr à la mise en place d'une de ses relations à la tête du Bureau fédéral et s'imaginait alors qu'il lui serait aisé de faire tomber la tête de Brognola. En corollaire, il s'agissait aussi d'accuser le gouvernement d'utiliser Mack Bolan pour trancher des affaires que la police était incapable de résoudre.

En fait, les relations entre les deux hommes se limitaient à des échanges d'informations profitables à la justice, au vrai sens du terme. Bolan, vis-à-vis de la loi, n'était rien d'autre qu'un criminel, un assassin, mais le numéro Un du *Justice Department* nourrissait à l'égard de celui-ci une solide amitié et une admiration sans borne.

À cette époque, il s'en était fallu d'un cheveu pour que l'affaire éclate. Prenant des risques énormes pour sortir son ami de l'embarras, l'Exécuteur avait renversé la situation et c'était le tout-puissant accusateur qui avait finalement dû rendre des comptes à la justice.

Aussi Brognola prenait-il d'innombrables précautions lorsqu'il s'agissait d'échanger des informations avec « La Mancha ».

Freinant doucement le long de la Cinquième Rue, il arrêta son véhicule sur le parking de l'hôtel Allen Lee puis composa un numéro sur son portable.

— Striker, lui répondit-on sans délai.

— Hal. J'ai fait aussi vite que j'ai pu.

— Pas le temps de discuter... Il me faut de toute urgence une information, Hal. Note...

— Je t'écoute, fit Brognola, extirpant un calepin et un stylo de sa veste.

Il inscrivit une série de dix chiffres tandis que Bolan poursuivait :

— Il s'agit d'une ligne téléphonique en poste fixe, dans le district. Un certain Vince qui pourrait bien être Vince Rocco.

— L'ancien garde du corps de Marinello ?

— Oui. Certains pensent qu'il s'est collé à la retraite, mais c'est faux. Il traîne en ce moment du côté de Washington et il se pourrait bien qu'il s'agisse de lui. Si c'est confirmé, il me faut une localisation rapide.

— Tu n'as pas ton équipement ?

— Négatif.

— O.K. Une dizaine de minutes, ça te va ?

— Oui, ne traîne pas. Autre chose : as-tu des nouvelles du flic en jupons ?

— Elle a encore appelé il y a moins d'une demi-heure. Frank lui a dit qu'il lui envoyait quelqu'un pour la récupérer, mais elle a refusé de communiquer sa position. Elle continue d'exiger que ce soit la frangine de Frank qui vienne la chercher et personne d'autre. Elle

prétend qu'elle la connaît personnellement.

Frank Vitali était une ancienne taupe fédérale, un agent du F.B.I. qui avait infiltré la mafia à l'époque où la famille Castellano régnait sur New York. Grillé puis sauvé d'extrême justesse par Bolan, Vitali avait été réintégré comme agent sédentaire au siège de E Street. Quant à sa frangine, Eva Swanson, en réalité sa demi-sœur, celle-ci partageait ses activités professionnelles entre le F.B.I. et la D.E.A. – Drugs Enforcement Administration.

— Eva est en ce moment à San Francisco, poursuit Brognola. Pas question de la faire rappliquer ici, elle est sur une mission trop délicate.

— Et Frank ?

— Il vient d'envoyer des hommes pour couvrir le périmètre où le dernier appel a été localisé.

— Dans Alexandria ?

— Ouais, comment le sais-tu ?

— C'est la mafia qui me l'a appris.

Bognola grinça des dents.

— Bon Dieu ! Je comprends qu'elle soit salement méfiante.

— Crois-tu qu'elle tiendra le coup ?

— D'après ce que nous savons d'elle, c'est une fille aux nerfs solides.

— Seulement, les *amici* risquent de lui tomber dessus avant tes petits gars.

— La zone de localisation est d'environ deux kilomètres, ça laisse une certaine marge.

— N'y compte pas trop, Hal, la mafia a les mêmes moyens que toi. Tu peux joindre Eva ?

— En principe, oui, sur son mobile.

— Fais-le maintenant. Dis-lui qu'elle appelle aussitôt la fille Thomkins pour la prévenir que quelqu'un va passer la prendre.

— Si elle voit débarquer une équipe, elle risque de confondre et de paniquer. Dans le meilleur des cas, elle prendra peut-être définitivement le large.

— Qui te parle d'une équipe ? Je suis déjà en route pour Alexandria.

— Eh bien... oui, c'est peut-être la meilleure solution, admit le G'man après une hésitation.

— Il faudra un mot de passe.

— O.K.

— Autre chose, ajouta Bolan. Débrouille-toi pour récupérer un fourgon à Tracys Landing, tu vois où c'est ?

— Pas loin de la baie, je crois.

— Oui. Au croisement de la 256 et de la 422, dans un sous-bois en

bordure. C'est une Econoline blanche immatriculée dans le Maryland.

— Qu'est-ce qu'il a de spécial, ce fourgon ?

— Il contient certains objets inattendus. Sais-tu ce que signifient les lettres SNWD ?

— Eh bien... Non, *a priori*, je ne vois pas.

— Stratégie Nuclear Weapon Department. Tu y es ?

— Tu veux dire que ces... objets proviennent d'une base d'armement atomique ?

— D'une base ou d'un arsenal, peu importe. Fais vite, Hal, les *amici* sont déjà en route. Ils tiennent beaucoup à cette camelote. Rappelle-moi le plus rapidement possible.

La communication s'interrompt. Brognola poussa un gros soupir. Ce qu'il venait d'entendre tintait encore lugubrement à son oreille. Comment la mafia s'était-elle procuré du matériel nucléaire classé top-secret ? Et quelle relation pouvait-il y avoir avec les appels de détresse de la fille Thomkins ? C'était un flic militaire attaché au Pentagone, le ministère des Armées... Mais oui ! Bon Dieu, la réponse était évidente et laissait entrevoir une belle saloperie à haut niveau.

Brognola émit un juron en composant le numéro d'Eva Swanson. Il n'y avait pas un instant à perdre.

CHAPITRE IV

La vieille ville d'Alexandria est accrochée sur la rive droite du fleuve, une dizaine de kilomètres au sud de Washington. Mack Bolan y pénétra en empruntant le Memorial Bridge, un pont suspendu au-dessus du Potomac. Malgré le gel, il venait de parcourir en un temps record les quarante kilomètres qui l'en séparaient et savait maintenant où se diriger.

Hal Brognola l'avait rappelé quelques instants plus tôt, alors qu'il venait de dépasser Morning-side, et lui avait communiqué des éléments d'information précisant un peu plus la position d'un certain flic de l'Armée apparemment dans une mauvaise passe.

Il se remémorait les éléments de départ de cette affaire qui avait démarré deux jours auparavant d'une façon plutôt inhabituelle. Tout d'abord, il y avait eu un coup de fil au F.B.I., une voix féminine qui demandait à parler de toute urgence à Eva Swanson, du département 127. Il lui avait été répondu que son correspondant n'était pas disponible et qu'il fallait rappeler plus tard. Dans la soirée, un second appel avait été canalisé vers le centre des opérations de E Street : « Dites à Eva Swanson que j'ai une information de la plus haute importance à lui communiquer. Elle me connaît, nous sommes amies. Je suis l'agent MW 434. Faites vite, je vous en prie. »

Par routine, le flic de permanence avait fait procéder à une identification de l'appel qui provenait d'un téléphone cellulaire. L'abonné était une certaine Sylvie Thomkins, employée par le gouvernement au niveau de la Defense Intelligence Agency à Arlington. Autrement dit, au Pentagone.

Deux autres coups de fil avaient encore abouti au même poste, à une heure d'intervalle, beaucoup plus pressants, ceux-là. Leur enregistrement faisait clairement comprendre que l'agent MW 434 se trouvait en dangereuse posture et qu'elle réclamait l'aide urgente de l'agent Eva Swanson. Le dernier message de la journée mentionnait, entre autres : « Dites-lui que le général Cliff Barton n'est pas mort accidentellement, il a été assassiné. L'opération a été montée pour le compte de Tiger et ses amis de la mafia à Washington. Dites-lui aussi que je suis en danger. »

Pourtant, personne n'avait cru urgent d'avertir Frank Vitali, le chef du département 127, alors en déplacement ce jour-là, et ce n'est que le lendemain qu'il avait eu connaissance des communications alarmantes. Ayant écouté les enregistrements et après un grand coup de gueule avec le responsable du service Opérations, il avait aussitôt

essayé de contacter l'agent MW 434 sur son portable, mais celui-ci était hors connexion. Estimant l'importance et l'urgence de la situation, il en avait immédiatement référé à son chef direct, Harold Brognola.

Certaines informations fédérales faisaient effectivement apparaître que les appels enregistrés avaient un fondement réaliste et qu'il ne s'agissait vraisemblablement pas d'une mauvaise blague, d'autant que Sylvie Thomkins n'était plus à son poste au Pentagone depuis quarante-huit heures.

En quelques instants, Brognola et Vitali avaient fait le point sur la situation. Il n'était pas question de faire rentrer Eva Swanson qui était en train d'infiltrer un réseau de stupés en Floride. Pourtant, il était évident qu'il fallait prendre cette affaire en main le plus vite possible, qu'elle sortait du cadre habituel et qu'elle revêtait un caractère de haute confidentialité. Vitali avait alors envisagé une possibilité : Mack Bolan.

Les deux hommes avaient fortement hésité avant de faire passer le message au guerrier solitaire. Une telle opération pouvait avoir des retombées à très grande échelle, et demander à l'Exécuteur de débarquer à Washington, cela revenait à jeter une allumette dans une citerne d'essence. Efficace mais un peu trop radical.

Ils avaient pourtant fini par accepter l'alternative Bolan. Parce qu'ils ne voyaient pas d'autre solution à une affaire réclamant une action quasi immédiate.

L'Exécuteur était alors au vert à Columbus, dans l'Ohio, de retour du Mexique¹.

Ce n'était pas la porte à côté, mais son gros transporteur aérien C-130 piloté par son ami Jack Grimaldi n'avait mis que deux heures pour l'amener à pied d'œuvre. Une distance de six cents kilomètres jusqu'à Dulles International Airport, à l'ouest de la capitale fédérale. Le TACOM, son QG mobile, faisait partie du voyage dans l'énorme soute du C-130, mais il était beaucoup trop encombrant et trop repérable dans le cadre d'une mission d'observation.

Bolan savait qui était l'homme surnommé Tiger, l'une des plus grosses têtes de la finance internationale. Le personnage était connu sous le nom de Jeffrey Jackson mais s'appelait en réalité Abraham Jacobsmeyer. Il avait ses assises sur la côte Est : à Manhattan pour tout ce qui touchait au gros pognon, et à Washington où il avait ses contacts politiques. Il avait souvent fait la Une des journaux et des revues spécialisées, ayant épisodiquement donné lieu à des polémiques mettant en cause certaines de ses relations. Quelques journalistes avaient carrément affirmé qu'il avait partie liée avec l'*Organized Crime* et qu'il manipulait de gros marchés internationaux clandestins. Des agents du Trésor et du F.B.I. tentaient depuis des

années de le prendre en défaut et de le faire inculper, mais jamais il n'avait été possible d'établir le moindre fait significatif quant à sa responsabilité ou son implication dans les immenses et sordides combines qu'il manipulait occultement.

Tiger était très ami avec George Sanders, alias Georgio Sangrini, qui avait la mainmise sur la pègre installée dans la capitale fédérale et les régions limitrophes, ainsi que sur la plupart des trafics qui s'y déroulaient. Celui-là n'était pas un *capo* en titre mais il se comportait comme tel et tout le monde criminel souterrain lui accordait les privilèges de ce rang.

Michele Copolano était lui aussi sous le contrôle absolu de Sangrini et c'était la raison qui avait décidé Mack Bolan à le choisir comme première cible. Par pure logique, puisque Copolano représentait un élément très important dans les « affaires locales » et qu'il était en contact permanent avec le boss de Washington, mais aussi à cause de la situation géographique de ce premier blitz. Snug Harbor n'était qu'un tout petit bled paumé au bord de Chesapeake Bay, d'où l'Exécuteur avait pu facilement se replier sans risques inutiles, mais qui avait le mérite de n'être qu'à une heure de route de la capitale fédérale.

Il avait estimé que c'était le meilleur moyen pour susciter rapidement une réaction de la part de la racaille mafieuse. Et il ne s'était pas trompé, Copolano n'avait pas tardé à appeler Vince Rocco dont les répliques laissaient clairement entendre que c'était bien Georgio Sangrini qui tirait les ficelles.

Tout s'enchaînait logiquement. Bien sûr, de là à établir la culpabilité du Tigre, il y avait un sacré fossé, mais l'Exécuteur n'avait pas besoin de preuves légales. Il ne s'encomrait jamais de tels arguments et n'avait d'ailleurs pas le temps de mener des enquêtes qui ne pouvaient que freiner son action. Bolan ne perdait pas son temps à essayer de démêler un nœud compliqué, il le tranchait tout simplement. Et, dans cette affaire, il semblait bien être le seul capable de faire bouger les choses. Hal Brognola l'avait bien compris en ne lui proposant pas de travailler pour le Black Warriors Group et sous un nom de couverture. Mike Belasko n'aurait pas eu les mains libres et Bolan préférait de loin travailler en solo.

Pour lui, l'interaction entre diverses crapules de cette région de la côte Est ne faisait déjà plus aucun doute. De plus, il y avait ces messages manifestement angoissés, émanant de l'agent MW 434, où il était question de Tiger et de ses amis de la mafia à Washington.

Selon les derniers éléments communiqués par Brognola, cette fille se terrait quelque part dans Alexandria, entre Duke Street, Mills Drive et Braddock Road, une zone urbaine de près de deux kilomètres de diamètre. La localisation technique n'avait pas permis une plus grande

précision.

Conduisant d'une main, Bolan saisit son portable et appela son vieux complice :

— Je suis à pied d'œuvre, Hal, à deux ou trois minutes avant la zone sensible. Où en sont les contacts ?

— Ça se passe bien pour l'instant. Elle est d'accord pour préciser sa position mais ne restera sur place que pendant cinq minutes. Elle dit que les types qui la recherchent peuvent intercepter ses communications.

— Elle a tout à fait raison. Rappelle-la immédiatement et dis-lui que c'est d'accord pour le délai de cinq minutes. Quel est le mot de passe ?

— Celui d'Eva.

Bolan connaissait : Delta 127. Il grimaça.

— J'espère que ça n'a pas été prononcé en clair au téléphone.

— Bien sûr que non.

— O.K. Rappelle-moi aussitôt après.

L'Exécuteur replaça le portable sur une bande de scratch fixée au tableau de bord. Il ralentit le Bronco pour prendre la bretelle routière rejoignant Duke Street qu'il longea pendant une vingtaine de secondes avant de stopper le 4 x 4 contre un trottoir. L'attente dura moins d'une minute.

— Ça y est ! annonça subitement Brognola dans l'appareil. C'est dans Jordan Street, au numéro 35. Tu vois où c'est ?

— Pas exactement. Précise, je suis en ce moment à hauteur du numéro 75 de Duke Street.

— Attends, je te passe Frank.

Un court instant s'écoula avant que Vitali vienne en ligne :

— D'après le plan que j'ai sous les yeux, tu en es tout près. Continue vers l'ouest, Jordan Street est la deuxième ou la troisième sur ta droite.

— Compris.

— Le numéro 35 correspond à une église catholique.

— Bon. À quoi ressemble ce flic, Frank ?

Un petit grognement passa dans l'écouteur.

— Elle n'a pas voulu le préciser. Elle dit que notre envoyé devra se faire reconnaître en sifflant les cinq premières notes de *Strangers in the night*. Sinon, elle ne se montrera pas.

Bolan rigola.

— Eh bien ! Heureusement que je connais la chanson.

— Désolé, Striker, c'est pas moi qui ai choisi l'air...

— O.K., j'y vais. À tout à l'heure.

Il rangea le portable et démarra en direction de l'ouest. La rue Jordan était en effet toute proche, une chaussée en pente bordée

d'arbres et de maisons anciennes.

L'église apparut deux cents mètres plus loin, enclavée entre un bosquet et de petites propriétés bourgeoises. Le Guerrier dépassa l'endroit, roulant à vitesse modérée, fit demi-tour en parvenant à un rond-point et revint sur son trajet à la même vitesse pour examiner attentivement le décor. L'endroit paraissait résolument calme. Ce qui n'était pas forcément rassurant.

Garant le Bronco sur une petite aire bitumée à flanc de colline, il vérifia le chargement de ses armes et mit pied à terre, apparemment très décontracté mais tous ses sens en éveil.

L'église, en brique rouge et pierre de taille, avait sûrement plus de cent ans mais elle était parfaitement entretenue, comme la plupart des bâtiments de la vieille ville d'Alexandria. D'après ses dimensions, c'était d'ailleurs plus une chapelle qu'une église. Dépassant l'entrée, l'Exécuteur poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il trouve une petite allée contiguë qu'il emprunta, et contourna l'édifice. Comme il s'y attendait, il découvrit sur l'arrière une porte secondaire qui donnait sans doute accès à la sacristie. Le battant n'était pas verrouillé.

Au fond d'une petite pièce, un homme en costume gris était occupé à ranger des livres sur une étagère. Il y avait une robe de prêtre accrochée à une patère et une table supportait des fioles ainsi qu'un calice. Une odeur d'encens stagnait dans l'endroit. L'homme se retourna pour regarder l'intrus.

— Que puis-je pour vous ? s'enquit-il sur un ton à peine surpris.

Bolan répliqua naturellement tout en guettant une réaction sur le visage en face de lui :

— Je cherche le père Thomkins.

L'autre fit un petit sourire navré.

— Je suis le père Sébastien et je ne connais pas celui que vous nommez Thomkins.

— Pardonnez-moi, je me suis sûrement trompé. Puis-je malgré tout entrer dans l'église ?

— Bien sûr, mais la prochaine fois, passez par la grande porte, c'est celle de Dieu.

— Je m'en souviendrai, répondit l'Exécuteur.

Il remercia l'ecclésiastique d'un petit signe de tête et alla pousser la porte opposée, débouchant dans une nef aux piliers sculptés, éclairée par des vitraux anciens et les lueurs ténues de quelques bougies qui brûlaient dans des chandeliers. Il n'y avait pas foule, seulement quatre personnes assises ou agenouillées dans les rangs de chaises : un vieillard et trois femmes.

Bolan fit quelques pas le long du mur, s'arrêta et sifflota doucement les premières notes de *Strangers in the night*. L'une des femmes tourna la tête vers lui et le fixa un court instant comme s'il venait de

commettre un sacrilège. Quelques secondes plus tard, une autre quitta sa place et se dirigea vers une statue de saint Georges devant laquelle elle s'arrêta, plaçant quelques pièces de monnaie dans un tronc, à moins de deux mètres de l'Exécuteur. Elle portait un jean, un gros blouson, et un foulard noué autour de sa tête lui cachait à moitié le visage.

— Delta 127, souffla-t-il sans bouger.

Faisant comme si elle n'avait pas entendu, la femme prit une bougie et l'enflamma avant de la placer sur un support aux pieds de la statue. Puis elle se déplaça.

— Suivez-moi, murmura-t-elle en passant devant Bolan.

Sa voix était empreinte de nervosité, de même que sa démarche quand elle se dirigea vers le double ventail de la sortie. L'Exécuteur la vit s'arrêter et se raidir soudain lorsqu'un des grands battants de bois s'entrebâilla en grinçant, tout au fond de la nef, laissant apparaître un homme vêtu d'un vaste manteau qui promena un regard à la fois méfiant et inquisiteur autour de lui. Il fut suivi immédiatement d'un second type qui se mit à longer le mur, marchant derrière les piliers.

Bolan avait déjà compris. Saisissant la femme par un bras, il la tira vers lui, puis la poussa vers la sacristie.

— Par l'arrière ! intima-t-il sourdement.

Elle aussi avait parfaitement saisi la situation. Marchant sans précipitation, elle atteignit la petite porte tandis que Bolan se retournait, son Beretta au poing, juste à temps pour voir le premier arrivant pointer un automatique nickelé. Dans un réflexe, il lui envoya deux balles silencieuses qui l'atteignirent en pleine poitrine, tira dans la foulée deux autres projectiles sur son comparse dont le corps se plia en deux, puis poussa la fille dans la sacristie alors que deux femmes commençaient à pousser des cris de frayeur et d'incompréhension.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama le prêtre en les voyant faire irruption.

Puis il aperçut le Beretta et le fixa comme s'il s'était agi d'une bête immonde.

— Vous n'avez pas le droit !... Vous êtes dans la maison de Dieu.

— Dites ça au diable, mon père ! lui dit Bolan sans le moindre humour.

La fille avait extirpé un pistolet automatique CZ-75 de son blouson.

— Il y en a sûrement d'autres de ce côté-ci, dit-elle, le regard durci. Ça ne va pas être coton de sortir.

Il l'observa un court instant. Maintenant que le contact était établi, elle semblait beaucoup plus sûre d'elle.

— Ouais, fit-il. Restez ici, je reviens.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nettoyer les ordures, rétorqua-t-il avant de quitter brusquement

la petite pièce.

CHAPITRE V

À peine venait-il de jaillir dans l'allée que l'Exécuteur vit une silhouette massive qui arrivait en courant lourdement, un .45 ACP au poing. Il caressa la détente du Beretta qui émit un infime soupir et la face brutale se disloqua dans un jaillissement de sang. Le mafioso accomplit une pirouette grotesque, parut buter sur un obstacle invisible et bascula cul par-dessus tête.

Prêt à cracher l'enfer, Bolan s'élança au pas de course dans l'allée, crocheta brusquement en apercevant un buste qui venait d'émerger de derrière une haie, vit le bras tendu dans sa direction juste avant que retentisse une déflagration. La balle passa très près de lui et ricocha contre le mur de l'église. Sans ralentir, il largua dans cette direction une rafale de trois Parabellum, eut la satisfaction de voir le flingueur partir à la renverse en battant des bras.

Dépassant la position, il arriva au bout de l'allée, s'attendant à un nouvel accrochage, mais il n'en fut rien. À *priori*, l'équipe d'interception mafieuse se limitait à quatre *soldati*, mais il était évident que d'autres allaient converger vers les lieux à brève échéance.

Revenant rapidement sur ses pas pour récupérer la fille, il la vit accourir vers lui l'arme à la main.

— Vous les avez eus ? Questionna-t-elle.

Elle avait ôté son foulard et ses cheveux blonds étaient ébouriffés.

— La première vague, oui. Mais il faut s'attendre à en voir arriver d'autres.

Elle s'était mise à marcher à côté de lui, s'efforçant de régler son pas sur le sien.

— Restez en retrait, lui dit-il sèchement.

— Je sais très bien me servir de mon arme ! argumenta-t-elle.

— Eux aussi, faites ce que je vous dis.

Apercevant le second cadavre d'où s'écoulait un petit ruisseau de sang, elle se raidit, grimaça puis se plaça derrière Bolan, le visage figé. Quelques secondes plus tard, ils atteignirent l'amorce de l'allée et allaient déboucher sur la voie goudronnée quand un crissement aigu se fit entendre. Dans l'instant qui suivit, un véhicule déboucha en trombe d'une rue transversale dans le ronflement de son moteur poussé en régime. Il y eut un coup de frein brutal accompagné d'un nouveau crissement de pneus et la voiture stoppa en travers de la chaussée, libérant aussitôt trois buteurs armés jusqu'aux dents. D'une main, l'Exécuteur obligea la fille à s'accroupir derrière lui tandis qu'il

alignait déjà ses cibles en un tir par rafales.

Le premier à écoper se plia en deux, poussant un cri de goret avant de s'affaler de tout son long sur la chaussée, pendant qu'un autre réussissait à tirer deux balles qui se perdirent dans une haie, juste avant que sa tête se désintègre dans un éclaboussement pourpre. Puis le percuteur du Beretta claqua à vide.

Troquant immédiatement l'automatique contre son P-M mini-Uzi, Bolan balaya la caisse de la mafia d'une giclée d'ogives brûlantes, cisillant dans la foulée le troisième flingueur qui tirait hargneusement dans sa direction. Le torse constellé d'impacts sanguinolents, le type se transforma en un tas informe de vêtements et de viande hachée.

Le conducteur avait précipitamment lâché le volant pour s'abriter derrière son véhicule et tentait visiblement de se faire oublier.

— Je crois qu'on peut maintenant y aller, fit la fille tout contre l'Exécuteur.

Il venait de recharger le Beretta. Ce fut à cet instant qu'une seconde voiture arriva de la même manière brutale, moteur grondant et pneus hurlants, mais du côté montant de la rue. Un nouveau renfort. La mafia ne lésinait pas sur les moyens et cela donnait une idée de l'importance que les *amici* accordaient à l'élimination de ce flic en jupons.

Il la prit par le bras et l'entraîna vivement dans l'allée, se dirigeant vers un jardin jouxtant l'église. En quelques foulées, ils atteignirent un muret délimitant une propriété, franchirent l'obstacle sans difficulté, puis coupèrent à travers une succession de petits jardins bien entretenus.

Le Bronco était garé en contrebas de la rue, au-delà du premier véhicule mafieux qui barrait toujours la chaussée. Ils durent faire un assez large détour pour le rejoindre et, comme ils s'en approchaient, ils entendirent quelques exclamations et des vociférations derrière eux. Debout au milieu de la rue, deux gorilles s'égosillaient à appeler les autres membres de l'équipe, faisant de grands signes avec leurs bras.

— Prenez le volant ! lâcha Bolan en poussant la fille dans le 4 x 4.

Sans attendre qu'elle soit déjà installée, il commença froidement un tir de barrage en direction de la petite troupe de bâtards du diable qui s'élançaient sur la chaussée, une cinquantaine de mètres plus loin. Les munitions à vitesse subsonique qu'il utilisait avec le Beretta à silencieux ne permettaient pas un tir suffisamment efficace à cette distance, aussi balayait-il l'avancée ennemie avec le mini-Uzi, mais la voiture stoppée en travers de la rue constituait un handicap. Les *amici*, en revanche, utilisaient la masse du véhicule comme un boucher et progressaient en rangs serrés sous cette protection.

L'Exécuteur décida qu'il était urgent de les priver de cette aubaine. Mâchoires serrées, il vida le contenu du chargeur sur l'arrière de la caisse mafieuse, visant l'emplacement du réservoir d'essence. Il n'eut pas à utiliser le nouveau chargeur qu'il venait d'engager d'un geste sec sous la culasse. D'un coup, le véhicule s'embrasa. Une boule de feu s'empara de la masse métallique qui fut soulevée du sol et se disloqua dans un bruit assourdissant.

Un mafioso qui en était le plus proche se transforma en torche humaine alors que deux de ses copains étaient projetés à plusieurs mètres, les deux autres utilisant toute leur énergie à sprinter vers le haut de la rue pour échapper au désastre.

Infiniment plus rapide qu'eux, une nouvelle rafale de 9mm les rattrapa en chemin et les coucha au sol pour le compte.

Le moteur du Bronco faisait entendre son ronflement ponctué de petits coups d'accélérateur nerveux. Bolan prit place dans l'habitacle et déposa le mini-Uzi entre ses jambes.

— Démarrez ! Enjoignit-il.

Mais son chauffeur n'avait pas attendu pour lancer le gros tout-terrain qui se mit à accélérer dans Jordan Street.

— Ne prenez pas Duke Street, ajouta-t-il.

Il pensait que c'était de cette voie que pouvaient surgir d'autres pourris enragés.

— O.K. On va passer par Raleigh Avenue et Chapel Hills ensuite.

— Vous connaissez un peu Alexandria ?

— Très bien, même. C'est dans cette ville que je suis née.

Il comprenait pourquoi elle avait choisi de s'y réfugier pour échapper à ses poursuivants. Un coup d'œil par la lunette arrière le rassura, aucun véhicule ne leur filait le train, la rue semblait avoir été complètement désertée depuis l'écho de la fusillade et de l'explosion. Seul témoin du violent engagement, une colonne de fumée noire montait vers le ciel, au-delà des maisons qui, à présent, formaient un écran.

Très vite, ils atteignirent Chapel Hills. Sylvie Thomkins maniait le volant avec une certaine virtuosité et en toute connaissance du terrain.

— Et maintenant ? Questionna-t-elle. Quelle direction ?

— On lâche Alexandria. Dirigez-vous sur Tysons Corner, c'est à l'ouest d'Arlington.

— Je sais. Ensuite ?

— On prend d'abord du champ.

— O.K., répliqua-t-elle avec un petit hochement de tête.

Puis, après un court instant de silence :

— Vous êtes du département 127 ?

— Pas exactement.

— C'est-à-dire ?

— On en discutera plus tard, tenez la route, miss Thomkins.
— Je peux très bien conduire et parler en même temps. Qui vous a donné mon nom ?

La question était épineuse. Bolan éluda :

— Je ne suis pas habilité à vous le dire.

— Foutaise ! s'insurgea-t-elle. Mon degré de sécurité est au niveau cinq, ça signifie que j'ai accès aux affaires confidentielles au top niveau et que l'on peut me faire confiance.

— Nous n'avons pas les mêmes valeurs, ironisa-t-il. Je ne fonctionne pas de la même façon.

Haussant les épaules, elle contra :

— Et vous, à quel échelon êtes-vous ?

— À aucun échelon.

— Donc, vous êtes un extra ?

— Si l'on peut dire. Mais si cela peut vous tranquilliser, je sais qui est Delta 127.

— Ce n'est pas suffisant. Qui me prouve que vous ne faites pas partie de ces types qui voulaient me liquider ?

— Demandez ça à votre interlocuteur du département 127.

— Qui ?

— Vitali.

Il fallait bien lâcher un peu de lest pour rassurer la fille.

— Vous devez aussi connaître le prénom de cette personne...

— C'est à vous la donne, miss. Chacun son tour.

Lui jetant un regard latéral, elle fit une petite moue avant de répondre :

— Bon d'accord. Frank.

— Ça colle. Maintenant, si vous avez encore un doute, appelez-le.

— Pour me faire de nouveau repérer ?

Elle sortit le téléphone portable de son blouson et vérifia qu'il était bien éteint.

— Je vais le balancer dans une poubelle à la première occasion, dit-elle comme pour elle-même.

— N'en faites rien. Il pourrait être encore utile.

— Pour faire quoi, bon Dieu ?

— Par exemple, pour amuser la mafia.

Le regardant d'un air dubitatif, elle déclara :

— Vous paraissez être un drôle de type, et pourtant vous êtes particulièrement efficace.

— Je fais ce que je peux pour supprimer la vermine et rester en vie.

— C'est bizarre..., ajouta-t-elle après un instant de réflexion.

— Quoi ?

— Ce que vous venez de dire au sujet de la vermine. Vous ne parlez pas et vous ne vous comportez pas comme un flic, qu'il soit du F.B.I.

ou d'ailleurs. Et j'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part. Qui êtes-vous exactement ?

Bolan soupira.

— Écoutez, vous avez demandé de l'aide au département 127 et votre appel a été entendu. Ça ne vous suffit pas ?

— Pour l'instant, oui, je dois bien m'en contenter. Autre chose : pourquoi est-ce qu'on ne m'a pas envoyé Delta 127 ?

— Elle n'était pas disponible.

— O.K. Que fait-on maintenant ?

Le Bronco circulait à présent sur le Highway n° 7 en direction de Tysons Corner et Reston.

— Puisque vous paraissez bien connaître la région, débrouillez-vous pour nous trouver une agence de location de voitures.

— Vous voulez changer de caisse ?

— On ne peut pas garder celle-là, trop dangereux.

— Là, je suis d'accord avec vous. Bon, je vais essayer de vous trouver ça. J'espère qu'ensuite la situation deviendra un peu plus claire.

L'Exécuteur faillit lui rétorquer que c'était surtout à elle de clarifier la situation. Mais il s'abstint, ne voulant surtout pas susciter une polémique épineuse de la part de ce drôle de flic qu'il venait de repêcher dans Alexandria.

CHAPITRE VI

Le nouveau véhicule était une Ford grise louée grâce à une carte d'abonnement établie sous un nom d'emprunt. Dans la matinée, l'Exécuteur avait de la même façon loué une chambre dans un Hollyday Inn, près de Tysons Corner. Le motel n'était éloigné de Dulles International Airport que d'une vingtaine de kilomètres. Ça l'arrangeait. C'était à Dulles que s'était posé le gros C-130 qui l'avait amené à pied d'œuvre en même temps que le TACOM, un véhicule aménagé techniquement pour la guerre et capable de servir de Q.G. opérationnel.

Stop pant en douceur la Ford sur le parking du Hollyday Inn, il observa sa passagère d'un air songeur. Elle n'avait pas desserré les dents depuis une dizaine de minutes et, pourtant, ce n'était pas l'envie qui lui manquait de poser des questions. Parfois, de petites contractions lui étiraient la bouche comme si elle s'apprêtait à renouer le débat, tout en gardant une mine soucieuse.

— Vous venez ? lui dit-il gentiment.

— Où comptez-vous m'emmener ?

— J'ai retenu une chambre dans ce motel.

— Ah ! Et quelles sont vos intentions ?

Bolan lui sourit.

— Elles sont tout à fait correctes, miss Thomkins. Ce n'est rien de plus qu'une planque en attendant mieux.

— Hé ! Un instant ! En attendant quoi, au juste ?

— D'avoir fait le point.

— Merde ! Je ne connais même pas votre nom et vous voulez que je vous suive dans une chambre de motel ?

Elle eut néanmoins un sourire, enchaîna :

— D'accord, je vous suis, monsieur l'extra. Mais vous avez intérêt à m'expliquer un peu mieux qui vous êtes exactement et quel est votre rôle dans cette affaire.

Mettant pied à terre, il la précéda, alla déverrouiller la porte de la chambre. L'endroit était du genre plutôt sommaire mais c'était largement suffisant pour y passer éventuellement quelques heures. Sylvie Thomkins s'assit sur le lit dont elle éprouva le moelleux de la main.

— O.K., fit-elle. Par quoi commence-t-on ?

Bolan se demandait en effet par quel bout commencer sans déclencher une réaction défensive de la fille. Il consulta sa montre. Il était 17 h 30.

— Commençons par résumer la situation. Vous avez fait une découverte plutôt inquiétante que vous avez cherché à communiquer au F.B.I., mais jusqu'ici ça n'a pas bien fonctionné. Vous pensez qu'un certain général Cliff Barton n'est pas mort accidentellement mais qu'il a été assassiné sur l'instigation de Tiger et de ses amis de la mafia à Washington. Rectifiez si je me trompe.

— Non, je vois que vous êtes bien au courant de mes coups de fil.

— Pourquoi êtes-vous en cavale ?

— Tout bêtement pour échapper à ces types qui me recherchaient dans l'intention évidente de me faire la peau !

— Ce n'est pas ce que je vous demandais.

— Eh bien... J'ai commis involontairement une bourde. Lorsque j'ai fait cette découverte, j'ai communiqué l'information et... disons que tout a commencé à mal tourner.

— À qui l'avez-vous communiquée ?

Elle se cabra :

— Attendez un peu ! Vous allez d'abord m'éclairer. Qui êtes-vous réellement et quelle est la nature de vos relations avec le département 127 ?

— Je ne suis pas votre ennemi, répliqua-t-il doucement.

— Ça, je commence à le croire. Mais vous ne répondez toujours pas à ma question.

— J'essaie de vous faire comprendre. Regardez la situation en face. Vous êtes dans de très sales draps. Si je n'étais pas venu vous chercher dans cette église, vous seriez en ce moment entre les mains des *amici*.

— La mafia ? Non, j'aurais pu leur échapper en changeant régulièrement de planque. Je connais bien toute la région. Le seul danger pour moi, c'était ce maudit téléphone qui me faisait repérer chaque fois que j'émettais un appel. Et pas question d'appeler d'une cabine... À part ça, le jeu pouvait durer longtemps.

— N'en croyez rien. Ce qui s'est passé tout à l'heure n'est qu'un faible aperçu de leurs possibilités. Lorsque ces types sont sur une piste, ils ne laissent jamais tomber, ils ont aussi des moyens techniques largement aussi importants que ceux de la police et ils savent s'en servir.

— Admettons ! rétorqua-t-elle nerveusement. Mais je ne suis pas plus avancée en ce qui vous concerne. Ce que j'ai à dire ne peut pas être entendu par n'importe qui, alors j'exige que vous me donniez des précisions vérifiables à votre sujet.

L'Exécuteur grimaça. Il se doutait bien qu'il allait devoir en passer par là tôt ou tard. Après tout, ça n'allait pas changer grand-chose à la situation. Si cette Sylvie Thomkins acceptait de jouer le jeu, il en obtiendrait des renseignements éventuellement décisifs. Sinon, qu'elle aille se faire voir, il l'aurait au moins tirée d'un sacré guépier. Il lui

faudrait alors remonter la piste grâce aux informations qu'il possédait déjà.

— Mon nom est Mack Bolan, lui dit-il d'un ton neutre.

Tout d'abord, elle n'eut aucune réaction, comme si elle n'avait pas entendu sa réponse. Mais elle s'était figée et donnait l'impression de réfléchir intensément.

Allumant une cigarette, il lui tendit ensuite le paquet qu'elle fixa apparemment sans le voir. Puis elle tendit la main, en prit une à son tour, les yeux dans le vague. Il lui donna du feu et elle aspira une longue bouffée. Au bout de quelques secondes de silence, elle leva vers lui un regard troublé, demanda d'une voix hésitante :

— Vous êtes... celui qu'on appelle l'Exécuteur ?

— Ouais. Les *amici* me surnomment parfois Bolan la pute ou le grand fumier. Maintenant, si vous voulez stopper l'échange de vues, je comprendrais, mais n'allez pas vous coller encore dans les pattes de ces petits gars.

— Grands dieux, non ! Mais je... je veux dire, en tant que policier, je ne peux que condamner ce que vous faites, pourtant il se trouve que je suis dans une situation où j'ai besoin... d'une aide sérieuse et je ne vais pas cracher sur la main tendue.

Après une courte hésitation, elle ajouta :

— Même si elle est pleine de sang.

Puis, d'une voix raffermie :

— Au fait, comment pouvez-vous être au courant de mes appels au Bureau fédéral ? Est-ce que... Dites... Est-ce que vous travaillez sous couverture du F.B.I. ? Vous avez peut-être une charte secrète ?

— Rien de tout ça.

— Mais vous avez dit presque mot à mot les paroles que j'ai prononcées au téléphone...

— J'ai des oreilles un peu partout.

— Allons donc !

— Ça n'a rien de miraculeux. La mafia elle aussi a des oreilles qui traînent au sein du Bureau fédéral et chez les flics d'État. Ça fonctionne depuis les gens en poste auxquels ils refilent des enveloppes, jusqu'aux mouchards électroniques et aux scanners radio. Comment croyez-vous qu'ils savaient où vous trouver ? Ils n'ont pas fait que détecter votre fréquence d'appel, ils ont aussi pompé toutes vos conversations avec le F.B.I.

— Qu'est-ce qui vous rend aussi sûr de ça ?

— Ils ont un Q.G., un centre d'écoute et de dispatching. J'ai moi-même intercepté la communication d'un de ces types qui parlait à votre sujet dans un portable. Il était au courant que vous étiez à Alexandria et que vous aviez des contacts téléphoniques avec E Street.

— Bon, je vous crois. Mais je ne suis pas assez stupide pour aller

me mettre dans la gueule du loup.

— Vous parliez d'une main tendue ? Attrapez-la.

— D'accord, fit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Ça signifie que vous allez d'abord devoir déballer votre sac.

— C'est bien ce que j'avais compris.

Bolan s'assit d'une fesse sur une table contre le mur. La regardant avec sympathie, il questionna :

— D'évidence, vous vous méfiez de tout le monde, même du F.B.I. et sûrement aussi des gens du Pentagone. Qu'est-ce qui vous a amenée à ça ?

Elle soupira :

— La fameuse trouvaille que j'ai faite et que j'ai ensuite communiquée à mon service. C'est à partir de là que tout a commencé à prendre l'allure d'un cauchemar... J'appartiens à un service chargé de traiter les cas accidentels survenant parmi les officiers de l'armée.

— De tous les corps d'armée ?

— Oui. Nous sommes une vingtaine d'enquêteurs à faire ce travail. Ça englobe aussi bien l'U.S. Army que l'U.S. Air Force, le corps des Marines et la Navy. Chacun de nous a une certaine autonomie pour effectuer cette tâche qui consiste à vérifier qu'il s'agit bien de cas accidentels ou d'autres choses. L'Armée donne une image de droiture et de moralité, mais les gens ne peuvent pas s'imaginer ce qui s'y passe réellement. Parfois, on tombe sur des affaires de mœurs, de trafics de toute sorte, ou bien pire.

S'interrompant, elle tira une dernière bouffée de sa cigarette et se leva ensuite pour aller l'écraser dans le cendrier sur la table. Malgré son attitude farouchement déterminée et son visage trop sérieux, elle avait de l'allure. De taille moyenne mais musclée et bien faite, Sylvie Thomkins avait aussi du cran. Son visage encadré par une blonde chevelure et ses yeux bleu-vert étaient en ce moment le reflet de pensées conflictuelles qui la tiraillaient intérieurement. Elle devait avoir une trentaine d'années et beaucoup de professionnalisme, sans aucun doute, mais c'était très insuffisant pour se défendre contre les pourris et les gros bonnets véreux qui marchaient la main dans la main avec eux.

Se réinstallant sur le bord du lit, elle enchaîna :

— Voilà maintenant une douzaine de jours, il m'est arrivé un dossier comportant des rapports d'accidents survenus au cours de la dernière quinzaine. Parmi ces documents, il y avait un procès-verbal concernant le décès du général Cliff Barton lors de son séjour à Bogota. Barton faisait partie de l'état-major interarmées et pesait lourd dans les décisions habituellement prises par le Pentagone. Ça veut dire que j'ai consacré un maximum d'attention à l'étude de ce rapport.

— Qu'est-ce que le général Cliff Barton était allé faire à Bogota ?

— Le Ministère l'avait envoyé là-bas à la tête d'une délégation pour convaincre les autorités colombiennes d'autoriser les interventions des Marines contre les cartels colombiens. En fait, il s'était lui-même proposé. Il était plus que qualifié pour mener ce genre d'affaires. Je crois que ce qui m'a permis de lever le lièvre, c'est le faible délai entre la date de sa mort et le moment où j'ai commencé l'épluchage de son dossier. À peine huit jours... Un médecin militaire qui accompagnait la délégation a établi un diagnostic selon lequel il aurait eu une crise cardiaque : infarctus du myocarde par oblitération coronarienne de niveau 7, c'est ce qui est inscrit dans le rapport. D'après ce que j'ai appris ensuite, le niveau 7 en la matière est le plus grave et peut provoquer des attaques fulgurantes. Bref, le général a été transporté d'urgence dans un hôpital de Bogota mais n'a pu être ranimé.

Marquant une courte pause pour rassembler ses idées, elle poursuivit :

— Le jour même, j'ai consulté un écran de l'ordinateur central pour vérifier le dossier de Barton. C'est lorsque j'ai eu accès à son suivi médical que j'ai commencé à écarquiller les yeux. Depuis son enfance, il n'avait rien eu d'autre qu'une rubéole, une varicelle et, beaucoup plus tard, un début de paludisme qui avait été complètement enravé. Rien depuis plus de quinze ans, sinon quelques rhumes, une foulure du poignet, deux côtés cassés et une clavicule fêlée, pendant des séances d'entraînement sportif. Le moindre incident biologique ou physiologique figure dans ces fiches informatisées. Mais il n'y avait vraiment rien d'autre. Le général Barton avait cinquante-huit ans mais il était solide comme un roc.

Tout en l'écoutant parler, Bolan se dirigea vers un petit distributeur de boissons fraîches. Il n'y avait que des canettes de bière, les autres compartiments étaient vides. Il glissa quelques pièces dans l'appareil dont il retira deux canettes, en décapsula une qu'il tendit à la jeune femme.

— Désolé, il n'y a pas de champagne, plaisanta-t-il.

Elle sourit et son visage se décontracta aussitôt, ses yeux pétillèrent.

— Je ne bois pas que du champagne, retourna-t-elle en grimaçant un sourire.

— Et le général Barton, qu'avait-il bu ou mangé ce jour-là ?

— Plein de choses. Il avait aussi un solide appétit et goûté à tout ce qu'on avait servi à la délégation lors d'un gueuleton offert par le ministère de l'Intérieur de Bogota. Il avait mangé et bu comme tous les autres.

— Mais il a été le seul à en mourir. Y a-t-il eu une enquête à ce sujet ?

— Non. C'était délicat vis-à-vis des autorités colombiennes, surtout

que le diagnostic officiel ne laisse aucun doute quant à la crise cardiaque. Ce qui m'a poussée à aller plus loin, mis à part l'importance de Barton, c'est la contradiction entre les conclusions du coroner et sa fiche médicale. J'ai réfléchi à ça pendant plusieurs heures avant de rédiger mon propre rapport et de demander à mon chef l'ouverture d'une enquête. J'avais besoin d'une confirmation pour étayer ma requête et je me suis de nouveau branchée sur l'ordinateur central. Et là... Grosse surprise.

— La fiche du général n'existait plus ?

— Si, mais le suivi médical avait été complètement remanié. Selon ce qui y figurait, Barton était atteint d'artériosclérose depuis plus de dix ans. Malgré un traitement qu'il suivait régulièrement, il avait déjà subi deux attaques au cours des cinq dernières années, et il lui était recommandé de ne pas s'éloigner de tout centre médical. Bref, en quelques heures, il était devenu un malade chronique...

CHAPITRE VII

— Qui a pu mettre les mains dans l'ordinateur et modifier sa fiche ? Questionna Bolan.

L'agent MW 434 haussa les épaules d'un air désabusé.

— Seulement quelqu'un possédant le cinquième degré en matière de sécurité intérieure.

— Comme vous ?

— Exact. Mais je suis sûre qu'il ne peut s'agir d'un enquêteur militaire. Nous avons tous été recrutés à l'aide de tests très durs, très complets, et mis plusieurs fois à l'épreuve avant de recevoir notre confirmation. *À priori*, on ne peut suspecter personne en particulier, il y a des centaines d'officiers qui ont le même accès aux dossiers top-confidentiels.

— Une consultation de ces fiches ne doit pas être très fréquente ?

— Non. Généralement, personne ne regarde dans un dossier médical, sauf s'il survient quelque chose de grave pour la personne considérée, et presque toujours après un certain délai. Vous savez, au Pentagone, on fonctionne un peu comme une sorte d'administration, sauf s'il s'agit d'une affaire de sécurité purement militaire. En l'occurrence, ce n'était pas le cas.

Après avoir bu une gorgée de bière, elle continua son exposé :

— L'enterrement a eu lieu deux jours après le rapatriement de son corps à Washington, au cimetière d'Arlington où l'armée lui a rendu les honneurs. Tout s'est déroulé selon les habitudes. Mais lorsque j'ai demandé l'exhumation de son corps pour une autopsie, il m'a été répondu que c'était hors de question, le rapport du médecin de la délégation faisant foi, et que la famille s'y opposerait. J'ai dû me résoudre à fouiner partout où je pouvais, j'ai rencontré l'infirmier et le thanatopracteur qui se sont occupés de préparer Cliff Barton pour son enterrement, et j'ai réussi finalement à mettre la main sur une preuve... Vous savez, depuis que je travaille au service Sécurité-Accidents, je commence à avoir l'habitude de ce qui se passe dans les morgues où il n'est pas rare qu'on fasse en douce certains prélèvements sur des cadavres pour les revendre illégalement à des cliniques privées, c'est même monnaie courante. C'est donc dans ce sens que j'ai mené mon enquête. J'ai cuisiné ces deux-là jusqu'à ce que l'infirmier m'avoue qu'il avait prélevé un morceau de peau dans le dos de Barton avant de l'habiller et de l'allonger dans son cercueil. J'ai dû lui assurer que je fermerais les yeux sur cette histoire s'il me confiait cette pièce, et je l'ai accompagné chez lui où il l'avait tout simplement

stockée dans son frigo en attendant de pouvoir la monnayer.

L'Exécuteur connaissait cette pratique. Certains membres peu scrupuleux du corps médical arrondissaient leurs fins de mois en « empruntant » des organes sur des corps avant leur mise en bière. Même la peau avait une valeur commerciale. Cultivée in vitro à partir d'une souche, elle repousse et l'on parvient à multiplier considérablement sa surface. Associée à un traitement anti-rejet, cette méthode permet de raccommoder les grands brûlés, et la demande est nombreuse.

Il voyait donc où Sylvie Thomkins voulait en venir.

— J'ai fait faire confidentiellement une analyse par une amie biologiste, poursuivit-elle, marquant ensuite un arrêt.

— Des traces anormales ?

— Oui, de l'hydruide d'arsenium, un dérivé d'arsenic utilisé dans la fabrication des armes chimiques. Même à petite dose, l'effet est garanti sur le mécanisme cardiaque. L'analyse a été faite en utilisant la méthode Marsch, ce qui ne laisse aucune place à l'erreur.

— O.K. Mais comment allez-vous prouver que l'empoisonnement concerne réellement votre général ?

— Ça n'a rien de compliqué. Une analyse génétique a été également faite sur le morceau de peau.

— Vous avez conservé l'échantillon ?

Fouillant une poche de son blouson, elle en tira un petit cylindre en aluminium qu'elle montra.

— Voilà. Tout est là-dedans. Enroulé, ça ne tient pas beaucoup de place, pourtant il y a quand même près de deux cents centimètres carrés. Ce type n'y est pas allé de main morte. Mais je suppose que les détails ne vous intéressent pas tellement ?

— En effet. Si vous êtes sûre de vous, je n'ai pas besoin de détails. De quoi le général Barton s'occupait-il ?

— De beaucoup de choses. Notamment, il avait la confiance du N.S.C., le *National Security Council*, pour tout ce qui touche les opérations à l'étranger, même celles menées sous couverture avec la C.I.A. Il avait aussi la responsabilité de la gestion des stocks d'armement. Tout passait par lui en ce qui concerne l'armement lourd.

— Y compris les armes nucléaires ? fit l'Exécuteur.

— Oui. Il avait également en charge le recyclage des missiles atomiques réformés depuis les accords internationaux sur le désarmement. La procédure est toujours en cours, le gouvernement n'est pas trop pressé.

— Comment se passe ce... recyclage ?

— Ça dépend. Certains matériels tactiques sont purement et simplement détruits, mais les engins stratégiques sont démontés pièce par pièce.

— Pour monter d'autres missiles de type I.R.B.M. ou L.R.B.M. ?

— Hé oui ! C'est ce que j'ai compris en me renseignant. Les porteurs de têtes nucléaires à long rayon d'action sont stockés morceau par morceau dans des containers, et les vecteurs de portée intermédiaire sont dirigés eux aussi en pièces détachées vers des entrepôts de réforme.

Pour l'Exécuteur, une portée intermédiaire signifiait un rayon d'action de cinq cents à deux mille kilomètres. Quant aux missiles L.R.B.M., ceux-là pouvaient aisément franchir l'océan Atlantique avant d'atteindre leur cible. Il entrevoyait une réponse à la question qu'il se posait depuis son blitz chez Mike Copolano. Ouais, tout commençait à concorder.

Il eut un petit rire :

— Certaines de ces pièces détachées sont déjà sur le marché des soldes international.

— Que voulez-vous dire exactement ? s'étonna-t-elle.

— Vous ne connaissez pas le grand marché de *Cosa Nostra* ?

— Vous ne prétendez quand même pas que...

— Bien sûr que si. Vous-même avez parlé d'un certain Tigre et de ses potes de la mafia. Ne me dites pas que vous n'avez pas compris.

Songeuse durant quelques secondes, elle répliqua :

— Je suis convaincue que Tiger est le principal responsable de la mort de Barton, bien que je n'aie aucune preuve à ce sujet, et qu'il est mouillé avec des types de la mafia. Mais quelle est la relation avec ces magouilles nucléaires ?

— Vous n'avez pas toutes les cartes en main, répondit Bolan. Moi non plus d'ailleurs, mais tous les deux on va peut-être s'y retrouver. Qu'est-ce qui vous a aiguillée vers Jeffrey Jackson ?

— Tout bêtement un relevé téléphonique, celui du toubib qui avait manifestement établi un faux rapport de décès. Il croyait peut-être que personne ne le mettrait en doute. Bon, plusieurs jours avant la mort du général, il avait eu des communications avec un certain Sam Dugan, au moins cinq appels en une quinzaine de jours. Renseignements pris, ce Sam Dugan est le secrétaire de Tiger, mais en fait il serait plutôt une sorte de barbouze privée. Son nom véritable est Sammy Fengold, il a appartenu au service de renseignements israélien Sin-Beth. De plus, le compte bancaire du médecin a été provisionné de vingt mille dollars déposés à deux reprises en argent liquide. Avant et après la mort de Barton. Plutôt bizarre, non ? Surtout quand on sait que Jeffrey Jackson magouille depuis longtemps avec la mafia, même si encore une fois personne ne peut rien prouver.

Il lui lança un regard admiratif.

— Vous vous êtes plutôt bien débrouillée.

— J'ai fait ce que j'ai pu. Ensuite, ça a très mal tourné.

Considérant la canette de bière posée par terre entre ses pieds, elle l'attrapa et en but une nouvelle gorgée.

— C'est infect, fit-elle. Et ce n'est même pas frais. Eh bien, maintenant, je vais en venir à la fin de cette histoire à la con. La seule erreur que j'ai commise, c'est d'en parler à mon chef direct avant même d'avoir terminé mon rapport. C'est du moins la seule explication acceptable.

— Vous lui avez tout déballé ?

— Tout, oui, sauf en ce qui concerne le bout de couenne du général. Pourtant, c'était suffisant et ça n'a pas traîné. Le soir même, j'ai été attaquée en rentrant dans mon immeuble. Deux petites crapules qui me sont tombées dessus à coups de couteaux. Heureusement, je les ai sentis arriver derrière moi et j'ai pu me défendre. Ils ont finalement abandonné la partie sous la menace de mon arme... Vue au premier degré, cette attaque pouvait passer pour une tentative de viol ou de vol à l'arraché, mais j'ai subi une seconde agression dès le lendemain matin. Cette fois-là, ce sont des coups de feu qui m'ont été tirés dessus depuis une voiture. Là encore, j'ai eu beaucoup de chance. Juste avant le début du tir, je venais de m'arrêter pour entrer dans un immeuble où j'avais un rendez-vous. Tout de suite après, j'ai plongé sur le trottoir, je n'ai même pas été blessée, mais il y avait plusieurs impacts de balles sur le mur de l'immeuble. Ensuite, dans la journée, je me suis aperçue qu'on me filait, des types qui se relayaient et attendaient visiblement le moment propice pour me liquider. Je n'ai pas rêvé, j'ai même vu l'arme que portait l'un d'eux sous sa veste lorsqu'il s'est mis à courir dans ma direction.

— Je vous crois, dit Bolan.

— J'ai alors compris, tout en me refusant à y croire. J'ai aussi compris que ma seule chance de survie était de disparaître le plus vite possible.

— À qui d'autre que votre chef aviez-vous parlé de votre découverte ?

— À personne d'autre. Et personne ne pouvait nous entendre quand j'ai eu cet entretien dans son bureau. C'est après coup que j'ai tiré les conclusions et j'avoue que ça a été très dur pour moi d'admettre l'évidence. Comment aurais-je pu me douter ? Bon, la suite, vous la connaissez. J'ai dû me planquer constamment tout en essayant de joindre Eva Swanson, c'était la seule personne en qui j'avais encore confiance.

— Qui remplace Barton ?

— Un autre général d'état-major, un certain Kenneth Brand. C'est également un personnage très important dont les relations politiques vont jusqu'à la Maison-Blanche. Je me suis renseignée sur lui et ce que j'ai pu apprendre ne m'a guère rassurée.

— Il est pote avec Tiger ?

La jeune femme marqua un silence avant de répondre d'un ton écoeuré :

— Oui. Ils sont tous deux très, très amis.

Puis elle se tut et se leva pour faire quelques pas dans la chambre tandis que Bolan réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. Il se disait que la pourriture était profondément ancrée au sein du Pentagone, mais cela ne l'étonnait pas. Dans une société gangrenée par la corruption, le trafic d'influence, la permissivité et le vice, pourquoi l'armée serait-elle épargnée ?

Aucune nation, d'ailleurs, n'était épargnée. À travers la mondialisation, la pensée unique faisait son œuvre sournoise, un nouveau courant d'idées et de concepts traçait son chemin dans l'esprit des gens, savamment dirigé depuis des sphères occultes. Ces idées-forces pouvaient se résumer à quelques slogans : « Ne pensez plus, nous réfléchissons pour vous ; la nouvelle économie assure votre confort et votre sécurité matérielle ; le monde nouveau appartient à ceux qui ont la foi ; faites l'amour, faites des bébés, nous prenons tout en charge. »

Le monde était de plus en plus rempli de gens qui avaient la foi, qui croyaient à ces slogans, qui ne réfléchissaient plus avec la moindre objectivité et qui se laissaient aller à l'euphorie de la mondialisation. En fait de confort et de sécurité, il y avait des milliers et des milliers de personnes qui mouraient chaque jour de malnutrition, de mauvais traitements ou de désespoir, quand ce n'était pas à cause de guerres ou de la barbarie de certains dirigeants.

Une multitude de nouvelles entreprises, de nouveaux jobs se créaient en permanence dans le cadre de la nouvelle économie tant prônée : des start-up, des sociétés de service, des officines ayant pignon sur rue et qui ne proposaient que du vent, des poignées de sable distribuées aux gogos comme s'il s'agissait de pépites d'or. De la poudre jetée aux yeux. Et ces start-up mettaient la clé sous le paillason au bout de quelques semaines, voire deux à trois mois, flanquant à la rue de nouveaux chômeurs. C'était ça, la nouvelle philosophie mondiale.

Alors qu'y avait-il de surprenant à entendre dire que le ministère des Armées était la proie du cancer, que certains de ses ressortissants à très haut niveau menaient occultement des opérations particulièrement juteuses en complicité avec des prédateurs tels que Jeffrey Jackson et des *capi mafiosi* ?

Bolan réprima un soupir, demanda à Sylvie Thomkins :

— Que savez-vous encore sur le général Kenneth Brand ?

CHAPITRE VIII

— Une chose, surtout : il est intouchable, répliqua-t-elle en haussant les épaules. À moins qu'il existe une preuve de l'assassinat de Cliff Barton.

— Ne vous faites pas trop d'illusions à ce sujet. Même si vous réussissiez à faire admettre officiellement qu'il a été empoisonné et que le rapport médical est bidon, vous ne pourriez mettre son remplaçant en accusation. Vous seriez immédiatement déplacée, voire radiée de vos fonctions sous n'importe quel prétexte.

— C'est une éventualité, mais je suis prête à tenter ma chance.

— Votre chance se réduira à une marge extrêmement faible au moment même où vous referez surface pour porter une accusation. Si vous échappez aux balles, vous serez sans doute considérée comme déserteur et accusée d'atteinte à la sûreté de l'État. Les conséquences sont faciles à imaginer, j'en sais quelque chose.

— Qu'en savez-vous donc ?

— Pour l'armée, je suis toujours un déserteur.

La police militaire ne me court plus après, car les flics ont pris la relève depuis longtemps, mais je figure encore sur les registres de recherche du Pentagone.

Il lui sourit :

— À l'occasion, vous pourrez vérifier.

Puis il enchaîna :

— De quelle façon Brand est-il intouchable ?

— D'abord, ses hautes relations politiques, comme je vous l'ai dit. Il a aussi la confiance de *l'Intelligence Community* et il maintient des contacts quasi permanents avec la C.I.A. dont il a été l'un des sous-directeurs voilà maintenant trois ans.

— Et ses rapports avec Shark, de quelle nature sont-ils ?

— *À priori*, seulement amicaux. Pourtant, j'ai appris que Shark avait à plusieurs occasions réalisé des affaires favorisées par le général Brand. Brand lui aussi avait le pouvoir d'autoriser la vente de matériel périmé, mais dans une marge moins étendue que Cliff Barton dont il était le subordonné direct. Une fois, il s'agissait d'un lot de trois cents tonnes de ferraille à récupérer sur une base désaffectée. Un autre jour, cela concernait un lot de quatre mille fusils d'assaut M-16 qu'il a pu acquérir pour une bouchée de pain. Ces armes étaient soi-disant déclassées et devaient être neutralisées par un atelier spécialisé, mais je doute que cela ait été fait. Et il y a eu d'autres deals de ce genre. Chaque fois, Brand avait signé un document officiel autorisant la

transaction au profit d'une société contrôlée par le requin. Et pourtant, d'autres que lui avaient répondu aux appels d'offre et s'étaient portés acquéreurs. J'ai consulté ces documents archivés dans la mémoire de l'ordinateur. Pour moi, il n'y a aucun doute malgré la tournure apparemment régulière de ces affaires.

— Sous quelle forme se présentent ces documents autorisant les ventes ?

— Ce sont des formulaires informatisés sur lesquels doivent être inscrits les noms des bénéficiaires ainsi que la désignation du matériel.

— En clair ?

— Non. Le bénéficiaire figure sous forme d'une référence classée dans un registre, et un code alphanumérique correspond à l'appellation du matériel. Ça n'a aucune signification pour celui qui n'a pas la clé du cryptage.

— Peut-il y avoir une erreur d'interprétation ?

— En principe, non.

— Et en fait ?

— Des erreurs se sont parfois produites lors de la rédaction des formulaires, admit-elle. Mais, à ma connaissance, jamais sur une transaction importante.

— Ces documents archivés sont-ils modifiables après que l'opération a eu lieu ?

Sylvie Thomkins réfléchit un instant.

— Je vois où vous voulez en venir. Moi, par exemple, je ne pourrais pas, ni les autres agents de sécurité. Nous sommes seulement autorisés à consulter ces pièces, mais le signataire ainsi que quelques personnes spécialement accréditées ont un pouvoir correctif. Éventuellement dans le cas d'une annulation ou d'un rectificatif à apporter.

— Autrement dit, le signataire d'un accord peut toujours prétendre qu'il y a eu maladresse dans la livraison ou la prise en compte du matériel ?

— Eh bien... oui. C'est pourquoi cette autorisation n'est accordée par le ministère qu'à des officiers supérieurs dignes de confiance. Et...

Elle se tut subitement et se mordit la lèvre.

— Tels que Kenneth Brand ? ricana Bolan.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie ! Ça m'écoeure beaucoup plus que ce que vous croyez. J'ai l'impression que tout ce en quoi je croyais dur comme fer est en train de s'écrouler... Tout à l'heure, vous prétendiez que des pièces provenant de missiles nucléaires traînent illégalement à la vente ?

— Je ne le prétends pas seulement, rétorqua l'Exécuteur. C'est une certitude. Ça vous étonne, alors que vous êtes déjà renseignée sur les relations du général Brand ?

— Non, maintenant ça ne m'étonne plus. C'est plutôt de la

stupéfaction. Là, ça dépasse carrément le cadre du gros business noir, ça ressemblerait même à une sorte de complot international.

— Pour ce genre de types, le complot est permanent. Leur principal moteur, c'est le fric, et qu'importent les conséquences, du moment qu'ils se goinfrent. Vous m'avez dit que Brand a fait partie de la C.I.A. ?

— Il en a été l'un des sous-directeurs et il avait le bras long ! On a dit à l'époque que c'était lui qui, en fait, dirigeait Langley. Mais ça n'a duré que deux ans. Pour des motifs inconnus, il a quitté ce poste voilà maintenant près de trois ans et il a été nommé au Pentagone comme officier de liaison interarmées. Il y a encore autre chose que j'ai découvert. Brand n'a jamais été un militaire très brillant, ses notes à l'école des officiers en témoignent. Il n'a jamais non plus participé à une quelconque mission armée. Mais ça ne l'a pas empêché d'aboutir tout près du sommet de la pyramide.

— Trafic d'influence ?

— C'est ce qui saute aux yeux quand on remonte le fil de sa carrière. On s'aperçoit que toutes ses nominations importantes ont été dues à des recommandations de politicards en place, des congressistes, des ministres et, récemment le premier conseiller civil de la Maison-Blanche. Très curieusement, chaque fois il s'agissait de personnages qui tous ont ou ont eu des relations soutenues avec Jeffrey Jackson, ce requin.

Pour Bolan, cela n'avait rien d'étonnant. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce genre de révélation. Dans un monde pourri, il ne fallait guère s'attendre à autre chose.

Jetant un coup d'œil à sa montre, il pensa aussitôt à son ami Brognola qui devait se ronger les ongles en attendant son appel. Il grimaça un sourire à Sylvie Thomkins.

— Je reviens, lui dit-il en se dirigeant vers la porte.

Une légère lueur d'inquiétude passa dans les yeux de la jeune femme.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vais au ravitaillement, je suppose que vous n'avez pas mangé depuis un certain temps ?

— C'est juste, dit-elle en lui renvoyant un sourire. Mais je ne vous imaginai pas soucieux de ces choses domestiques.

Il rit, puis ajouta :

— Ne bougez pas, ne téléphonez surtout pas.

— Je connais la musique, rétorqua-t-elle.

Il espérait qu'elle la connaissait suffisamment pour ne pas commettre d'impair. La mafia n'avait sûrement pas l'intention de lâcher sa proie.

Franchissant le parking, Bolan se dirigea vers le snack du Holliday

Inn tout en connectant son portable et composa le numéro privé de Brognola.

— Enfin ! Grogna le numéro Un du *Justice Department*. Je me demandais si tu étais encore vivant, je t'ai appelé plusieurs fois.

— J'ai été obligé de me débrancher, Hal.

— Comment ça s'est déroulé ?

— Avec pas mal de casse, mais j'ai récupéré le colis. Bon, je vais passer en scambler. O.K. ?

— Donne-moi cinq secondes.

Connectant le petit module de cryptage sur le téléphone, l'Exécuteur perçut dans l'appareil plusieurs tonalités indiquant que la conversation était désormais protégée contre toute indiscretion.

— Striker ? fit Brognola.

— Oui, le gadget fonctionne toujours aussi bien. Je ne vais pas rester longtemps en ligne, quelqu'un pourrait s'impatienter.

— Tu parles de qui ?

— Du colis en question.

— Comment est-elle ? Plutôt stressée, non ?

— Un peu, oui ; elle a du pot de s'en être sortie entière. Mais elle a du nerf. En tout cas, c'est pas le genre à se laisser abattre facilement.

— Tu as discuté avec elle ?

— J'ai même conclu une sorte d'arrangement. Je ne sais pas trop si ça pourra tenir jusqu'au bout, mais ça paraît assez bien parti.

— Tu m'en dis un peu plus ?

— Elle est tombée sur une sacrée merde. Ça dépasse tout ce que toi et Frank pouviez imaginer.

— Ne me laisse pas mourir d'impatience, Striker.

— D'abord, le général Cliff Barton a bien été assassiné par empoisonnement, elle en a la preuve. Il contrôlait pratiquement tous les stocks d'armement lourd sur le plan national et c'est lui qui donnait ou non le feu vert à la revente de matériel périmé ou déclassé. Tu me suis ?

— Ouais, continue.

— Son remplaçant est un certain Kenneth Brand, un général d'état-major super-protégé et, paraît-il, de l'agence de Langley.

— J'ai lu pas mal de choses à son sujet, fit Brognola. Il semble que ce soit une sorte de général d'opérette qui a ses entrées dans les cocktails mondains. Ça, c'est ce qu'on raconte, mais on est sûr que ses relations sont très étendues, surtout dans les sphères politiques. Tu penses que Cliff Barton aurait été mis définitivement sur la touche pour que Brand s'installe à sa place ?

— Ça paraît évident. Brand est semble-t-il très pote avec Shark.

— Ah... Tu tiens ça de la fille ?

— Oui, elle est très documentée à ce sujet. Elle a mené son enquête

plein pot et elle s'est aperçue qu'on faisait tout pour planquer la grosse combine.

— C'est-à-dire ?

— Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais je pense que ce Brand est compromis jusqu'au cou dans d'énormes magouilles.

— On dirait un sacré plat de merde, hein ?

— Comme tu dis. Tu as fait le nécessaire au sujet du fourgon, à Tracys Landing ?

— Bien sûr. Une équipe du 127 l'a récupéré in extremis. Ça a failli se terminer très mal, ils l'avaient à peine dégagé du sous-bois quand une caisse pleine de méchants petits gars a essayé de les coincer. Il y a eu un début de fusillade et ils ont riposté au fusil d'assaut, heureusement qu'ils étaient bien équipés et faisaient gaffe. Bref, les agresseurs ont préféré prendre la tangente... D'après un message que j'ai eu il y a à peine cinq minutes, la nature du chargement est confirmée, il s'agit bien de détonateurs nucléaires et de charges d'amorçage. Il y a de quoi se bouffer les machins ! Si ces salopards parviennent à revendre des missiles nucléaires en Orient ou en Amérique latine, même en pièces détachées, on va tout droit au grand patakès !...

— Eh oui. D'autant plus que l'Oncle Sam a déjà fourni ce genre d'articles à des pays orientaux. Je veux dire, volontairement, indépendamment de tout trafic illégal. Et je pense tout spécialement à Israël qui est puissamment armée dans ce domaine. Si une nation telle que l'Iran, l'Irak ou la Lybie arrivent à posséder les mêmes jouets, on peut parier sur un beau jeu de massacre.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Bien, je vais demander à l'armée de vérifier la provenance de ces bidules.

— À ta place, je m'abstiendrais, rétorqua Bolan.

— Pourquoi ? Tu penses à quelque chose de précis ?

— Brand n'est certainement pas le seul à être phagocyté par la mafia. D'évidence, il existe des complicités un peu partout, à tous niveaux.

— Au Pentagone ?

— Au Pentagone aussi. Pourquoi crois-tu que l'agent MW 434 n'y a plus remis les pieds depuis qu'elle a découvert que Barton a été empoisonné ?

— Elle craignait une fuite ?

— Une fuite ? Tu parles ! Elle venait juste de déballer son sac à son chef direct. À lui seul et c'était une discussion hyper-confidentielle. Tire toi-même les conclusions.

— Ouais, je vois.

— Tout concorde, elle n'a sûrement rien inventé. Alors je crois que le mieux est de laisser tous ces gus se poser des questions. Dis-moi,

est-ce qu'ils pourraient comprendre que le fourgon a été récupéré par une équipe du département 127 ?

— Négatif, ils sont arrivés à Tracys Landing à bord d'une voiture banalisée et je leur fais confiance, ils sont pas du genre à bavarder. Bon, tu voudrais que j'attende ?

— Ça me semble judicieux.

— O.K. J'espère que tu as raison.

— Mets-toi à la place des *amici*... Il existe forcément d'autres relais comme celui de Copolano. Ils ne mettent sûrement pas tous les œufs dans le même panier, on peut même envisager un réseau couvrant tout le pays depuis Washington jusqu'à la côte Ouest. Si tu mets officiellement les pieds dans le plat maintenant, attends-toi à ce que tout le dispositif change de place. Ce sera alors le retour à la case départ pour un résultat nul.

— Quelle est ton idée ?

— Je vais leur poser la question en douceur.

— En douceur ! s'exclama le G'man. C'est toi qui me dis ça ?

— Façon de parler. Chacun ses méthodes, Hal.

— Ouais ! Eh bien, d'accord. Que veux-tu que je te dise d'autre, et qu'y puis-je, bon Dieu ?

— T'en fais pas, je penserai à toi. Je te réserverai une part du gâteau merdeux.

Brognola ricana.

— Pense plutôt à tes fesses ! Fais gaffe.

— Comme d'habitude. *Ciao*, Hal.

L'Exécuteur coupa la communication et rangea le portable dans sa poche. Puis il entra dans le self-service du motel, prit un plateau qu'il garnit d'une assiette de viande froide, d'un dessert et d'une bouteille de Coca, passa à la caisse avant d'emporter le tout dans la chambre.

Il y avait un bruit de douche dans la petite salle de bains. La jeune femme en sortit quelques minutes plus tard, enroulée dans une grande serviette et les cheveux encore humides. Elle jeta un coup d'œil au plateau et remercia Bolan d'un bref sourire. Puis elle mangea silencieusement deux fines tranches de rosbif, dévora une part de tarte aux pommes et but la moitié du verre de Coca.

— Vous avez été un peu chiche sur la quantité, dit-elle avec une moue.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, répliqua l'Exécuteur. Habillez-vous, nous ne restons pas ici.

— Vous craignez de voir débarquer toute une troupe de tueurs ? Comment feraient-ils pour remonter aussi vite jusqu'ici ?

— J'y pense seulement comme à une éventualité.

En fait, il craignait surtout qu'elle commette une erreur s'il la laissait seule, livrée à elle-même. Il fallait qu'il lui trouve une planque

plus sûre.

CHAPITRE IX

Il ne leur fallut qu'une vingtaine de minutes pour rejoindre Dulles International Airport. Bolan utilisa un crew-pass pour franchir l'accès au terrain et prit la jeune femme par le bras pour marcher jusqu'au C-130 en attente au bout d'un parking. Une dizaine de minutes plus tôt, il avait appelé sur son portable Jack Grimaldi pour le prévenir de son arrivée. Celui-ci l'attendait et lui ouvrit la portière latérale de l'énorme appareil.

— Rien de neuf ? demanda l'Exécuteur.

Le pilote fit un geste comme s'il tenait un téléphone contre sa joue.

— Il t'a appelé plusieurs fois, il avait l'air assez tendu.

Il voulait parler de Harold Brognola.

— Je l'ai eu en ligne. Tu peux essayer de trouver quelques fringues pour elle ? De quoi changer son look.

Grimaldi observa Sylvie Thomkins avec attention. Manifestement, il n'appréciait pas sa présence à bord du C-130.

— C'est une nouvelle recrue ? plaisanta-t-il.

— Si l'on veut. C'est un flic.

— Merde, tu as de ces relations !

La jeune femme lui fit un clin d'œil appuyé et ses lèvres esquissèrent un sourire. Elle renvoya aussi sec :

— Je ne dirai rien à personne. Juré !

— De toute façon, je nierais tout en vrac, persifla-t-il.

— Vous avez le droit de garder le silence, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Vous pouvez aussi aller vous faire voir !

L'atmosphère se dégela d'un coup. Grimaldi partit d'un bref éclat de rire, imité par l'agent Thomkins. Depuis la soute de l'avion, ils passèrent dans le module habitable du TACOM tandis que le pilote s'éloignait vers la réserve.

Une portière métallique était ouverte, laissant apercevoir le module technique dont les cloisons étaient garnies d'appareils électroniques. Promenant un regard effaré autour d'elle, elle déclara après un petit sifflement :

— C'est bien ce que je pensais, vous bossez pour le gouvernement. Ne me dites surtout pas le contraire.

— Vous faites toujours fausse route.

— Bon Dieu ! Combien a coûté tout ce matos ?

— Un max.

— Vous avez gagné au loto ?

Bolan la fit asseoir sur une banquette latérale et rabattit une tablette devant elle.

— Quand j'ai besoin de fric, j'en prends à la mafia.

— Vous vous servez dans leur caisse ?

— Vous y voyez quelque chose à redire ?

— C'est quand même pas très moral.

— Dites-moi un peu ce qui est moral dans la situation où vous êtes tombée. Le général Brand et ses gros copains ? Votre chef qui vous balance à des équipes de tueurs, les petits gars du Pentagone qui maquillent les dossiers informatiques ?

— O.K., vous marquez un point. M'en veuillez pas, c'est une déformation professionnelle.

— Depuis que vous avez mis les pieds dans leur soupe dégueulasse, vous êtes devenue une marginale, comprenez bien ce qui se passe et ne vous faites pas d'illusions. Oubliez la morale, le droit établi, le secret confidentiel, le code éthique et tout le reste. Vous faites maintenant partie d'un contexte où toutes ces notions n'existent plus, où tous les coups sont permis, surtout les plus vicelards. Regardez la réalité en face.

— D'accord avec vous sur le côté moche de la situation, mais pour le reste j'ai du mal à vous suivre. Quel genre de réalité dois-je regarder en face, quel est ce contexte dont vous parlez ?

Bolan lui adressa un sourire navré.

— La plupart des gens évoluent dans une sorte de monde virtuel créé à leur intention, ils ne voient que ce qu'on veut leur montrer, n'utilisent que ce qu'on leur fournit et s'en accommodent de plus en plus en se posant de moins en moins de questions.

— Mais qui dirige ce monde insensé ?

— Ceux qui en tirent les immenses bénéfices.

— Votre théorie est un peu parano, non ?

— Voyez ça comme vous voulez.

— Ça ressemble à Matrix.

— Le film ?

— Oui.

Bolan lui sourit.

— Je n'ai pas vu Matrix. Je n'ai pas tellement le temps d'aller au cinéma. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Je suppose que dans cette espèce d'engin spatial vous n'avez pas une goutte d'alcool, du scotch ou une gnole quelconque ?

Bolan alla ouvrir un petit placard intégré à la cloison et en tira une bouteille de bourbon et deux verres en plastique qu'il disposa sur la tablette avant de faire couler un peu d'alcool.

Elle soupira :

— Je crois que j'ai vraiment besoin d'un remontant. Pensez-vous

que tous les flics soient des ivrognes, mâles ou femelles ?

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— Pensez-vous que tout est noir ou blanc dans la vie ?

— Sûrement pas, mais je n'ai pas le temps de m'occuper des demi-teintes.

Elle trempa ses lèvres dans le bourbon, en but une gorgée.

— Et vous, dans quel monde évoluez-vous ?

— Mon monde est celui de la réalité, Sylvie. Celui des prédateurs de tout crin. Je ne l'aime pas, contrairement à ce que vous croyez peut-être, mais je suis bien obligé d'y vivre.

— Pourquoi ne vous rangez-vous pas ?

C'était l'éternelle question. Combien de fois la lui avait-on posée ?

— Il est trop tard, répliqua-t-il.

— Je ne pense pas qu'il soit jamais trop tard pour prendre une bonne décision.

— Dites ça aux cannibales, ça les amuserait sûrement. Si j'essayais de sortir du circuit pourri, ils me rechercheraient sans relâche et me trouveraient où que j'aille. Ils attendraient que ma méfiance soit endormie pour me tomber dessus. Ce ne serait pas une fin expéditive, une balle dans la tête ou dans la poitrine. Savez-vous ce qu'ils font à certaines de leurs proies, avez-vous entendu parler des « turkeys » ? Ils les charcutent pendant des jours, voire des semaines, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement vidé leur sac, les transformant petit à petit en d'informes morceaux de bidoche. Parfois aussi, ils font subir ce sort à ceux qu'ils considèrent comme des traîtres à *Cosa Nostra* ou par simple esprit de vengeance.

— Comment un être humain peut-il en arriver là ?

— Je n'ai pas envie de chercher une réponse à cette question, je ne suis pas un psychologue.

— Je crois surtout que vous n'avez pas envie de sortir de ce circuit pourri, comme vous dites. Qu'éprouvez-vous quand vous liquidez ces types ?

— Rien de spécial, sinon que j'ai le sentiment de rendre quelque peu service aux braves gens qui souffrent des agissements de ces salopards.

— Un justicier ?

— Sûrement pas.

— Mais vous vous érigez en juge et partie tout à la fois.

Bolan pensait que la discussion durait trop longtemps.

— Je ne les juge pas, Sylvie. Les mafieux se sont condamnés eux-mêmes, je ne suis que leur bourreau. Et dites-vous bien que dans ce monde de réalité, celui qui reste figé à sa place devient vite une cible pour les gros prédateurs. Seul le plus féroce, le mieux entraîné et le plus mobile a une chance de survivre.

Il désigna de la main la cloison opposée.

— Maintenant, si vous avez besoin de vous reposer, vous n'avez qu'à déplier une couchette.

— Et de votre côté, qu'avez-vous comme projet ?

— Je pars à la pêche aux renseignements.

— Où ça ?

— Quelque part du côté de Washington.

— Je viens avec vous.

— Sûrement pas.

— Bon sang ! Vous oubliez que c'est moi qui ai démarré cette affaire...

— Je n'oublie rien.

— Mais vous voulez tirer tout seul les marrons du feu !

— Je vais seulement allumer le feu, nous retirerons les marrons ensuite. Ça vous va ?

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas essayer de me doubler ?

— Je serai bientôt de retour. Nous ferons le point.

— C'est pas une réponse.

— Je vous promets de vous laisser la plus belle part du gâteau.

— O.K. ! s'écria-t-elle soudain. Mais n' imaginez pas que je vais rester longtemps à attendre de vos nouvelles. Vous avez intérêt à ne pas me décevoir, Mack Bolan !

Il lui fit un petit clin d'œil et descendit du TACOM. Dans la soute de l'avion, Grimaldi arrivait dans sa direction, quelques vêtements sur le bras.

— Ce ne sera pas de la première élégance, sourit le pilote, mais je crois que ça lui ira. À part les rondeurs, elle a à peu près la même taille que moi.

Il y avait un jean en velours noir, des bottes montantes, un pull rouge et un blouson de vol kaki ainsi qu'une casquette de pilote.

— Surveille-la, Jack, dit l'Exécuteur. Je ne voudrais pas la voir se relancer dans la mêlée.

— J'aurai l'œil sur elle.

— Je ne serai pas joignable sur le portable. Si tu as du nouveau, laisse un mot sur la messagerie.

— D'accord. Heu, on dirait que cette affaire ne sent pas très bon ?

— Si l'on aime les mauvaises odeurs, on est servi.

— J'ai cru comprendre qu'il y a des huiles dans le coup, au top niveau.

— Tu sais ce que disent ces gars, Jack. Plus l'affaire est juteuse et plus il faut huiler la machine à faire du gros fric, répondit Bolan.

Il envoya une petite bourrade dans l'épaule du pilote et sauta sur l'asphalte du parking.

CHAPITRE X

Benny Carlos s'étira et bâilla bruyamment en songeant au bol qu'il avait de ne pas faire partie des équipes de recherche. Vince Rocco avait tenu à diriger lui-même le carrousel pour retrouver cette connasse de flic militaire, laissant à Benny la surveillance des fréquences radio et la liaison avec les gars éparpillés dans les rues. Quasiment une sinécure. La maison était presque vide, à part trois *soldati* qui montaient la garde dans le jardin, sans trop de conviction.

Le boulot n'avait rien de cassant, il suffisait de rester près des trois gros scanners de détection posés sur la table devant lui et d'attendre qu'une des fréquences d'écoute se manifeste, puis de retransmettre les informations à Vince.

Pendant des années, Benny avait salement galéré comme petite main, après avoir été un proxénète relativement important de Baltimore. Il lui était arrivé une grosse tuile quatre ans auparavant. Un fumier de flic ripou avait tenté de lui créer de sérieux ennuis parce qu'il refusait de lui payer une surtaxe pour fermer les yeux sur ses agissements. Un condé de merde ! Pourquoi Benny aurait-il filé à ce mec le triple de ce qu'on payait habituellement pour ce genre de service ? Il lui avait finalement vidé un chargeur dans le ventre, une nuit dans une rue sombre, et s'était cru délivré du chantage exorbitant. Le malheur, c'est que le flic avait mis un copain au courant de l'affaire et que celui-ci avait pris la relève, exigeant le règlement immédiat de la taxe, sous peine d'une inculpation de meurtre.

Benny avait cru préférable de disparaître de Baltimore, toutes affaires cessantes, et s'était réfugié à Richmond, une petite ville de province en Virginie. Il y avait passé trois ans comme un gagne-petit, acceptant toutes sortes de travaux de merde que les mecs du coin lui confiaient. Il avait cassé des bras à coups de barres de fer, brisé des vitrines, assuré la protection rapprochée de petits caïds qui lui refilaient dédaigneusement la pièce.

Et puis, un jour, la chance avait tourné. Il avait rencontré un ancien de Baltimore, un gars au courant de ses malheurs et qui travaillait depuis quelque temps pour Vince Rocco à Washington. Benny savait que Rocco était un important lieutenant du *capo* Giorgio Sangrini. Aussi, lorsqu'on lui avait proposé de bosser pour lui, il avait sauté sur l'aubaine. On lui avait dit que si les chefs étaient contents de lui, son avenir serait assuré. Maintenant, ça y était ! Il était *sotto-capo* et il faisait trimer les autres à sa place. On lui laissait même le contrôle d'un territoire qui s'étendait du nord de Washington jusqu'à Bethesda

et McLean.

Il y avait des putes qui tapinaient pour lui et il touchait du fric d'une dizaine de dealers ainsi que de boîtes de nuit. Bien entendu, il lui fallait reverser à l'Organisation plus de cinquante pour cent des recettes qu'il percevait, mais il s'en sortait très bien. En moins d'un an, il s'était acheté une villa dans Arlington, une Cadillac, une Porsche, un cabin-cruiser, et il avait plein de projets en tête. Il avait retrouvé sa « classe » d'avant les emmerdes. En mieux, même.

Seule ombre passagère au tableau : la grosse combine mise en route par l'Organisation lui paraissait beaucoup trop dangereuse. Il ne savait pas exactement de quoi il retournait, personne ne l'avait mis dans le secret, mais une rumeur circulait selon laquelle on n'avait pas fait mieux depuis dix ans, que ce nouveau business avait une envergure internationale. Le pactole, quoi ! Mais on disait à voix basse, dans le Milieu, qu'il y avait de très grosses légumes dans le coup et que, si ça foirait, tout le monde en prendrait plein la gueule.

Benny pensait qu'il y avait sûrement un rapport avec cette conne de la sécurité militaire qu'une trentaine de types cherchaient à coincer depuis plusieurs jours. L'ordre venait de Georgio Sangrini et, tout de suite, la troupe s'était mise à ratisser nerveusement toute la région. Pour qu'une telle frénésie s'empare de l'Organisation, il fallait que la bonne femme soit salement dangereuse ou qu'elle sache quelque chose de grave sur le business en cours.

En plus de ça, un grand fumier que tout le monde commençait à oublier sur la côte Est avait brusquement surgi dans les environs. Bolan avait saccagé la maison de Mike Copolano du côté de Colombia Beach, il avait tué tous ses gars et c'était un miracle si Mike s'en était sorti vivant. Et puis, Benny avait suivi en direct les discussions radio des équipes envoyées à Alexandria, après qu'il eut réussi à localiser un appel de la fille. Là encore, Bolan la pute avait pointé son sale tarin et liquidé deux équipes de *soldati*, comme s'il ne s'agissait pour lui que d'une simple rigolade. Depuis, la pétasse semblait s'être évanouie dans la nature.

Des noms importants avaient été prononcés sur les ondes, des mecs angoissés réclamaient des renforts, d'autres voulaient des protections. C'était le bordel. Par-dessus le marché, il avait entendu dire par Vince Rocco qu'un fourgon contenant une marchandise extrêmement précieuse avait disparu, embarqué par des mecs inconnus après une fusillade invraisemblable.

Tout ça n'augurait rien de bon. Ça faisait beaucoup trop d'événements plus qu'inquiétants en très peu de temps. Benny Carlos tenait très fort à sa tranquillité retrouvée et il ne voyait pas d'un très bon œil l'agitation de tous ces gros mecs.

La sonnerie d'un téléphone le tira de ses pensées. Il tendit le bras

pour décrocher, entendit tout de suite la voix dure et nerveuse de Vince Rocco dans l'appareil :

— Est-ce que tu as entendu quelque chose ?

— Que dalle. À mon avis, elle a compris et elle a balancé son téléphone.

— Tu as toujours une écoute branchée sur E Street ?

— Bien sûr, Vince. Mais de ce côté aussi, c'est le black-out. Plus rien, comme s'ils avaient coupé la ligne.

— Bon, dès que tu entends quelque chose, appelle-moi tout de suite.

— Tu peux être sûr que j'y manquerai pas.

La communication fut coupée sèchement. Tout de suite après, il y eut un nouvel appel.

— Passe-moi Vince, fit une voix rauque.

— Qui le demande ?

— Georgio veut lui parler.

— Il n'est pas là, répliqua Carlos. Si c'est urgent, vous pourrez sans doute le joindre sur son portable. C'est Benny à l'appareil.

— Bon, si tu l'as avant, dis-lui d'appeler tout de suite ici. Ça urge.

— D'accord, assura-t-il en reposant le combiné.

Il eut un soupir et fit un petit bruit de bouche. Décidément, il y avait de la nervosité dans l'air. Quelle nouvelle emmerde avait encore pu se produire ?

Carlos commençait lui aussi à se laisser gagner par une sournoise inquiétude. Brusquement, il en avait ras la casquette de rester planté comme un gland devant tous ces appareils alors qu'il sentait venir les signes précurseurs de gros soucis.

— Benny ?

— Ouais, répondit-il par réflexe, qu'est-ce qu'il y a ?

Puis il se dit aussitôt que la voix entendue lui était étrangère, qu'il ne s'agissait sûrement pas d'un des soldats de surveillance à l'extérieur. Il n'avait quand même pas halluciné ! Pivotant brusquement sur sa chaise, il fit face et se figea d'un coup.

La grande silhouette qu'il venait d'apercevoir, plantée au milieu de la salle, n'avait effectivement rien d'une hallucination. La vision qu'en avait Carlos relevait plutôt du cauchemar.

CHAPITRE XI

Benny avait la sensation qu'une main glacée lui étreignait la nuque. Qu'est-ce que voulait ce type et comment était-il entré dans la maison sans avoir eu affaire aux gardes ? Soudain, il trouva ces questions stupides : le mec était bien là, le braquait avec un putain de Beretta prolongé par un gros silencieux et, visiblement, il ne lui voulait pas du bien.

Le mafioso possédait une arme, un Glock 9mm Para, mais il avait ôté son holster d'épaule pour se sentir plus à l'aise, et le calibre se trouvait derrière lui, à côté d'un scanner.

Il tenta d'amortir la situation :

— Heu, je crois pas qu'on se connaisse, si ?

— Moi, je te connais, lâcha l'intrus d'une voix comme venue d'outre-tombe. Tu es loin de chez toi, Benny.

— C'est vrai...

— Tu as de beaux jouets.

— Ça, ouais.

— Arrête de déconner, c'est mal parti pour toi.

— Oh, j'ai pas envie de déconner, vous savez.

J'étais même en train de me dire que je devrais prendre un peu de vacances. Je suis pas fait pour ce genre de boulot.

— Tu sais qui je suis ?

— J crois avoir compris, répondit le pourri d'une voix étranglée.

— Tu sais que tu n'as aucune chance de t'en tirer ?

— Ouais, ouais, c'est sûr. Je ne ferai pas le con.

L'espace d'une seconde, son regard s'était porté vers la fenêtre donnant sur le parc.

— Appelle tes chiens de garde, dit Bolan. Tous les trois.

Il avait noté la présence d'un petit talky-walky sur la table. Il ajouta :

— Te trompe pas, balance le calibre.

Doucement, Benny Carlos tendit le bras pour saisir la radio. Ensuite il s'en servit pour repousser le holster contenant le Glock qui tomba au sol.

— Appelle-les, fais gaffe.

L'œil hagard, il porta l'appareil devant sa bouche et lâcha :

— Angie ! Tu m'entends ?

Une voix traînante répondit au bout de quelques secondes :

— Pas de problème. Tu as besoin de quelque chose ?

— Amène-toi. Dis aux deux autres de venir aussi.

— O.K., on arrive.

Il coupa ensuite l'émission, reposa la radio et essaya de soutenir le regard de l'intrus, y renonçant aussitôt.

— Voilà, Bolan. J'ai fait ce que vous voulez, mais c'est peut-être pas un bon plan. Je me doute que vous voulez me poser des questions alors, allez-y, si je peux vous être utile...

L'Exécuteur fit quelques pas silencieux qui l'amènèrent près du holster tombé à terre. Du pied, il le repoussa sous la table et glissa le Beretta dans l'échancrure de sa canadienne tandis que le mafioso se mordillait la lèvre inférieure.

— Relax, Benny, lui conseilla-t-il, s'appuyant négligemment sur l'extrémité de la table.

— J'veus ai dit que je jouerai pas au con, Bolan. Je suis pas idiot.

— Continue de parler. Comment ça se passe pour Vince, il a une touche avec la fille ?

— Ça, vous savez, il me raconte pas tout. Faudrait que vous lui demandiez personnellement, mais peut-être aussi qu'il va appeler dans pas longtemps...

Benny faisait ce qu'il pouvait pour sauver sa peau. Son front s'était couvert de sueur et il n'arrivait pas à contrôler le tremblement de ses mains. Il cherchait dans sa tête de quoi alimenter la discussion quand deux coups brefs furent frappés à la porte qui s'ouvrit l'instant d'après.

Un homme au visage en lame de couteau apparut d'abord, suivi immédiatement par deux gorilles aux yeux inexpressifs. Ôtant ses gants, il souffla dans ses mains puis fixa avec contrariété le visiteur.

— J'espère que c'est pas pour une engueulade, Benny. On l'a pas vu entrer.

— Exact, lui dit ironiquement Bolan, t'étais en train de pisser. J'aurais pu passer dix fois sans que tu me voies.

L'autre hocha la tête, protestant :

— Merde ! J'ai quand même le droit de lansquinner, non ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie, Ben ?

Les mâchoires de Benny Carlos se crispèrent douloureusement et l'on entendit ses dents grincer. Puis l'horreur se produisit sous ses yeux. Sans même qu'il ait aperçu le moindre mouvement, il y eut trois petits éternuements presque confondus et le *soldato* le plus proche écopa une ogive de 9mm en plein front tandis que les deux autres encaissaient dans la foulée une ration identique. La mâchoire de l'un d'eux explosa dans un magma innommable, et le nez de son copain disparut, remplacé par une affreuse cavité rougeâtre. Un instant plus tard, trois corps s'abattirent lourdement sur le sol dans un multiple jaillissement de sang.

Les yeux fous, Benny contemplait l'horrible spectacle, incapable d'articuler la moindre parole. Durant toute sa vie de truand, il en avait

vu de toutes les couleurs. Lui-même avait rectifié des types qui lui voulaient des noises, il savait manier un calibre ou un poignard et n'avait jamais hésité à tabasser salement les pouffes qui cherchaient à l'escroquer. Mais jamais encore il n'avait assisté à une chose pareille, aussi vite faite, aussi froidement.

Bon Dieu ! Tout ce que Benny avait entendu au sujet de ce mec était largement en dessous de la réalité. De grosses gouttes de sueur lui dégouлинаient du nez et du menton, ses tripes se tordaient comme un nœud de serpent. Il se demandait s'il n'allait pas se faire dessus. Ce grand fumier n'avait vraiment rien d'humain. Bolan était bien pire que le plus féroce des fauves. Il était la Mort en personne.

D'un geste machinal, il voulut s'essuyer le front, sentit tout de suite quelque chose de visqueux et contempla sa main d'un regard horrifié. Poussant un couinement, il tenta de se débarrasser du morceau de cervelle qui s'accrochait à ses doigts, émit un feulement misérable.

— Prépare-toi, lui dit Bolan.

— Me... me préparer à quoi ? ânonna le pourri.

— Ça va être ton tour.

— Doux Jésus, non ! Faites pas ça.

— Il me faudrait une bonne raison pour ne pas te supprimer. Tu ne m'intéresses pas.

— Attendez !

— Tu n'es qu'une pauvre merde, Benny. Dis au revoir à ta vie de connard.

— Non !... J peux vous être utile ! Tirez pas, bon Dieu !

— O.K. Tu as cinq secondes.

— D'a... d'accord... Mais y m'faudra plus de cinq secondes pour que je déballe ce qui peut vous intéresser, Bolan... Je peux vous parler de la grosse affaire en cours, de...

— Tu veux me faire croire qu'on a mis au courant un minable comme toi ?

— C'est vrai, je sais pas exactement de quoi il retourne, mais je peux vous refiler des noms, des adresses, des numéros de téléphone...

— Alors vas-y. Mais dépêche-toi, tu es en train de bouffer ton délai.

— O.K., O.K. Tout le business local est sous le contrôle de George Sanders qui...

— Tu veux dire Georgio Sangrini ?

— Évidemment.

— Ça n'a rien de bien neuf, ton info. Fais un effort.

— Je connais des tas de noms. Je suis bien placé pour ça, c'est moi qui m'occupe de relayer les transmissions depuis quelque temps. Tiger, ça vous dit peut-être quelque chose ?

— Va plus loin, parle-moi de ses relations avec les *amici*.

— Eh ben... Il en a un paquet. Sam Buddy, par exemple, Jeff

Raincoat, Bob Israël, Papa Snake, Polo the Mask...

— On se croirait dans une bande dessinée pour enfants ! Tu ne t'en sortiras pas comme ça, l'interrompt l'Exécuteur. Donne-moi des noms plus importants.

Benny entendit le petit cliquetis du chien qui se relevait à l'arrière du Beretta. Il eut un sursaut nerveux.

— Ça va prendre du temps. À moins que...

— À moins que quoi ?

— Tout ça, c'est dans l'ordinateur.

— Tu aurais dû t'économiser de la salive. Montre-moi.

— J'peux me lever ?

— Ouais. Doucement.

Le pourri se décolla avec précaution de sa chaise, montrant une porte de la main.

— C'est dans la pièce à côté.

— Vas-y. En douceur.

D'une démarche prudente, il alla ouvrir le battant et fit encore quelques pas en s'arrangeant pour rester bien visible. L'Exécuteur aperçut au fond de la pièce un bureau supportant un PC dont l'écran était déjà allumé.

— Qu'est-ce que tu attends ? grinça-t-il.

L'autre hocha nerveusement la tête puis s'installa devant l'appareil.

— Il faut taper un code d'accès, laissez-moi me concentrer.

— T'as intérêt à t'en souvenir.

Les doigts du mafioso se mirent à pianoter maladroitement sur le clavier. Il dut s'y reprendre à deux fois avant de faire apparaître une liste qui défila ensuite sur l'écran. Bolan eut un petit rictus de contentement. Il y avait là une véritable mine de renseignements. Désignant une imprimante avec le canon du Beretta, il ordonna :

— Imprime-moi tout ça. N'oublie rien.

— Bien sûr, c'est ce que je voulais faire.

Après quelques manipulations, la machine commença à dévider le texte sur du papier-listing. Tandis que l'impression se poursuivait, Bolan observa l'installation, nota la présence d'un fil téléphonique qui partait du PC pour rejoindre une prise murale. L'appareil était équipé d'un modem de communication, ce ne devait être qu'un terminal.

Il nota aussi le changement soudain dans l'expression de Benny Carlos, quand celui-ci tapota brièvement plusieurs touches du clavier comme s'il ne s'agissait que d'une manipulation de routine.

Un petit logo orange apparut dans le coin inférieur gauche de l'écran, portant l'inscription « WIP ». Bolan comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Les trois lettres signifiaient *Warning In Progress*. Le truand venait d'envoyer une alerte à distance.

Quelques secondes plus tard, lorsque l'imprimante s'arrêta,

l'Exécuteur tira sur l'écran qui implosa en projetant une multitude de débris électroniques, et détruisit l'unité centrale de la même façon.

Le mafieux avait quitté précipitamment sa chaise, constellé de petits fragments de verre et gémissant.

— Putain ! J'ai fait ce que vous m'avez demandé...

— Et même un peu plus. Tu as gâché tes chances, Benny, lui dit Bolan en lui expédiant une balle silencieuse entre les yeux.

Il retira la bande de papier imprimé qu'il plia et glissa dans une poche intérieure. Fouillant le cadavre du petit chef, il trouva un minuscule téléphone portable et un carnet d'adresses qu'il s'appropriâ, détruisit ensuite les scanners radio et largua deux grenades incendiaires dans la maison qu'il quitta aussitôt.

La Ford grise l'attendait deux cents mètres plus loin. Il la fit rouler doucement pour la dégager de sa planque avant de la lancer sur le Highway traversant Silver Spring. Il n'était que 18 h 30, mais la nuit était tombée depuis une vingtaine de minutes. Il faisait de plus en plus froid, la plupart des chaussées étaient verglacées, ralentissant la circulation.

Un peu plus tard, en approche de Bethesda, il se gara sur le parking d'une supérette et utilisa le téléphone de Benny Carlos pour lancer un appel.

— Vince ? S'enquit-il lorsqu'une voix cassante eut lâché un : « Ouais » laconique.

— Qui est-ce ?

— Rappelle immédiatement Benny sur son portable, y a du nouveau.

Tout de suite après, il interrompt l'émission, gardant l'appareil minuscule dans le creux de sa main. Dans quelques instants, les dés du jeu pourri allaient être lancés dans le camp de la mafia. L'Exécuteur espérait qu'il n'aurait pas à faire une relance. S'il ratait son coup, les flics de la capitale fédérale ne lui en laisseraient sûrement pas le temps.

CHAPITRE XII

L'appareil se mit à vibrer dans la main de l'Exécuteur. Il le plaça contre sa joue.

— Oui.

— Benny ? S'enquit la voix entendue un peu plus tôt.

— C'est bien le portable de Benny.

— Passe-le-moi.

— Qui le demande ?

— Vince. Magne-toi.

— Désolé, il est indisponible.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je l'ai supprimé.

— Quoi ?

— Tu es sourd, Vince ? Benny a pris un billet aller simple pour l'enfer.

Le silence dura de longues secondes.

— Qui est-ce qui jacte dans son portable ? fit ensuite le chef de la sécurité mafieuse à Washington.

Le ton se voulait assuré mais il y avait de la tension dans l'air.

— Tu n'en as pas une petite idée ?

— Attends un peu... Heu... C'est toi, Bolan ?

Bolan ricana.

— Tu as deviné.

— C'est pas très difficile. Alors, comme ça, tu aurais dessoudé Benny ?

— Auparavant, il a été très bavard. Mike Copolano aussi m'a raconté des choses.

— Ah oui ?

— J'ai une liste aussi longue qu'un rouleau de papier cul, Vince.

— Pauvre con ! Tu bluffes.

— Détrompe-toi. Je sais où trouver toutes les grosses têtes de la combine. Je vais les liquider une à une. Les politicards aussi.

De nouveau, il y eut un temps de silence. Vince Rocco semblait mal digérer la discussion. Il répliqua ensuite d'un ton arrogant :

— Pourquoi tu me dis ça ? Je savais pas que t'étais un gros vantard. Pourquoi tu me préviens ?

— Parce que ça va beaucoup m'amuser de te voir cavalier en tous sens pour me trouver.

— T'es complètement dingue. Écoute-moi bien, espèce de fumier ! Quand je t'aurai mis la main dessus, tu vas regretter d'être venu au

monde, je...

La voix de Bolan claqua comme un coup de fouet :

— Tu fais erreur, Vince. C'est toi qui vas y passer. Cette nuit.

Il y eut un silence, puis :

— J'crois pas que c'est comme ça que les choses vont se dérouler,

Bolan. Tu fais pas le poids contre tous les gars qui te cherchent.

— Je croyais qu'ils cherchaient quelqu'un d'autre.

— Je vois pas de quoi tu parles.

— Fais pas l'innocent, tu sais de quoi il retourne.

Rocco émit un rire qui sonna faux.

— Peut-être bien qu'elle est avec toi, non ?

— Je n'embarque jamais de civils avec moi.

— Alors pourquoi tu m'en parles ?

— Pour te faire comprendre que tu feras chou blanc, toi et des équipes de bras cassés.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Oui, et je vais te dire autre chose : j'ai pas seulement liquidé Benny, je viens de démolir ton centre de pompage à Silver Spring.

— Je te crois pas, tu racontes des conneries !

— Renseigne-toi. Maintenant, je vais commencer à m'occuper des autres, grinça Bolan avant de raccrocher.

Il relança aussitôt la Ford sur la route en direction de Rock Creek Forest, à la pointe nord de Washington, atteignit la petite ville en moins de dix minutes et se repéra pour atteindre sa prochaine cible. L'Exécuteur n'était pas un gros vantard : il venait simplement de semer la panique dans la fourmilière mafieuse.

Genaro Ancona était l'un des nombreux personnages dont les noms figuraient sur le listing informatique. Il se faisait appeler Geen Crowdon, possédait une société d'import-export à Washington et avait une maison à Rock Creek. Les annotations portées à la suite de son nom faisaient clairement comprendre qu'il était l'un des intermédiaires chargés d'acheminer à l'étranger des lots de matériel volé. Son rang dans la hiérarchie mafieuse était important.

L'Exécuteur avait vérifié téléphoniquement qu'il ne se trouvait pas en ce moment à Washington, aussi espérait-il le trouver chez lui. Il sonna au portail d'une belle villa, entendit une voix d'homme dans l'Interphone :

— Résidence Bellevue, que désirez-vous ?

— Faut que je voie Genaro, c'est urgent.

— Il n'y a pas de Genaro ici, vous faites erreur.

— Ça m'étonnerait ! Dites-lui que j'ai un message à lui remettre.

— Attendez deux secondes...

Il fallut un peu plus de vingt secondes pour qu'une porte s'ouvre dans la façade de la maison, laissant le passage à un costaud qui vint

s'arrêter contre la grille du portail.

— Qu'est-ce que c'est, ce message ? fit l'armoire à glaces, essayant de dévisager l'arrivant dans la vague lueur d'un lampadaire.

Bolan tapota sa canadienne.

— Quelque chose qu'il doit voir absolument.

— Bon, passez-le-moi, je lui donnerai.

— Pas question, on m'a dit de le lui remettre personnellement.

— Écoute, mon gars, tu me files ce que tu as ou tu vas te faire voir.

— Je vais me faire sûrement engueuler.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

— Bon, d'accord, répliqua Bolan avec un soupir et avançant la main vers l'échancrure de la canadienne.

L'autre fronça ses gros sourcils et eut également un mouvement instinctif, sa grosse pogne s'affermissant sur la crosse d'un revolver sous sa veste. Il ne fut cependant pas assez rapide. Le Beretta lui cracha silencieusement sa hargne en pleine face et son corps massif partit à la renverse dans un bouillonnement de sang.

D'un bond, l'Exécuteur atteignit le faite de la grille, évitant les pointes acérées, et se laissa tomber de l'autre côté, franchissant ensuite rapidement la quinzaine de mètres qui le séparaient de la maison, fl déboucha dans un hall éclairé, poussa une porte derrière laquelle il trouva un salon vide, visita encore quelques pièces au rez-de-chaussée avant de passer à l'étage.

Quelqu'un appela :

— T'es revenu, Raff ? Hé, Raff !...

Se dirigeant au son de la voix, Bolan déboucha dans un grand bureau lambrissé occupé par un obèse dont le visage porcine reflétait une vague inquiétude.

— Qu'est-ce que tu fous, Raff ?

Ses petits yeux s'écrouillèrent lorsqu'il aperçut la menaçante silhouette dans l'encadrement de la porte.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-il en se redressant maladroitement.

— Genaro Ancona ?

— Oui, mais qu'est-ce que...

Le Beretta toussa et la face adipeuse disparut dans un ignoble éclaboussement pourpre. Bolan contourna le bureau derrière lequel le gros homme était auparavant affairé à compulser un carnet de rendez-vous. Il fit disparaître le carnet dans sa poche, décrocha le téléphone et composa le numéro de police-secours.

— Il vient d'y avoir un double meurtre à Rock Creek, résidence Bellevue, déclara-t-il à l'officier de service. Le propriétaire est Geen Crowdon, alias Genaro Ancona. C'est un *amici*.

Laissant l'appareil décroché, il tourna les talons et quitta les lieux par l'arrière. Pour Mack Bolan, l'Exécuteur, ce n'était que le

commencement d'une série de blitz nocturnes visant à paniquer la vermine mafieuse. Il ne voyait pas de meilleur moyen pour obliger les gros pontes à quitter leurs tanières et se précipiter dans un regroupement massif. Cette technique avait souvent porté ses fruits. De même que les animaux en proie à la peur, les pourris réagissaient presque toujours de la même façon, mus par un instinct grégaire.

Bolan savait qu'il risquait gros. Les cannibales le cherchaient déjà, lancés un peu partout dans la nature, et des renforts allaient sûrement intervenir. Les policiers eux aussi seraient bientôt sur le pied de guerre et sillonneraient la capitale ainsi que ses environs. Il lui faudrait opérer ses attaques avec le maximum de précision et de rapidité, se replier ensuite, puis localiser le point de rassemblement des cannibales.

Le plan pouvait fonctionner. Il pouvait aussi avorter, faute de n'avoir éventuellement pas assez pris en considération l'une des nombreuses composantes des réactions adverses : la peur, l'orgueil, la férocité, l'angoisse...

C'était un risque omniprésent dont Bolan était parfaitement conscient. Il allait peut-être lui-même devenir une cible pour la mafia ou les flics. Cela faisait depuis longtemps partie intégrante de sa vie, de la sanglante croisade qu'il menait contre le Crime Organisé. Peut-être cette guerre incessante se terminerait-elle tragiquement pour lui à Washington, sous une pluie de balles hargneuses ; peut-être aussi les mafiosi tenteraient-ils de l'attraper vivant pour lui faire payer les coups qu'il leur portait depuis si longtemps, bien décidés à lui arracher la peau lambeau par lambeau, à le transformer en dindon sanguinolent et hurlant pour qu'on mette fin à son supplice en l'achevant d'une balle dans la nuque. C'était l'hypothèse la plus horrible. Bolan l'avait pourtant envisagée et se disait que jamais la racaille mafieuse ne le prendrait vivant. Mourir sur un champ de bataille serait sans doute l'aboutissement de sa guerre personnelle contre *Cosa Nostra*, mais il ferait face jusqu'au bout, emmenant avec lui le plus possible d'*amici* en enfer.

En attendant, il fallait poursuivre le blitz commencé à Rock Creek, de gros bonnets pourris avaient du mouron à se faire.

Dans l'habitable de la Ford anonyme, il vérifia son armement, enfila sa combinaison noire, passa par-dessus un imperméable bleu sombre et reprit la route en direction d'Arlington.

CHAPITRE XIII

— Est-on sûr qu'il s'agit bien de ce type ? fit Polo the Mask dans le combiné du téléphone.

— Y a pas d'erreur, répliqua vivement son correspondant. George tient à ce que tout le monde prenne ses dispositions. Place des hommes là où il faut, c'est du sérieux.

Polo Scarlati était l'un des chefs de secteur du *capo* Georgio Sangrini. Il dirigeait un important territoire au sud de Washington, mais avait ses quartiers au nord-ouest, une propriété planquée à côté de McLean. Rien de clinquant extérieurement, tout était dans la discrétion, mais l'intérieur de la demeure puait le luxe de mauvais goût.

Il émit un grognement de contrariété.

— Ouais, je comprends. Mais on aurait pu me prévenir un peu plus tôt. Il a fallu que j'apprenne tout ce remue-ménage par la radio et que je t'appelle pour que tu me déballes le morceau...

— Ne me reproche rien, Polo, c'est pas moi qui décide.

— Je sais.

— Prends tes dispositions, perds pas de temps.

Le correspondant raccrocha. Polo the Mask plaqua hargneusement le combiné sur son socle et marmonna quelques jurons. Son visage habituellement imperturbable en toutes circonstances – ce qui lui avait valu son surnom – se crispa en un vilain rictus. Puis il eut la brusque sensation que quelque chose avait subitement changé, une notion abstraite mais en même temps très présente. Se retournant lentement, il voulut appeler ses gardes du corps pour leur distribuer de nouvelles consignes, eut un haut-le-corps et resta sans voix. Le grand salopard dont on venait de lui annoncer la présence en ville se tenait debout au milieu de son salon, l'observait avec une froideur effrayante comme s'il n'était qu'un insecte qu'il s'apprêtait à écraser.

Il était vêtu d'une combinaison noire qui le moulait des pieds à la tête, tenait dans sa grande pogne un immense pistolet argenté braqué sur la poitrine de Polo, et des munitions étaient accrochées sur une bandoulière lui barrant la poitrine. Un long poignard était glissé dans un étui fixé contre sa hanche à un gros ceinturon militaire, tandis qu'un deuxième pistolet, noir celui-là, dépassait d'un holster qu'il portait sous l'aisselle gauche. Des traces rougeâtres étaient visibles sur le haut de la combinaison, du sang, plus que probablement.

D'après les rumeurs circulant dans le Milieu, Scarlati s'était fait une image mentale du grand fumier, bien sûr, mais la vision qui lui

apparaissait maintenant n'avait rien à voir avec ses pires craintes.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Bolan ? Lâcha-t-il d'une voix qu'il eut de la peine à identifier comme la sienne.

— Où est ton coffre ?

— Ah ! C'est du fric que vous voulez ? Vous êtes à court ?

— Je t'ai posé une question.

— Oui, bien sûr..., fit Polo. Je vais vous montrer.

— Où est-ce ?

— Ici... Je veux dire, dans ce salon.

— Va l'ouvrir.

Le mafieux plaça lentement les mains devant lui et s'avança vers un mur du salon, faisant ensuite glisser latéralement un affreux tableau représentant une vierge nue implorant un centaure. Une reproduction malhabile d'une peinture de maître. Il y eut quelques cliquetis, le bruit ouaté de l'ouverture du coffre, puis Scarlati déclara d'une voix tendue :

— Voilà. C'est fait.

En même temps, il avança la main vers l'ouverture d'un geste qu'il voulut naturel. L'Exécuteur lui fit péter la nuque d'une balle tonitruante de .44 magnum et alla repousser le corps qui donnait l'impression de vouloir rester planté en position verticale devant la cloison. À part le revolver que Scarlati avait tenté d'empoigner, le coffre contenait plusieurs grosses liasses de billets ainsi qu'un livre de comptes et un petit carnet à couverture de cuir. À l'estime, il y avait là pour un bon million de dollars. Bolan fit passer le tout dans ses poches avant d'abandonner le salon.

Dépassant les cadavres de deux sentinelles qu'il avait supprimées dans le jardin, il se retourna et tira plusieurs balles dans les fenêtres, histoire de provoquer un maximum de bruit. Puis il se fondit dans la nuit.

Aux alentours de 19 h 30, une autre propriété de Pimmit Hills subit une agression aussi brutale qu'expéditive. L'attaque commença par l'explosion d'une grenade tirée par une arme de guerre qui fracassa la porte d'entrée de la maison et tua sur le coup un garde du corps. Un très bref instant plus tard, un homme de haute taille vêtu de noir et équipé d'un fusil d'assaut jaillit dans les lieux, tuant cinq hommes qui occupaient les lieux de plusieurs rafales de .223, avant de s'éclipser aussi subitement qu'il était entré en scène. Parmi les cinq corps identifiés comme étant ceux de *mobsters* notoires, les policiers trouvèrent celui d'un personnage important dans le domaine de la finance et qui avait ses bureaux dans le quartier du Watergate.

Vingt-cinq minutes plus tard, ce fut au tour d'un individu nommé Sam Caruso de se faire abattre dans Franklin Park, tout près d'Arlington, alors qu'il descendait de son véhicule pour rentrer dans

son immeuble. Un passant qui assista à la scène décrivit l'agresseur comme une ombre apparue brusquement dans la rue et qui se déplaçait comme un fauve. Ce type avait une allure invraisemblable, confia-t-il aux policiers. On aurait dit une sorte de héros costumé comme on en voit dans les bandes dessinées, il avait un pistolet énorme et brillant dont il s'était servi pour tirer sur la victime à quelques mètres d'elle, plusieurs coups de feu qui avaient claqué comme des coups de tonnerre. Pourtant, les policiers accourus sur les lieux s'aperçurent qu'une seule balle avait suffi pour provoquer la mort de l'homme. Un seul projectile de très gros calibre qui lui avait arraché la moitié de la tête. Les autres détonations – des impacts dans la carrosserie du véhicule – étaient inexplicables, à moins que l'assassin ait tenu par un bruyant signal à attirer rapidement les forces de l'ordre sur les lieux.

Samuel Caruso n'était pas un personnage ordinaire. Gros investisseur, actionnaire de nombreuses entreprises, il était également fiché comme membre de l'*Honorata Societa*, autrement dit la mafia.

À 20 h 15, un nouvel assassinat eut lieu à Lewin-ville, toujours à l'ouest de la capitale fédérale. Ce fut un ancien souteneur reconverti dans la production de films pornos qui en fit les frais. Tandis qu'il besognait avec ardeur une starlette piégée dans le feu de ses projecteurs, la candidate s'efforçant de lui témoigner bruyamment son talent, un incident vint soudainement interrompre la séance d'essai. La scène se déroulait dans une petite pièce, une sorte de bonbonnière dont les murs s'ornaient de miroirs et de photos suggestives.

Positionnée au-dessus du producteur, la fille interrompit brusquement ses vocalises sismiques en entendant le claquement de la porte qui venait d'être violemment repoussée contre le mur. Du coup, le maquereau pigea à la hâte et lança sa main sous un coussin du canapé, à la recherche d'un Colt .45 ACP qui ne le quittait jamais. Il n'eut pas le temps d'affermir sa main sur la crosse. Une monstrueuse détonation fit trembler la pièce tandis qu'une gerbe de sang se répandait sur le canapé et les meubles.

La fille se mit à pousser des cris stridents qui n'avaient plus rien à voir avec un quelconque cinéma érotique. Lorsqu'elle se tut, à bout de souffle, Bolan lui déclara froidement :

— Appelez les flics. Dites-leur ce qui s'est passé. Atterrée, fixant avec horreur les éclaboussures rouges qui souillaient sa poitrine, elle vit ensuite le grand assassin tourner les talons et disparaître sans plus d'explication.

Alors que les chaînes de radio commençaient seulement à faire état des premières attaques commises à McLean et à Pimmit Hills, quatre autres personnages, dont trois du monde des affaires, des hommes qui s'étaient vendus à la mafia et menaient kyrielle de trafics sordides,

connurent une mort soudaine alors qu'ils s'étaient réunis dans la maison de l'un d'eux, à Baileys Crossroad.

« J'ai vu arriver le type, confia un voisin, d'une voix encore tremblante de frayeur. J'étais en train de fermer une fenêtre à l'étage quand ça s'est passé. Il a franchi le mur d'enceinte et s'est mis à marcher dans le jardin, il ressemblait à un commando bardé d'armes, tout noir et salement menaçant. Je ne l'ai vu que pendant trois ou quatre secondes, quand il a surgi de l'ombre, mais ça m'a suffi. Ensuite, il y a un homme qui est sorti de la maison de M. Brauhman et qui a brandi un revolver en criant un avertissement, je crois que c'est un garde du corps ou quelque chose comme ça. Enfin, bref... Il y a eu une courte rafale et il s'est effondré, et ensuite le type en noir s'est mis à courir vers la villa dont il a fait sauter la porte en tirant dessus plusieurs balles qui ont fait un bruit pas possible. Presque tout de suite après, ça a été un vacarme infernal. On aurait dit qu'une mitrailleuse s'était mise en marche sans discontinuer et il y a eu aussi quelques coups de feu et des hurlements. J'ai vu M. Brauhman qui essayait de s'enfuir en passant par une fenêtre du rez-de-chaussée, mais l'autre ne lui a laissé aucune chance, il s'est fait descendre avant même d'avoir posé un pied dans le jardin... J'ai eu l'impression d'assister à une séquence de film passé au ralenti mais, en fait, je crois que tout ça n'a pas duré plus de huit ou dix secondes. »

Répondant à un enquêteur, le voisin assura : « Non, je n'ai pas vu l'agresseur quitter ensuite les lieux. Tout ce que je peux encore vous dire, c'est qu'il était rapide et qu'il se déplaçait comme une ombre. Pour moi, il s'agit sûrement de quelqu'un qui a fait les commandos. En tout cas, c'était salement impressionnant. »

Mack Bolan longeait le fleuve Potomac, roulant sur le George Washington Memorial Parkway. Son intention était de prendre le prochain pont pour franchir l'eau, mais, auparavant, il s'arrêta sur une aire de dégagement pour appeler le TACOM.

La voix de Jack Grimaldi était empreinte d'une certaine inquiétude :

— Ça se passe pas trop mal ?

— Un peu speed, mais faut faire avec.

— Je m'en doute. La radio balance des flashes à tout-va, il paraît que des tas de gens ont eu de gros ennuis un peu partout.

— Il paraît, oui, ironisa Bolan.

— Certains journalistes suggèrent que ça pourrait être une guerre de gangs. Ouvre bien les yeux, les flics reçoivent des renforts de partout, on réveille ceux qui étaient partis voir bobonne et... tu imagines le toutim... Bon, quelqu'un veut te parler.

— Plus tard. Je vais te passer quelques numéros d'appel, il faudra que tu les programmes dans les scanners.

— Je suis prêt à noter.

Une sirène retentit à peu de distance. Gyrophare en marche, un véhicule de police progressait rapidement sur la voie contraire de l'autoroute, doublant des files de voitures. L'Exécuteur attendit qu'elle s'éloigne puis il égrena une dizaine de numéros correspondant à des téléphones portables, enchaînant :

— Tiens-toi à l'affût des nouvelles, je te rappellerai un peu plus tard.

— D'accord, mais raccroche pas, je te la passe.

La voix de Sylvie Thomkins retentit assez sèchement dans l'écouteur :

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord ? Qu'est-ce que vous êtes en train de fabriquer ?

— Je prépare le terrain, rétorqua Bolan.

— Dites plutôt que vous le nettoyez complètement !

— Je voudrais que ça puisse se passer comme ça. Mais quand on croit avoir fait le ménage en grand, on s'aperçoit qu'il y a encore de la pourriture partout.

— Vous êtes un sacré baratineur. Sérieusement, qu'est-ce que vous maquillez ?

— Je vous l'ai dit, je prépare le terrain. Ou, si vous préférez, je trace un chemin.

— Pour qui ? Pour ces gros salopards ?

— Affirmatif. Je rappellerai dans moins d'une heure.

— N'allez pas vous prendre les pieds dans les ordures !

— N'ayez crainte, je regarde où je marche.

— Je... heu...

— Oui ?

— Non, rien. Tâchez seulement de rester entier.

Bolan sourit, coupa l'émission et relança la Ford.

Il avait entamé ses blitz nocturnes à la périphérie ouest de la capitale. Les policiers accouraient dans cette direction, les *amici* faisaient sans doute de même. L'Exécuteur, lui, allait piquer vers le centre de Washington où il avait l'intention de débusquer quelques importants charognards.

CHAPITRE XIV

Au cours de l'heure qui suivit, l'Exécuteur opéra encore trois blitz en divers points du centre-ville, dans Connecticut Avenue, puis au Watergate, Capitol Street et Virginia Avenue. À chacune de ces haltes, des hommes qu'il avait ciblés avec précision payèrent de leur vie des exactions et des crimes qu'ils avaient accomplis au nom du tout-puissant Veau d'or.

Au terme de ces dernières attaques, il annota d'une petite croix huit noms supplémentaires figurant sur la liste tachée par endroits du sang de Benny Carlos.

La tactique mise en œuvre était invariable et se résumait ainsi : localisation, identification, élimination, à cela près que Bolan cassait continuellement son trajet, frappant à droite, à gauche, puis se dirigeant vers un point diamétralement opposé pour éventuellement revenir ensuite à mi-chemin sur son trajet. Pour éviter les patrouilles de police lancées à travers les rues dans une incessante recherche, il ne fallait surtout pas suivre un itinéraire logique prévisible par les flics. Jusqu'ici, la méthode avait fonctionné sans la moindre anicroche.

Il estimait pourtant que l'action de harcèlement qu'il menait à une cadence effrénée depuis le début de la nuit n'était pas suffisante pour atteindre le résultat qu'il escomptait. Il lui fallait donner un peu de publicité supplémentaire aux événements.

Il était presque 10 heures du soir quand un journaliste de la chaîne de télévision A.B.C. reçut un coup de fil pour le moins imprévu.

— Je veux parler à John McLungham, exigea un correspondant au ton déterminé.

— Vous lui parlez, répondit le journaliste. Que puis-je pour vous ?

— J'ai des informations à vous communiquer au sujet des événements en cours.

— Eh bien, je suis preneur. Puis-je connaître votre nom ?

— Mack Bolan.

— Vous êtes... Dites, j'espère que ce n'est pas une mauvaise blague, on en a déjà parlé sur les ondes radio.

— Ce n'est pas une blague. Êtes-vous disposé à entendre ma déclaration ?

— Bien sûr que oui ! Mais auparavant, pour-riez-vous me prouver que vous êtes vraiment la personne que vous prétendez être ?

— Oui. Dans Connecticut Avenue, j'ai éliminé un certain Bemie DeSarto, un fourgue de *Cosa Nostra* qui se fait appeler Bryan Moody et dont la couverture est une société de transit. Je me suis aussi occupé

de Cari Gutmeyer connu pour opérer des investissements provenant de fonds criminels, ça s'est passé dans Capitol Street et il n'était pas seul. J'ai dû liquider trois *soldati* chargés de sa protection. Ces informations ne sont pas encore passées à l'antenne, je n'ai pas pu les inventer. Est-ce que cela vous suffit ?

— Eh bien, je crois en effet que c'est suffisant, j'ai déjà de quoi vérifier sous les yeux. Mais pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Je vous connais de réputation et je ne crois pas que vous soyez vendu à la mafia.

— Sûrement pas. Je dois vous prévenir que je suis en train d'enregistrer vos propos.

— Ça va de soi.

— Bien. Êtes-vous d'accord pour une interview ?

— Écoutez plutôt ce que j'ai à vous dire, McLungham. Je ne tiens pas à expliquer ce que je fais ici, à Washington, ni à justifier mes actes. Je veux seulement parler de ceux qui sont mes cibles. La pourriture est ancrée en profondeur dans le district de Columbia et de nombreux individus soi-disant au-dessus de tout soupçon sont en combine avec les mafias de Washington. Je les connais. Je sais où les trouver. J'en ai déjà éliminé un certain nombre parmi les pions de moyenne importance, et maintenant je vais m'attaquer aux gros prédateurs. Je ne leur ferai pas de quartier.

— Un instant... Vous êtes bien en train de dire que vous allez les assassiner ?

— Appelez ça comme vous voulez, la notion de légalité ou de moralité n'a plus cours quand il s'agit d'ordures de ce genre. Leurs crimes ont des qualificatifs : meurtres par tueurs interposés, détournement de fonds publics, trafic de stupés, pédophilie, proxénétisme à grande échelle, corruption, escroquerie...

— Pouvez-vous citer des noms ?

— Quelques-uns. David Wellham, Doug Lemon, Bruce Ratherman, la liste est très longue. Mais le plus important d'entre eux s'appelle Jeffrey Jackson, plus connu sous le pseudo de Tiger. Le tigre de la haute finance.

Le visage du journaliste se tendit. Piochant une cigarette dans un paquet presque vide, il l'alluma tout en demandant :

— Vous êtes sûr de ce que vous affirmez ?

— Il n'y a aucun doute.

— Que reprochez-vous à Tiger ?

— Il est encore trop tôt pour que j'en parle. Demandez-le-lui, il sait pourquoi.

— Heu... Jeffrey Jackson est une personnalité. Ne craignez-vous pas de discréditer l'image que le public se fait de vous ?

— Quelle image ?

— Certains pensent que vous êtes une sorte de justicier, un idéologue...

— Foutaise. Je suis plutôt une sorte de nettoyeur. Je fais le boulot qu'on ne permet pas aux flics d'accomplir. Je n'ai rien d'un justicier et je n'ai donc aucune image à protéger. Mais lorsque les honnêtes gens apprendront qui est réellement votre fameux Tiger, soyez certain que sa prétendue auréole aura l'odeur du soufre.

— Attendez, Mack Bolan... Vous incriminez Jeffrey Jackson et de nombreuses autres personnalités, mais vous n'apportez aucun élément de preuve pour étayer votre accusation.

— Les preuves viendront d'elles-mêmes.

— Dois-je comprendre que vous voulez faire passer un message à ces gens ?

— C'est exactement ça. Ils savent exactement pourquoi je vais les détruire. Je veux aussi qu'ils sachent que je ne leur laisserai aucune chance, à moins qu'ils se rendent sans délai au Bureau fédéral et passent aux aveux.

McLungham tira une bouffée de sa cigarette avant d'enchaîner :

— Une rumeur a circulé selon laquelle vous auriez certaines attaches avec le F.B.I.

Il entendit un rire clair dans l'écouteur.

— Les fédés me courent après. Les flics d'État aussi.

— Comment faites-vous pour leur échapper constamment ainsi qu'aux *mobsters* du Crime Organisé ?

— Je me débrouille.

— Avez-vous des craintes particulières à ce sujet, comment pouvez-vous vivre dans un tel climat d'incertitude ?

De nouveau, le rire de Bolan retentit dans l'appareil.

— Je n'ai pas le temps d'avoir de craintes et je ne vis pas dans un climat d'incertitude. Lorsque je vise une cible, je suis certain qu'elle n'a rien d'innocent, sinon je dépasse l'objectif. Et je n'ai pas le temps non plus de prolonger cet entretien. J'ai encore beaucoup à faire.

— Ne raccrochez pas ! Votre action a-t-elle un lien avec certains bruits qui circulent concernant le Pentagone ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— D'après certains échos, un agent de la sécurité militaire aurait découvert, heu, comment dire... une sorte de complot et aurait disparu depuis plusieurs jours.

— Les affaires de l'armée ne m'intéressent pas.

— Une question, encore... Quand allez-vous commencer ?

— Je ne commence pas, McLungham. Je vais terminer le travail.

— Quand comptez-vous quitter Washington ? Dites-moi au moins...

Il s'interrompt en entendant la tonalité, demeura de longues secondes pensif puis souffla bruyamment. C'était le scoop !

S'assurant que l'enregistrement était de bonne qualité, il retira la cassette du magnétophone et s'empressa de se rendre à la salle de régie.

— Dans combien de temps passent les annonces ? s'enquit-il auprès du rédacteur en chef.

— Six minutes. Juste avant « Urgences ».

C'était suffisant pour préparer un flash.

— Ménage-moi un créneau, Tim. J'ai une sacrée nouvelle à lâcher.

— Le Président démissionne ? Rigola l'autre.

— Je viens d'avoir Bolan en ligne.

— Quoi, Bo... Merde ! Tu as vérifié ?

— Tout ce qu'il m'a dit concorde. Et Tiger est son principal objectif.

— Le gros Jackson ?

— Lui-même.

— Eh ben ! L'audimat va faire une poussée de fièvre.

— Jette une oreille sur la cassette pendant que je prépare mon topo.

— C'est pas « Urgences » que la chaîne aurait dû programmer, mais « Un justicier dans la ville ».

Retournant dans la salle de rédaction, le journaliste lança d'un ton excité à son assistante :

— Trouve-moi vite fait des photos de l'Exécuteur ! Tout ce qu'on a en archives.

— Tu veux dire, ce type qui...

— Oui. Mack Bolan.

— Je crois qu'on n'a pas grand-chose comme photos, et encore, ça date...

— Un portrait-robot, n'importe quoi, mais magne-toi, bon Dieu !

S'asseyant derrière son bureau, il se mit à griffonner très vite un texte, l'esprit surchauffé. La presse, les médias en général avaient contribué depuis longtemps à faire du guerrier solitaire une sorte de mythe vivant, un personnage insaisissable apparaissant comme la foudre et éliminant en quelques heures les gangsters mafieux. Certains articles publiés dans les journaux le présentaient même comme un chevalier vengeur tandis que d'autres émettaient l'hypothèse qu'il était une arme secrète lancée par le gouvernement contre le Crime Organisé. D'autres encore affirmaient que l'Exécuteur n'était qu'un psychopathe, un déséquilibré qui prétendait donner un sens moral à ses actions criminelles.

McLungham, lui, pensait à présent que Bolan n'avait rien d'un mythe. Il était bien réel. La voix claire, précise et bien timbrée qu'il avait entendue n'était pas celle d'un psychopathe, mais d'un homme agissant avec lucidité et parfaitement conscient de ses actes. Un nettoyeur, comme il l'avait dit sur un ton ironique.

Par enchaînement d'idées, il pensa, au contraire de son rédacteur en chef, que le feuilleton « Urgences » convenait particulièrement aux circonstances. Combien de nouveaux cadavres allait-on ramasser dans les rues ? Combien de sang allait encore couler cette nuit dans la ville ?

CHAPITRE XV

Dès qu'il eut terminé son entretien avec le journaliste de la chaîne ABC, Bolan se brancha sur le TACOM.

— Les cloportes commencent à bouger sérieusement, annonça Grimaldi. Il y a de la panique dans l'air. Tu veux entendre quelques échos ?

— Passe-moi seulement les plus significatifs.

— Le premier est un appel de Rocco à Georgio Sangrini. Écoute ça.

À la suite d'un petit bruit de friture et deux bips, une voix sèche passa dans l'écouteur du portable :

« — On n'a toujours rien trouvé, Jo, c'est à croire qu'il s'est taillé.

— Et la fille ?

— Rien non plus. Elle a dû filer avec lui.

— D'où appelles-tu ?

— Pas loin du Capitole.

— Qu'est-ce que tu fous là-bas ? Il a fait sa dernière merde dans Virginia Avenue.

— Ça, je le sais mais, d'après mes calculs, il devrait s'amener par ici.

— Tu parles ! Cette ordure est complètement imprévisible. Laisse tomber, Vince.

— Tu veux que je laisse tomber alors qu'on le serre de plus en plus ? Je vais l'avoir, Jo. Je te jure que je vais lui faire payer l'addition et...

— Je t'ai dit : laisse tomber. Rassemble tes hommes et rapplique chez Bobby, laisse seulement quelques équipes en ville.

— Putain ! Cet enfoiré nous a dessoudé un max de gars et tu voudrais que...

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? claquait la voix du *capo*.

— O.K., O.K., c'est toi qui décides, Jo. Mais je réponds pas des conséquences.

— Dépêche-toi. »

Après quelques secondes de silence, Jack Grimaldi revint en ligne :

— L'appel suivant est de Georgio à un certain Sammy dont le numéro correspond au quartier du Watergate.

La liste de l'Exécuteur mentionnait, entre autres, le nom de Sam Dugan, un prétendu secrétaire de Jeffrey « Tiger » Jackson.

— Vas-y.

De nouveau, la voix de Sangrini se fit entendre :

«— Est-ce que Jeff est près de toi, Sammy ?

Une voix rauque donna la réplique :

— Non, il est à sa maison d'Alexandria, mais je lui ai parlé au téléphone il n'y a pas cinq minutes. Il n'est pas très heureux de la tournure des événements.

— Personne n'est heureux en ce moment. Écoute, Sammy, tu vas le rappeler et lui dire que nous avons un plan pour dégager tout le monde des gros soucis. Il faut garder la tête froide.

— Dites-le-lui, Jo, il a déjà fait une réservation à Dulles.

— Serais-tu en train de me dire qu'il veut tailler la route ?

— C'est bien ça. Je l'ai jamais vu autant péter de trouille, il se bouffe les ongles depuis le début de la nuit.

— Ouais, je vois. Bon, appelle-le tout de suite et... Et puis non, ne le préviens pas, faudrait pas qu'il panique complètement. Je vais le faire récupérer par une équipe de protection.

— Je sais pas s'il sera d'accord.

— Aucune importance. Essaie de comprendre que s'il se met à cavalier tout seul dans la nature, il risque de se faire intercepter par l'autre ordure.

— C'est ce que je pense aussi.

— Va attendre l'équipe, Sammy. Colle-toi en bas de son immeuble et montre-toi seulement quand les gars seront arrivés. Ça le mettra en confiance.

— D'accord. Ensuite ?

— On en reparlera après. C'est Vince qui va prendre l'affaire en main.

— Ça marche comme ça, Jo. J'espère que tout se passera bien.

— On fait tout pour ça. »

— Voilà pour la première partie des écoutes, fit Grimaldi. Tout de suite après, Georgio a balancé un nouveau coup de fil à Rocco pour lui annoncer qu'il y avait un changement. C'est conforme à ce qu'il a déclaré à Sammy. Ensuite, il a reçu un appel de Manhattan. Le scanner a authentifié le numéro et j'ai fait une petite recherche sur ton ordinateur. Ça venait de l'immeuble de la Bradburry Investment Inc.

L'Exécuteur eut un sourire glacé. La Bradburry Investment était une couverture pour la *Commissione*, le Conseil des *capi* de New York. Il prêta toute son attention à l'écoute de l'enregistrement :

«— Il paraît qu'il se passe de drôles de choses chez toi, Georgio ? »

Sans le moindre doute, Mack reconnut la voix basse et âpre de Sergio Androsioni, le vieux *capo* de la côte Est qui présidait au Conseil de *Cosa Nostra*. Cela faisait longtemps que Sergio était considéré par les chefs de la côte Est comme le *capo di tutti capi* sans pourtant en

avoir le titre. Depuis des années, la mafia était trop divisée, des clans antagonistes s'étaient formés selon les régions et les territoires et, surtout, il y avait eu cet accord avec la mafia juive qui empêchait l'Organisation sicilo-américaine de se restructurer comme au bon vieux temps. Néanmoins, lorsqu'une décision grave devait être prise, on en référait au vieux Sergio et on écoutait ses conseils. Il était une sorte de médiateur entre les clans rivaux et aussi une référence pour les *amici* de la génération intermédiaire qui se heurtaient trop souvent aux jeunes loups de *Cosa Nostra*.

Le fait que Sergio Androsioni appelle Sangrini confirmait clairement que le « business » en cours était d'une dimension nationale.

«— Faut pas croire tout ce qu'on raconte, Sergio, je contrôle la situation.

— Peut-être, Georgio, peut-être. Mais ici, on se pose des questions. On voudrait bien savoir comment tu la contrôles, la situation !

— Je t'ai déjà dit tout ce qu'on fait pour neutraliser les ennuis. On a déployé un maximum d'effectifs.

— Je te fais confiance pour ça, mais il y a tous ces racontars à la radio, tu me suis ?

— Je t'écoute, fit la voix de Sangrini.

— Et pas seulement à la radio, la télé aussi a fait des commentaires gênants. C'est pour ça que je te repose la question. Comment est-ce que tu la contrôles, cette situation de merde ?

Une sourde menace imprégnait la voix du vieux *capo*.

— Par sécurité, je vais faire évacuer les huiles, on va regrouper tout le monde et mettre en place une grosse protection. T'imagines pas que je reste les deux pieds dans la même pompe, Sergio. C'est vrai que ce mec nous a porté des coups très durs, mais je vais m'en sortir.

— Tu veux donc évacuer tout le monde, même Jeff ?

— Surtout lui.

— Et l'uniforme ?

— Lui aussi. Il peut encore servir. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est toi qui diriges ton territoire, Georgio. C'est donc à toi de décider les opérations. Mais fais gaffe.

— Un peu, ouais !

— Et Jeff, comment prend-il ça ?

— Pas trop bien. Il donne l'impression d'être en pleine crise et ça doit être pareil pour les autres. Il paraît qu'il veut prendre le premier avion et tailler la route.

Bolan entendit un ricanement dans l'écouteur.

— Pour aller où ?

— C'que j'en sais ! N'importe où, peut-être même Honolulu ou un autre coin loin d'ici.

— Ce serait pas très malin.

— Bien mon avis, surtout que c'est vraisemblablement ce qu'attend le grand fumier. Je lui envoie une équipe pour le récupérer avant qu'il se mette à déconner sec.

— Tu fais bien. Mais fais attention que le troufion ne file pas le train à tes hommes, Georgio.

— C'est pas des manches, ils ont l'habitude.

— J'espère. Et où comptes-tu envoyer toutes ces huiles ?

— Dans la meilleure planque qui soit, je t'en parlerai plus tard. Tu sais, j'ai pas pris cette décision à la légère. Non seulement il faut assurer le coup par rapport à la combinaison noire, mais y a un risque du côté des fédés. Avec tout ce qui se raconte en ce moment, si on laisse les choses traîner, ils vont s'en prendre à nos relations sous prétexte de les protéger.

— Bien. Bien..., acquiesça le vieux *capo*. Tu me tiens au courant...

— Bien sûr.

— Dépêche-toi, Georgio. »

Bolan perçut le petit rire de Jack Grimaldi dans son portable.

— Qu'en penses-tu, ça va dans le sens que tu espérais ?

— Pour l'instant, ça se dessine pas mal. Il y a d'autres bavardages intéressants ?

— Tu viens d'entendre les plus importants. Veux-tu écouter les autres ?

— Non, résume-moi.

— Les sept numéros que tu m'as demandé de programmer sur ta bécane ont tous fonctionné. Dans l'ensemble, c'est la grosse inquiétude de toutes parts. Les *amici* essaient d'écraser le coup aux yeux de leurs associés, mais il est évident que ça ne suffit pas. J'ai même entendu un certain général menacer l'ami Georgio. La discussion a été plus qu'orageuse mais il a fini par se calmer. Georgio lui a balancé une vacherie dans les gencives, comme quoi il leur devait tout et qu'il pouvait se retrouver au rez-de-chaussée s'il jouait au con. C'est tout pour l'instant.

— O.K., Jack. Reste à l'écoute, c'est moi qui te rappellerai.

— Ne coupe pas tout de suite, dit le pilote en soupirant. Quelqu'un insiste encore beaucoup pour te parler.

— Dis-lui que je n'oublie pas notre arrangement.

— Dis-le-lui toi-même, je n'ai pas envie de me faire étripier.

Sans transition, Sylvie Thomkins intervint précipitamment :

— Ça ne marche plus ! Je ne resterai pas dans cette boîte à sardines à vous attendre pendant que vous jouez au petit soldat. Ne comptez pas sonner l'hallali sans moi.

— Quelles sont vos conditions ? répliqua-t-il avec un petit rire bref.

— Je veux Kenneth Brand.

— D'accord, vous aurez votre général pourri.
— Je veux le prendre moi-même.
— Entendu.
— Donnez-moi votre parole, Striker.
— Vous l'avez. Patientez un peu, les amis d'en face vont vous l'offrir sur un plateau.

— Que voulez-vous dire ?
— Que vraisemblablement il n'y aura plus qu'à le cueillir en même temps que pas mal d'autres grosses légumes.

— Peut-être. J'ai écouté toutes ces conversations téléphoniques. Croyez-vous vraiment que ce sera aussi facile ?

— Facile ? Non. L'affaire n'est pas encore dans le sac, ces types sont retors, n'en doutez pas.

— Pourtant, vous semblez sûr de vous.

— Pour assurer le coup, il faut entrer dans leur psychologie tordue, penser, réfléchir comme eux, avoir le même mental et se tenir le plus près possible d'eux avant de se découvrir.

Elle rit à son tour :

— Ça ne vous donne pas trop mal à la tête ?

— Je prends un bol d'aspirine tous les matins. Ne vous excitez pas, Thomkins, dit Bolan avant de raccrocher.

Il consulta sa montre. Il avait encore le temps d'opérer un blitz au nord de Washington, dans un immeuble de Rhode Island Avenue qui abritait une société de maintenance téléphonique tenue en sous-main par la mafia. L'entreprise était surtout spécialisée dans la pose de bretelles d'écoute et de micros-espions.

Il s'apprêtait à faire démarrer la Ford lorsque son portable se mit à frétiller dans sa poche. Il prit l'appel.

— T'es dans la merde, mon pote, déclara tout de go Harold Brognola avec un grincement de dents.

CHAPITRE XVI

— Un peu plus, un peu moins, quelle est la différence ? répondit Bolan, sinistre.

— Je vais te le dire, mais branche d'abord ton bidule.

Il ne fallut qu'un court instant pour connecter le scrambler au portable.

— Je t'écoute, Hal.

— Je viens de regarder la télé. Ton portrait-robot s'est étalé sur tout l'écran. C'est vraiment pas très ressemblant, mais j'ai aussi entendu tes déclarations enregistrées par un reporter de la chaîne ABC. Si tu a eu l'intention de déclencher un branle-bas de combat, c'est réussi.

— – Tu te fais du mouron pour moi ?

— Sérieusement, oui. Il n'y a pas que moi qui ai vu le flash d'info. Tout de suite après l'émission, j'ai reçu un coup de fil du ministre. Le ton n'était pas tellement à la courtoisie, si tu vois ce que je veux dire. Bref, il y a une cinquantaine d'agents fédéraux qui sont en train de s'équiper pour te donner la chasse. C'est une question de quelques minutes, et une seconde vague ne va pas tarder à venir en renfort. L'ennui, c'est que je ne peux strictement rien faire pour empêcher ça.

— Je m'en doute.

— Le mot d'ordre est de tirer à vue dès qu'on t'apercevra. Lâche le morceau, Mack ! Fous le camp !

— Te fais pas trop de soucis, Hal, je ne vais plus rester bien longtemps en ville.

— C'est encore beaucoup trop !

— Tu l'as dit toi-même, mon portrait n'est pas très ressemblant. Et j'ai largué le 4 x 4.

— Dès que tu te mettras en mouvement, ils te tomberont dessus. Parmi ces gars il y a d'anciens GI, des commandos des Forces Spéciales. Tes chances se réduisent comme une peau de chagrin.

— Ce ne sera pas la première fois.

— Mais ce sera peut-être la dernière. Bon Dieu ! Écoute-moi un peu, merde !

— Je t'écoute, Hal.

— Sais-tu qui dirige la première vague d'assaut ?

— Aucune idée. Je le connais ?

— Ouais. Cari Kissinger. Tu te souviens ?

Bolan en effet se souvenait de Cari Kissinger, un ancien officier des Spécial Forces pendant la guerre du Golf, qui avait continué

logiquement sa carrière militaire en passant à la C.I.A. L'Exécuteur avait eu affaire à lui deux ans auparavant au Colorado, dans le cadre d'une intervention contre la mafia russe. Kissinger, à l'époque, s'était beaucoup plus préoccupé d'essayer de coincer Mack Bolan que de la mission ordonnée par la C.I.A.

Blessé assez gravement à la jambe dans un engagement, il avait estimé que l'Exécuteur portait directement la responsabilité de son handicap.

— Qu'a-t-il à voir avec le Bureau Fédéral ?

— Il fait partie de la maison. Il y a eu un remaniement dans le cadre de la coopération entre les agences militaires et gouvernementales. Quand il a su que tu étais dans le coin, il s'est tout de suite mis sur les rangs, jusqu'à ce qu'on lui donne le feu vert. Il a l'intention de te bouffer tout cru.

— Il traîne toujours la patte ?

Brognola poussa un énorme soupir.

— Espèce de con ! Je suis en train de me bouffer les ongles à ton sujet, et tout ce que tu trouves à dire, c'est... Enfin, merde !

Un court silence s'ensuivit.

— Ça y est, Hal, tu as lâché ta vapeur ?

Le G'man eut soudain un gros rire nerveux.

— Ouais, je crois que ça y est. N'empêche que je pense toujours que tu dois te tirer vite fait d'ici.

— J'y pense sérieusement. Auparavant, je vais te passer quelques infos : note.

— Attends un peu, je suis dans ma caisse, en route pour rejoindre mon bureau... Voilà, tu peux y aller, j'ai branché un magnéto-pocket.

— Je te donne ça dans le désordre, tu feras toi-même le tri, annonça Bolan posément. Birmingham en Alabama. C'est un entrepôt de produits chimiques dont le gérant en titre est un certain Matthew Brandson... San Petersburg, Floride. Une conserverie : Bradley Potted Foods... Austin, Nevada...

L'Exécuteur poursuivit son énumération jusqu'à un total de huit villes réparties en divers points du pays, et conclut :

— Tu peux arrêter ton magnéto, Hal. Tout y est.

— C'est quoi, au juste ?

— Les relais où sont stockés les bidules nucléaires. Je ne t'ai pas mentionné celui de Snug Harbor, tu le connais déjà. Ne traîne pas, ils vont sans doute s'empresse de les déménager quand ça va péter.

— Comment as-tu eu ces renseignements ? s'étonna Brognola.

— L'essentiel était dans un ordinateur codé. J'en ai eu confirmation par d'autres moyens. J'ai eu aussi un certain nombre de noms.

Hal sifflota.

— Eh bien, mon vieux !... Heu, tu me balances aussi les noms ?

— Tu les connaîtras cette nuit ou demain matin.

— Je suppose que ça ne me servira qu'à fabriquer un rapport ?

— J'espère bien !

À son tour, Bolan soupira :

— Je crois que je vais suivre ton conseil, je vais lâcher Washington.

— Ravi de te l'entendre dire. Pour où ?

— J'attends qu'on me le glisse dans l'oreille.

— Ouais, je comprends... Il y a autre chose que tu devrais savoir, Mack. Es-tu au courant des relations du général Kenneth Brand avec la C.I.A. ?

— Oui, je t'en ai déjà parlé. Il a occupé un poste de direction à Langley.

— Il est toujours comme cul et chemise avec les types des opérations intérieures.

— Je croyais que ça n'existait plus ? rigola Bolan.

— Officiellement, non. D'ailleurs ça porte un autre nom : S.D.D., Département de documentation spécifique. Mais c'est la même chose, de l'espionnage au sein des U.S.A.

— Ça me rappelle un caméléon que j'ai beaucoup aimé.

— Tu parles !... J'ai également fait une découverte au sujet de Cari Kissinger. Avant qu'il soit affecté chez nous, il était à la S.D.D. et recevait ses ordres de Kenneth Brand.

— Pas mal comme recoupement. Comment te sens-tu, Hal, depuis que tu as trouvé ça ?

— Plutôt écœuré, mais ça ne change rien au problème. L'affectation de Kissinger à E Street a été décidée par le Ministère après recommandation d'un type haut placé au N.S.C., un copain de Jeffrey Jackson. Voilà... La boucle est presque refermée.

Le regard de l'Exécuteur se durcit. Il eut la sensation qu'un courant d'air glacé passait le long de son dos. Le noyautage allait beaucoup plus loin que ce qu'il avait envisagé.

— Encore autre chose, dit le super-flic de Washington. Dès le début de la nuit, il y a des tas de gens importants qui ont protesté contre la lenteur de réaction des forces de l'ordre. Ils ont commencé par réclamer des protections, exigé qu'on place des agents devant leurs domiciles et que la police mette rapidement un terme aux événements dans la région. La préfecture et le Ministère ont reçu une kyrielle d'appels de ce genre.

— Des civils ?

— Oui, exclusivement. Des hommes d'affaires, des fonctionnaires haut placés et plusieurs politicards.

— Ça donne une idée des types impliqués dans la magouille.

— En effet. Bizarrement, les réclamations ont brusquement cessé. Depuis bientôt une heure, ces gens paraissent devenus muets, comme

s'ils s'étaient tous concertés.

— Ou qu'il y ait eu un mot d'ordre général, observa Bolan. Il y a deux réactions possibles pour la vermine en cheville avec les *amici*. Livrés à eux-mêmes, ils optent pour la politique de l'autruche et se terrent chez eux en attendant la fin de l'alerte, ou bien ils quittent leurs tanières dans le désordre et la panique. Dans les deux cas, c'est forcément catastrophique pour ceux qui tirent les ficelles. Crois-tu que Georgio Sangrini et les autres *capi* veuillent courir ce risque ?

— Tu penses qu'ils vont regrouper le troupeau avant la débandade ?

— La débandade ou un éventuel massacre. C'est ce que je crois, et c'est aussi ce que j'espère. Pour l'instant, l'affaire se présente pas trop mal, Georgio a déjà parlé d'un lieu de rassemblement.

— As-tu une idée de l'endroit ?

— Pas encore, j'attends des nouvelles.

— J'espère que ce ne sera pas devant la Maison-Blanche !

— Je penche plutôt pour un coin tranquille à la campagne.

— Tiens-moi au courant. Je suis arrivé dans E Street, il faut que je coupe dans quelques instants.

— J'ai une suggestion à te faire, Hal. Prends toi-même la direction de la chasse à courre.

— Tu veux que je descende dans la rue ?

— Pourquoi pas ?

— C'est peut-être pas une mauvaise idée.

— Renforce ta position. Ne laisse aucune chance au connard qui assassine les braves gens de *Cosa Nostra*. Sois le plus teigneux possible.

Brognola ricana.

— O.K. Alors, casse-toi d'ici en vitesse ! gronda-t-il.

Bolan rangea le portable dans sa poche. Le moteur de la Ford ronfla. Il avait juste le temps de rendre une courte visite à une vipère de Rhode Island Avenue, histoire de renforcer le bordel qu'il avait déjà semé en ville.

CHAPITRE XVII

Eddy Vasquez était un petit homme chauve au visage en lame de couteau, au regard froid et sans cesse en mouvement. D'origine espagnole, il avait réussi une dizaine d'années plus tôt à s'intégrer à la mafia grâce à d'indéniables qualités très recherchées dans le Milieu. Il ne fallait pas se fier à sa petite taille, il était un tueur redoutable et féroce dans l'accomplissement des sordides besognes qu'on lui confiait.

Habitués aux surnoms, les *amici* auraient pu l'appeler le Vautour ou le Charognard, eu égard aux propensions qu'il avait pour s'en prendre à des proies isolées. Ils avaient cependant préféré The Viper – la vipère. Vasquez était connu pour son habileté à manier un poignard effilé qui ne le quittait jamais, avec la sournoiserie et la rapidité d'attaque d'un serpent.

Depuis bientôt un an, à la suite d'une mauvaise affaire conclue un peu trop hâtivement sur les docks de New York, on l'avait retiré du circuit des « représailles » pour lui confier de simples tâches de surveillance. Cela ne lui plaisait guère, mais il devait se plier aux décisions des chefs qui avaient rapidement compris l'intérêt de ce changement d'affectation. Lorsque The Viper apparaissait à l'occasion d'un quelconque boulot, pas question pour les gars de feignasser, d'essayer de piquer de la marchandise ou de rouler l'Organisation. Vasquez avait les yeux partout. Il savait qu'il devait tout à ses employeurs et sa lame était toujours prête à servir.

Il était donc en train de surveiller deux hommes affairés devant un appareillage électronique ultra-moderne, casques d'écoute sur la tête, tandis qu'un quatrième individu plaçait et déplaçait des pions colorés sur une carte fixée contre un tableau mural. Celui-là se nommait Thos Lamberti. C'était un des hommes de confiance de Vince Rocco, et il avait aussi la charge de faire tourner pour la mafia une société prétendument spécialisée dans la sécurité des installations téléphoniques pour les entreprises commerciales.

La carte représentait la ville de Washington et les pions magnétiques figuraient les équipes d'intervention dans la cité. Ils étaient de deux couleurs : rouges pour les *soldati*, bleus pour les flics.

— Une patrouille de bleus bouge en direction du Capitole, annonça l'un des techniciens après avoir écouté dans son casque un message sur la fréquence policière. La onze.

— Quelle position ?

— Ils viennent juste de quitter le carrefour de New York Avenue.

Lamberti fit glisser un pion bleu sur la carte, s'adressa ensuite à Eddy Vasquez :

— Je me demande pourquoi on a de moins en moins d'hommes sur le terrain. T'es au courant de quelque chose ?

The Viper hocha négativement la tête, ses lèvres minces serrées et son regard oscillant de Lamberti aux opérateurs devant leurs appareils.

— T'en as pas marre d'être planté là à glander ?

— Ça te regarde pas, fit le petit homme avec un bref rictus.

— Te vexe pas, Eddy, je pensais juste que ce serait plus à ta hauteur d'être avec les mecs dans la rue.

L'autre se tapota la poitrine à l'emplacement de son poignard.

— Celui-là est à la hauteur partout où je suis, te casse pas pour moi, Thos.

Thos haussa mollement les épaules en se retournant vers la carte murale. Ce fut à cet instant précis qu'il distingua dans sa vision périphérique le geste rapide que faisait Eddy Vasquez, projetant sa lame avec un petit cri rauque. En même temps, il perçut un infime chuintement, comme un toussotement, et le front de Vasquez se fendit en une fraction de seconde, vomissant des jets de sang ainsi qu'un peu de sa cervelle.

Thos voulut saisir son arme, ne réussit qu'à projeter maladroitement sa main vers l'échancrure de sa veste et encaissa une pastille toute chaude de 9mm Parabellum dans le nez. Il s'effondra, heurtant de sa tête ensanglantée la chaise pivotante d'un des deux hommes assis devant les consoles électroniques. Celui-ci émit un borborygme et se leva précipitamment, imité par l'autre, et darda des yeux exorbités sur la grande silhouette noire qui s'inscrivait dans le cadre de la porte.

— Écoutez, Bolan ! s'écria-t-il. Nous, on est que des techniciens.

L'Exécuteur coula un regard vers la crosse du pistolet qui dépassait de sa veste, nota aussi le revolver posé près de la console à côté du second type.

— Des techniciens, hein ?

— Ouais, rien d'autre !

— Pourquoi me racontes-tu des conneries, Ricky la Daube ? Tu veux me dire que tu as lâché le commerce de la blanche ?

— Vous me connaissez ?

— Tu étais à Atlanta l'année dernière.

— C'est vrai, mais y a longtemps que je touche plus à la blanche.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Ben... Vous voyez, on collecte des renseignements.

— Pour les communiquer à qui ?

— À quelqu'un... Je sais pas qui, je vous assure, affirma-t-il en

grimaçant. On nous dit pas tout.

Sa grimace disparut dans un brutal flot de sang qui éclaboussa son comparse, puis le Beretta pointa son muflé sinistre sur ce dernier.

— Et toi, tu ne sais pas non plus ?

— Vin... Vince, lâcha-t-il en déglutissant.

— Vince Rocco ?

— Oui.

— Et qui encore ?

— M. George... C'est Thos qui a le contact avec lui.

— Qui avait le contact.

— Oui, bien sûr.

— Qu'est-ce que tu penses de la situation ? fit Bolan d'un ton glacé.

— J crois que c'est mal parti.

— Pour toi.

— C'est bien ce que je me disais.

— C'est quoi, ton nom ?

— Lonnie. Lonnie Vecchi.

— Ouvre tes oreilles, Lonnie. Tu vas faire passer un message à Georgio.

L'autre hocha la tête, les yeux remplis d'un soudain espoir.

— Tout ce que vous voudrez, m'sieu Bolan.

— Tu lui diras que la partie est foutue pour lui. Qu'il ne s' imagine pas que j'aie quoi que ce soit à craindre des flics, il comprendra pourquoi. J'ai toute la nuit devant moi pour liquider un à un les gros mecs qui sont associés à la magouille.

— Comptez sur moi, je lui transmettrai.

— Dis-lui aussi que je m'amuse bien et que ça ne fait que commencer. Quand j'en aurai fini avec eux, je viendrai m'occuper de sa peau dégueulasse. Tu as compris ?

— Oui, j'ai bien pigé.

— Taille-toi.

Le type restait immobile, le dos tourné aux appareils d'écoute et fixait le Beretta de ses yeux exorbités.

— Tu attends peut-être que je change d'idée ?

Le mec prit une inspiration saccadée, hocha de nouveau la tête et marcha prudemment jusqu'à la porte. Bolan entendit ensuite le martèlement précipité de ses pas dans l'escalier.

Jetant un coup d'œil à sa gauche, il aperçut le poignard fiché dans la porte. Il n'avait échappé que d'extrême justesse à la lame acérée lancée par The Viper.

La carte scotchée au mur retint ensuite son attention. Ces gars-là avaient fait du bon boulot. L'Exécuteur passa une trentaine de secondes à noter mentalement les positions des *amici* ainsi que celles des flics dans les rues, comprit dans la foulée que les forces mafieuses

s'étaient considérablement réduites en ville. Le fait était significatif, Georgio lâchait rapidement du terrain pour diriger son plan de repli et d'évacuation.

Il terminait son observation quand un voyant lumineux se mit à clignoter sur le poste du standard. Appuyant sur la touche correspondant à la ligne, il prit l'appel.

— Oui ?

— Où en sont les bleus ?

Il reconnut la voix de Rocco, répliqua aussi sec :

— Pas de problème, je m'en arrange.

— Comment ça ?

— J'ai passé un accord avec eux. Je nettoie les merdes et ils m'évitent.

Rocco comprit au quart de tour.

— Qu'est-ce que tu fous là-bas, enfoiré ?

— Devine.

— Alors, comme ça, t'as passé un accord avec les poulets ?

— C'est ce qu'on dit.

Un silence de quelques secondes s'installa. Le chef de la sécurité mafieuse était probablement en train de distribuer précipitamment des directives pour faire accourir de la troupe au nord de Rhode Island Avenue. Il aboya ensuite :

— On t'aura, connard !

— Tu me l'as déjà dit, rigola Bolan.

— T'es rien qu'un mort qui marche dans la rue.

— Passe le bonjour à Georgio, dis-lui que je ne vais pas tarder, conclut le Guerrier avant de raccrocher.

Sans plus attendre, il dévala l'escalier qui l'amena dans le hall du rez-de-chaussée où était étendu le cadavre d'un mafieux qu'il avait dû préalablement éliminer.

Puis il disparut dans les ténèbres glacées de la nuit.

CHAPITRE XVIII

Son gros fessier confortablement installé à l'arrière de la Cadillac, Georgio Sangrini crachait dans le téléphone mobile :

— Oui, j'ai bien compris, Vince. Ce qui m'emmerde, vois-tu, c'est qu'à chaque fois que tu m'appelles, c'est pour me balancer une mauvaise nouvelle. Qu'est-ce que tu glandes ?

— C'est quand même pas ma faute, rétorqua Rocco. J'ai rapatrié la moitié de mes hommes chez Bobby comme prévu. C'est bien toi qui me l'as demandé, oui ou merde ?

— Ta gueule, Vince ! Ne me parle pas de cette façon, espèce de petit con. Tu oublies qui je suis ?

— Non, sûrement pas. Excuse-moi, Jo. En tout cas, maintenant, on n'a plus aucune indication sur la position des flics et on risque un putain d'accrochage. J'ai entendu dire qu'un mec salement hargneux a pris la tête des fédés qui recherchent la combinaison noire.

— Oui, je suis au courant.

— C'est quelqu'un de chez nous ?

— On a des accords, t'occupe pas de ça.

— En parlant d'accord, je reviens sur ce que je t'ai dit tout à l'heure au sujet des poulets et de Bolan. Peut-être qu'il ne raconte pas de blague quand il dit qu'il a un arrangement avec eux. Laisse-moi m'occuper de lui, Jo, avant qu'il soit trop tard.

— Fais ce que je te dis, Vince ! Arrange-toi plutôt pour que tous nos associés soient récupérés le plus tôt possible et en sourdine. Laisse tomber le grand connard.

— Bon, entendu... Faudrait au moins que je sache quoi en faire de ces gus, on en a déjà fait sortir quelques-uns qui n'arrêtent pas de poser des questions. Je ne vais quand même pas les amener chez Bobby !...

— Le club, Vince.

— Quel club ?

— Le country-club.

— Celui de Tarkin ?

— Ouais. Qu'ils y aillent par petits groupes, je veux pas d'un mouvement de masse.

— Évidemment.

— Et... Jeff, tu l'as trouvé ?

— J'suis arrivé juste à temps, il était en train de se tirer en loucedé avec Dugan.

— L'enflure !

— On le tient au chaud.

— Tiens-moi au courant trancha Sangrini en coupant la communication.

Il n'avait pas encore posé son portable que celui-ci se mit à couiner.

— Oui, qui est-ce ? grogna-t-il.

— Joss.

Joss Gianelli était l'un de ses seconds lieutenants qu'il avait laissé dans sa propriété pour assurer une permanence téléphonique.

— Je t'écoute.

— Je viens d'avoir en ligne un gars qui était avec Thos Lamberti.

— Oui, je sais, on m'a dit qu'il y a eu un problème là-bas.

— Il a été le seul à s'en tirer, Jo, et il a des détails. J'ai enregistré l'appel, tu devrais écouter.

— Envoie-moi ça, fit Georgio, tendant aussitôt l'oreille.

La voix était pleine d'excitation :

«— C'est Lonnie Vecchi, j'essaie de vous joindre depuis dix minutes, mais c'était sans arrêt occupé...

— Qu'est-ce que tu veux, Lonnie ?

— Il vient d'y avoir une vraie boucherie chez Thos, là où vous savez... Le type est arrivé sans que personne s'en aperçoive et il a buté tout le monde. Je...

— Tout le monde !... Et toi ?

— Écoutez, je parle pas de moi, je vous dis qu'il a eu Thos, Eddy, Ricky la Daube et le gars qu'était en surveillance en bas, dans le hall.

— Attends, bouscule pas, Lonnie. Explique-moi pourquoi tu t'en es sorti. Et de quel type veux-tu parler ?

— Eh ben... le type en combinaison, vous voyez sûrement de qui je veux parler. J'ai cru qu'il allait me faire péter la tronche comme les autres, mais il m'a regardé d'un drôle d'air et m'a dit que je devais faire passer un message à M. George. Est-ce qu'il est là ?

— C'est pas ton problème. Qu'est-ce que c'est, ce message ?

— Eh ben... voilà, il a dit comme ça que la partie était foutue et que...

— Attends. Foutue pour qui ?

— Pour M. George. Il a fait une allusion au sujet des flics et qu'il n'a rien à craindre d'eux, que M. George comprendrait pourquoi. Et c'est pas tout. Il dit qu'il a toute la nuit pour descendre les types associés à la magouille, les uns après les autres, et que ça le fait marrer, et aussi qu'il va débarquer chez M. George pour lui faire la peau. Ce mec est complètement dingue, jusqu'au dernier moment j'ai cru que j'allais y passer. »

Les yeux de Sangrini s'étaient rapetissés, son dos s'était voûté. Il tenait le portable si serré contre son oreille qu'on eût dit une énorme verrue accrochée à sa tempe.

Joss Gianelli revint en ligne :

— Le reste est pas tellement important. Le plus emmerdant, c'est que le fumier connaît maintenant notre dispositif.

— C'est pas si grave, rétorqua le *capo*. J'ai dit à Vince qu'il doit décrocher. De ton côté, rappelle tes gus, on en aura sans doute besoin ailleurs un peu plus tard.

— D'accord. À part ça, est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire ici ?

— Non. Tu bouges pas. Et si quelqu'un de New York appelle, tu dis qu'on a l'affaire en main.

— Bien sûr.

— Sois prudent, fit Sangrini en appuyant sur la touche du portable.

Son oreille bourdonnait de façon désagréable. Il avait la sensation qu'une abeille s'y était introduite. À une époque, le gros *capo* avait fait le coup de poing comme tout le monde, s'était taillé une place dans la hiérarchie de l'Organisation sans éprouver le moindre remords lorsqu'il avait dû mettre des rivaux sur la touche ou les assassiner de ses propres mains. Il avait été un battant, un dur pour de bon. Mais, depuis quelque temps, il fallait bien reconnaître qu'il avait changé et pas dans le bon sens. Des années de confort et de bonne chère l'avaient ramolli.

Ce qu'il venait d'entendre l'avait secoué au point que les craintes qu'il avait commencé à éprouver, lorsqu'il avait appris la présence de Bolan en ville, le tenaillaient maintenant pour de bon.

Les tripes nouées, il changea de place sur la banquette, renifla, puis tira de sa poche un Beretta 92 F dont il s'était muni avant de quitter sa propriété. Ses doigts boudinés glissèrent doucement sur le métal, s'arrêtèrent sur le cran de sûreté et il leva ensuite l'arme vers sa bouche et souffla sur le canon. Bolan la salope utilisait lui aussi un Beretta, semblait-il, plus imposant, plus sinistre, et avec beaucoup plus de cartouches dans le chargeur, des bastos pouvant être tirées en rafales. Mais quelle était vraiment la différence ? Prendre une pastille dans la tête ou dans le ventre, ça fait toujours le même effet, quelle que soit l'arme qui la crache.

Il s'imagina en train de mettre la combinaison noire en joue, savourant l'instant où son index commençait à se replier sur la détente. « Où tu la veux, connard, dans l'œil ou dans les couilles ? »

Visant à travers la vitre de séparation la nuque de son chauffeur, il fit un petit bruit de pet avec sa bouche, donna une secousse au pistolet et marmonna :

— Ciao, abruti ! Va te faire mettre par les pédés !

Un ricanement lui secoua la panse, interrompu par le toussotement de son chauffeur à travers l'Interphone :

— Est-ce qu'on continue sur la 231 ?

— Ouais, t'en bouge pas jusqu'à Hughesville. Je te dirai où aller ensuite.

Il se demanda s'il avait vu son geste dans le rétroviseur. Peut-être ce con avait-il eu un début de chiasse en croyant qu'il allait le buter, comme ça, au volant de la Caddie.

Le portable vibra entre ses cuisses épaisses. Décidément, on se bousculait au portillon, cette nuit.

Il s'empara de l'appareil, faillit raccrocher en reconnaissant la voix âpre et atténuée de Sergio Androsioni. Qu'est-ce que le vieux lui voulait encore ? C'était de la persécution !

— C'est pas facile de t'atteindre, Georgio. Tu étais en conférence, peut-être.

Et en plus il se foutait ouvertement de sa gueule !

— J'ai dû passer du temps à arranger certaines affaires.

— Où en es-tu, maintenant ?

Il prit un ton badin pour répondre :

— Ça baigne.

Il y eut un gloussement agaçant.

— C'est pas exactement ce que j'ai entendu dire. Tu as regardé la télé, tout à l'heure ?

— Des foutaises. Rien que des foutaises !

— C'est toi qui le dis.

— Je ne vais pas me laisser impressionner par les divagations de ce fumier. Il est complètement givré.

— La presse le prend au sérieux. Toi, tu ferais bien d'en faire autant, si tu ne veux pas qu'il bousille notre affaire.

— Je t'ai dit que j'ai la situation en main, Sergio. Il est pas question de jouer le jeu de ce connard, des dispositions ont été prises pour mettre les grosses têtes à l'abri. Il ne trouvera plus rien à se mettre sous la dent et il va commencer à tourner en rond comme un chien qui essaie de se mordre la queue.

— Ce serait bien que tu ne te trompes pas encore une fois, lui dit le vieux *capo*. Tu sais combien ça nous coûterait à tous et à toi en particulier ?

— Je le sais bien ! Qu'est-ce que les autres t'ont raconté à mon sujet ?

— Rien de spécial, mais ils tendent l'oreille. Et ce qu'ils entendent n'est pas rassurant du tout.

— Bon sang ! C'est quand même moi qui suis en première ligne, c'est moi qui prends tous les risques, oui ou non ?

— C'est pas vraiment de cette façon qu'ils voient les choses.

— Écoute, Sergio... C'est toi qui m'as aidé à devenir ce que je suis. Tu m'as toujours fait confiance et je ne t'ai jamais déçu, pas vrai ?

— Alors, ne commence pas.

— Tu sais bien que je fais tout ce qu'il faut pour mettre de l'huile dans les engrenages.

— Comment nos associés prennent-ils les événements ?

— Au début, ça n'a pas été facile, mais ils ont compris qu'on s'occupe d'eux sérieusement. Je veux te dire aussi une chose au sujet de la combinaison...

— Oui ?

— Nous avons quelqu'un qui s'occupe de lui chez, heu, les fédés. C'est pas un tendre, et il lui doit quelque chose de pas très agréable.

— Quelqu'un de sûr ?

— C'est un ancien troupion des commandos, comme lui.

— Bien. Tu m'en reparleras.

— Bien sûr. On en reparlera en buvant de la grappa.

— Quand tous ces ennuis seront terminés, oui, oui... En attendant, ne dérois pas tous ceux qui t'ont fait confiance, Georgio.

Sangrini grinça des dents en entendant le petit clic de coupure et la tonalité qui s'ensuivit. Un spasme le secoua. Le vieux débris de New York savait comment s'y prendre pour lui foutre les nerfs à vif, avec ses phrases toujours à double sens et ses menaces déguisées. Pendant combien de temps Georgio allait-il devoir encore bouffer de la merde ?

En fait, ce n'était pas vraiment Sergio Androsioni qui lui caillait les sangs. Il ne faisait qu'attiser la sensation extrêmement désagréable qui lui fouaillait le ventre depuis que Bolan était arrivé en ville en plantant un bordel comme il n'en avait jamais encore vu. Ce n'était pas de l'angoisse, ni de l'anxiété. C'était bien pire que ça. Une image morbide avait fini par s'incruster vicieusement dans la tête de Georgio à force d'y penser. Celle, horifiante, de son cadavre allongé dans une morgue froide, la grande pute se marrant à côté de lui.

L'intérieur de la Cadillac était surchauffé, mais depuis quelques instants il éprouvait la sensation que son dos était glacé. Bon Dieu ! Qu'étaient devenus le confort et la tranquillité des affaires habituelles, et qu'est-ce qu'il faisait dans cette galère ?

— Monte le chauffage, Bo ! lança-t-il dans l'Interphone. On se caille les couilles dans cette tire.

CHAPITRE XIX

L'Exécuteur était au volant du TACOM, attentif à la conduite du lourd véhicule de combat. Sylvie Thomkins était assise dans le fauteuil de droite dans la large cabine de pilotage. Ils roulaient vers le sud-est, sur la nationale 231 en direction de Bryantown. Grimaldi, lui, avait rejoint le C-130 à Dulles International Airport.

— Qu'est-ce qui vous donne l'assurance que nous sommes dans la bonne direction ? demanda la jeune femme après s'être livrée à des réflexions silencieuses.

— L'ensemble des réactions adverses convergent dans cet axe, expliqua-t-il, observant régulièrement un écran encastré dans le tableau de bord.

— Je ne comprends rien à ce truc. Comment ça fonctionne ?

— C'est un localisateur couplé à un G.P.S. de navigation. Les fréquences téléphoniques qui m'intéressent sont programmées sur les circuits d'enregistrement. Chaque point verdâtre que vous voyez sur l'écran figure l'emplacement d'un téléphone G.M.S. en état de veille. Lorsqu'il y a un appel ou une réception, le point se met à clignoter, et les lignes formant une trame représentent les routes de la zone englobée.

D'un coup de pouce sur une touche, il fit jouer le zoom de l'appareil, augmentant ainsi le cadrage pour revenir ensuite à la configuration initiale.

Sylvie Tomkins ouvrait grands les yeux.

— J'ai entendu parler de ce genre d'appareil de détection, mais ça n'existe pas dans le civil, n'est-ce pas ?

— Exact. Seulement l'armée et la NASA s'en servent.

— Où avez-vous piqué ce truc ?

— Nulle part, on me l'a installé.

— Ouais !... C'est de cette façon que j'ai été repérée par ces types ?

— Avec des moyens différents mais ça revient au même.

— Bon, je veux bien admettre le principe. Mais ils ne connaissaient que mon numéro d'appel, pas la fréquence.

— Quand on a le numéro, c'est pas un problème pour avoir la fréquence. Savez-vous ce qui se passe quand vous branchez un portable ?

— Oui, l'appareil émet aussitôt un signal pour se connecter au réémetteur le plus proche.

— Exact. Et ce signal se répète toutes les quinze ou vingt secondes. C'est ce qu'on appelle une identification de proximité.

— Bon, je pige. Vous captez donc les signaux des G.M.S. de la mafia, et cet appareil les traduit en coordonnées géographiques...

— C'est à peu près ça, en combinaison avec les données satellitaires.

— Mais les numéros, comment les avez-vous obtenus ?

— C'est un cadeau des *amici*, répondit-il ironiquement.

Elle fixait toujours l'écran.

— J'ai repéré la nationale sur laquelle nous roulons, la 231, et je vois un point rouge qui semble signaler notre position. Pourtant, votre portable n'est pas allumé...

— Ce ne serait pas très malin. Le point rouge que vous voyez est simplement l'écho d'une émission-réception cryptée entre un émetteur de bord et le réseau de satellites.

— Ça se complique un peu trop pour moi.

— Tous les G.P.S. fonctionnent de cette façon.

Après une petite pause, elle questionna encore :

— Et ce point clignotant qui paraît être devenu stationnaire, là, au croisement de ces deux routes, ça correspond à quoi ?

Bolan fit jouer une touche sur le clavier, provoquant l'affichage de plusieurs chiffres juste au-dessus du point en question.

— Georgio Sangrini. Il est en train de bavarder.

Activant un scanner radio, il fit jaillir l'écho d'une conversation d'un petit haut-parleur encastré sous le tableau de bord :

«— Où en es-tu, Vince ?

— Je viens de passer le Memorial Bridge. Jeff et Sam sont avec moi dans la Lincoln.

— Et l'uniforme ?

— Avec Doug et Matthew. Eux sont déjà près de Pinefield, ils viennent de m'appeler. Tout se passe bien pour eux.

— Les autres ?

— On a ratissé tout le monde, enfin, tous ceux que tu m'as dit. J'ai bien dit aux chefs d'équipes qu'ils arrivent par des itinéraires différents.

— C'est bon. Je devrais être sur place dans une vingtaine de minutes. Contrôle bien le déménagement, faudrait pas qu'il y en ait qui se paument.

— T'inquiète, Jo, je fais le chien de garde. »

Les voix se turent. L'Exécuteur eut un petit sourire.

— Vous êtes convaincue ?

— C'est dingue ! Et ils ne se doutent de rien...

— Au contraire, ces types doutent de tout, ils sont d'une invraisemblable méfiance, mais ils se croient aussi très supérieurs aux autres. Pour eux, je suis toujours en ville en train de semer la merde.

— Vous pensez qu'ils n'ont pas d'imagination ?

— Bien sûr que si ! Mais leur imagination est tout entière centrée sur la meilleure façon de faire du gros pognon en un minimum de temps. Ça ne veut pas dire pour autant qu'une fois arrivés dans leur planque ils ne prendront pas de précautions. En cas de danger, ils agissent invariablement selon des règles quasi militaires. Ils ont leurs soldats, leurs lieutenants, des moyens techniques, toute une structure de défense bien rodée qu'ils vont utiliser pour protéger leurs positions. Le plan qu'ils ont mis en route aboutit vraisemblablement à une place-forte étayée par un cordon de sécurité.

— Et vous avez l'intention de vous attaquer à ça, à vous tout seul ?

Bolan ne répondit pas. Il venait de porter toute son attention sur l'écran, observant les petits points lumineux dont la plupart infléchissaient leurs trajectoires vers un carrefour routier.

— L'échangeur de Saint Charles, commenta-t-il. Ils vont probablement s'engager sur la 231 à la suite de Georgio.

— Nous sommes nous aussi sur la 231, fit remarquer la jeune femme.

— On va sortir à Bryantown et prendre les routes secondaires pour les filer de loin.

Ils parvinrent quelques minutes plus tard à la bretelle de Bryantown, le gros véhicule s'insinuant en souplesse sur la route menant à Deat-ville, un village plus à l'ouest qu'ils franchirent avant de s'arrêter doucement sur un accotement en bordure d'un champ.

L'Exécuteur alluma une cigarette et tendit le paquet à la jeune femme qui en prit une elle aussi.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? questionna-t-elle. Quelque chose ne va pas ?

Elle avait remarqué la grimace qui lui avait contracté le visage et il s'était placé la main sur son côté gauche.

— Tout va bien, répondit-il après une inspiration prudente.

La douleur qu'il venait de ressentir dans la poitrine s'estompa graduellement tandis qu'il s'efforçait de contrôler les battements de son cœur. À Mexico, il avait été blessé ; rien de grave, c'était seulement douloureux par instants. Deux côtes avaient été fracturées. Trop peu de temps s'était écoulé depuis lors.

— Je n'ai pas l'impression que ça va si bien que ça, décréta Sylvie Thomkins en le fixant d'un air inquiet.

— Ça baigne ! lui sourit-il, se levant pour se rendre dans le module habitable.

Ouvrant un placard, il s'octroya deux comprimés anti-inflammatoires ainsi qu'un anti-douleur puis avala une gorgée de bourbon pour faire passer les médicaments.

La jeune femme le rejoignit alors qu'il pénétrait dans le module technique.

- Où en êtes-vous, Mack Bolan ?
- Ça va.
- Est-ce que vous tiendrez la route ?
- Ouais. Je n'ai pas besoin d'une nounou.

Il avait mis de la sécheresse dans son ton et elle se renfrognait quelque peu.

— O.K., O.K. ! Je ne vous poserai plus la question, promis ! Quel est maintenant votre programme ?

— On écoute et on regarde, répliqua-t-il tout en branchant sur une console un appareil similaire à celui qu'il avait consulté dans la cabine de conduite.

En plus, il connecta un récepteur satellitaire qu'il programma avec beaucoup d'attention, puis il vérifia l'équipement offensif du char d'assaut : la tourelle de tir et sa réserve de roquettes, le système de visée à infrarouges passifs et les senseurs acoustiques.

Le TACOM – Tactical Combat Module – était le troisième char de guerre utilisé par l'Exécuteur. Il avait volontairement détruit le premier, à une époque reculée, afin de laisser croire à la mafia qu'il avait péri à l'intérieur. Ça s'était passé dans Manhattan, à Central Park, par un samedi orageux qui avait marqué la fin d'un rêve doré pour les vieux de *Cosa Nostra*, et la fin d'un cauchemar pour ceux qui en souffraient.

Le second avait terminé sa trajectoire sur une route de Sicile après une embuscade dans laquelle Mack Bolan avait failli pour de bon cesser de vivre.

Le TACOM venait en position numéro trois.

Camouflé comme les deux autres en innocent mobil-home, l'engin avait, à l'origine, été conçu à des fins militaires ; c'était un prototype prêt à être lancé en série pour la surveillance des frontières. Malheureusement pour l'entreprise privée chargée de l'étude, d'occultes tractations politiques avaient joué, le Gouvernement n'avait pas donné suite et le projet était tombé à l'eau.

Informé de l'affaire, Bolan devint propriétaire du prototype pour la somme de deux cent cinquante mille dollars. Cinq cent mille dollars supplémentaires ayant permis ensuite de l'équiper avec les moyens les plus sophistiqués de la technologie moderne. L'argent provenait de deux attaques menées par l'Exécuteur contre des banques de *Cosa Nostra*.

Le TACOM présentait de gros avantages par rapport à ses précédentes unités mobiles ; tout d'abord une puissance de feu et une portée de tir infiniment plus importantes, un objectif pouvant être atteint jusqu'à sept kilomètres par quatre roquettes logées dans une tourelle mobile escamotable, automatiquement réapprovisionnée en quelques secondes.

Le lancement des missiles – les oiseaux de feu, ainsi qu'il les nommait – pouvait être opéré manuellement ou automatiquement à travers un ordinateur de pointage, même pendant le roulage en parcours tout-terrain, un système anti-roulis et anti-tangage permettant la stabilisation du gros véhicule. De plus, un calculateur balistique prenait automatiquement en compte l'influence du vent, de la température, de la vitesse éventuelle de la cible et du char de guerre.

Vingt roquettes de 75 mm étaient disponibles à tout moment dans un container de réapprovisionnement intégré sous le toit, et quarante autres étaient stockées dans une petite soute, en compagnie d'une réserve de munitions pour les différentes armes de l'Exécuteur.

Il y avait aussi trois mitrailleuses Hotchkiss de calibre .50 pour la protection des flancs et de l'arrière du véhicule, déclenchables séparément par un servo-mécanisme, depuis la cabine avant ou à partir du module opérationnel. Les trois armes possédaient chacune une autonomie de deux mille coups, des cartouches fixées sur des bandes dans des caissons métalliques. Pour renforcer la protection, deux lance-grenades logés derrière les plaques latérales de blindage permettaient également de défendre une position à l'arrêt ou de mettre en place un rideau de fumée. Et, lorsqu'il s'agissait d'une opération de nettoyage, un lance-flammes d'une portée de près de cent mètres pouvait être mis en action à partir du poste de conduite.

Les moyens de repérage et de localisation avaient eux aussi été particulièrement étudiés. Logée sous le carénage du toit, à l'avant, une caméra vidéo permettait à l'Exécuteur d'examiner dans le détail une cible à près de deux kilomètres de distance, grâce à un zoom de grossissement X 32, de jour comme de nuit, l'optique électronique utilisant également les infrarouges passifs. Cette caméra était d'ailleurs couplée à l'ordinateur de tir, de même qu'un second système de visée identique qui équipait l'arrière du TACOM, monté sur une rotule et fournissant une vision panoramique de 180 degrés.

Des senseurs acoustiques complétaient l'ahurissant équipement du gros véhicule, autorisant l'écoute de sons aussi ténus que celui d'un murmure à plus d'un kilomètre. Et, toujours par l'intermédiaire de l'ordinateur balistique, il était possible de diriger le tir avec une précision extrême sur un objectif lointain, avec comme seul repère le son d'une conversation ou celui d'un moteur tournant au ralenti.

Le pare-brise et les vitres latérales étaient bien sûr à l'épreuve des balles ainsi que les pneus alvéolés qui équipaient les six essieux du char de combat. Le tout ne pesait pas moins de sept tonnes, mais un puissant moteur Toronado développant près de cinq cents chevaux permettait d'atteindre la vitesse de 150 km/h sur route et 80 km/h en parcours tout-terrain. À bas régime, le bruit du moteur était presque

inaudible, ce qui constituait un gros atout pour l'approche d'une position ennemie.

Le TACOM n'était pas seulement un engin de guerre. C'était aussi la maison ambulante de l'Exécuteur, avec un module de repos de neuf mètres carrés équipé de deux couchettes, une mini-cuisine et une cabine de douche.

Les yeux rivés aux multiples voyants qui constellaient la console murale, il fit quelques ultimes réglages puis se tourna vers Sylvie Thomkins.

— Et voilà, laissa-t-il doucement tomber. Il n'y a plus qu'à attendre que les pions soient tous en place.

Les yeux émerveillés par tout ce que son regard pouvait englober de magie technique enfermée dans ce drôle d'engin roulant, elle resta sans voix. Et voilà, venait-il de dire. Comme si pour lui tout était simple et évident.

Mais au-delà de ce qui paraissait évident, elle en avait conscience, le plus compliqué restait à venir. Le plus dangereux, surtout.

CHAPITRE XX

— Comment vont les choses en ville, Hal ?

L'Exécuteur venait d'appeler Brognola à travers la radio de bord.

— À peu près comme prévu, renvoya ce dernier d'un ton presque joyeux. Une bonne centaine de chasseurs de scalps s'agitent en tous sens et la plupart tournent en rond. Ton pote Cari Kissinger s'égosille tout ce qu'il peut dans sa radio. Il est fou de rage, il s'attendait à te trouver rapidement et, au heu de ça, il pédale dans la semoule. Il m'a même réclamé des renforts pour couvrir plus efficacement les zones de recherche.

— Tu lui en as envoyé ?

— Bien sûr !

— T'as de l'humour.

— Ne charrie pas, Striker. Ça me fait tout drôle de parler ainsi de types qui sont censés être sous mes ordres.

— À part ça, quoi de neuf ?

— Pratiquement rien. Les rues sont désertes en dehors des voitures et des cars de chez nous. Ça ressemble un peu à un couvre-feu. Et de ton côté ?

— La vie suit un cours logique. L'exode mafieux continue, ils traînent avec eux leurs vaches à lait et leurs poules aux œufs d'or.

Brognola rigola.

— Dis-moi, j'ose espérer que tu ne traînes pas trop près d'ici ?

— Je me suis mis au vert, dit Bolan. À la campagne.

— Ah ! Tu me donnes une indication ?

— Vers le sud.

— C'est plutôt vague.

— Tu en sauras bientôt un peu plus, tu n'auras qu'à tendre l'oreille. As-tu fait le nécessaire au sujet des relais ?

— Oui, je m'en suis occupé. Pour éviter toute fuite, j'ai mis le département 127 sur le coup. C'est Frank qui a la main sur l'opération.

Plusieurs petits bips retentirent dans le module opérationnel.

— Je te laisse, coupa Bolan, il y a des bavardages sur les ondes.

— Passe-leur le bonjour de ma part.

— Compte là-dessus ! Ciao.

Branchant le son du radio-scanner, il perçut bientôt une voix inconnue :

«— Ici le club, j'écoute.

— C'est Jo. Passez-moi Randy.

— C'est moi, Jo. Ça se passe bien pour vous ?

— Ça va, ouais. Tout est prêt ?

— Comme prévu. J'ai fait préparer des chambres pour vos... invités et il y aura de quoi manger.

— Te casse pas la tête pour la bouffe, Randy.

J'espère qu'on ne va pas rester longtemps. Tu as du personnel sur place ?

— Seulement six hommes. J'ai renvoyé les larbins chez eux pour qu'on soit tranquilles.

— Tu as bien fait. Je te rappellerai avant d'arriver. »

Le mini haut-parleur devint muet. Déjà, Bolan observait un écran sur lequel s'affichait la carte d'une région comprise entre la nationale 235 et l'estuaire de la Wicomico River. Un petit spot lumineux clignotait avec ténacité au centre de l'image. Un effet de zoom précisa l'emplacement. C'était entre Mechanicsville et Cofee Hill, deux patelins distants l'un de l'autre d'une bonne dizaine de kilomètres. Un coin pénard pour y entasser du monde sans attirer l'attention.

Il décida que le moment était venu de rassurer la mafia. Se connectant sur la propriété de Sangrini à Arlington, il tomba sur un type à la voix cassante et joua sans finesse :

— Bonsoir, Georgio.

— C'est pas Georgio.

— Joss, alors ?

— Peut-être.

— Passe-le-moi.

— C'est pas possible pour l'instant.

— Il se planque ?

— Qui le demande ?

Joss Gianelli avait déjà compris, bien sûr, et lui aussi jouait lourdement.

— Son cauchemar, ricana Bolan.

— Qu'est-ce que tu veux, connard ?

— Discuter un peu. Dis-lui que je voudrais le rencontrer.

— Tu te fous de moi ?

— Non, je suis sérieux. Je vais foutre la ville à feu et à sang. J'ai les adresses de tous ceux avec lesquels il est en cheville pour monter sa baraque pourrie, je ne parle pas du business habituel, mais de la grosse affaire en cours. Tu me suis ?

— Pas trop bien, non.

— Tu voudrais me faire croire que tu n'es pas au courant ?

— Je ne vois pas ce que tu insinues.

— C'est pas grave. Transmets-lui le mot. On se voit et on essaie de trouver un arrangement, ou je fais sauter tout son cirque de merde.

— Tu bluffes. Je croyais que tu avais déjà un arrangement avec la flicaille de E Street ? T'es plus trop sûr de toi, hein, c'est pour ça que

tu appelles ?

— Crois ce que tu veux, mais dis-lui que je l'attends dans Alexandria, du côté de chez le général. Il pigera.

— Tu le crois assez con pour gober cette histoire ?

— Il a intérêt à y croire. Je rappellerai. Je lui donne une heure. Passé le délai, c'est toi que je viendrai voir en premier, Joss.

Gianelli ricana.

— Tu te montrerais ?

— Je n'ai pas besoin de me montrer pour te faire péter la tête.

— T'es vraiment dingue !

— Ouais. Oublie pas de lui transmettre le mot. À moins qu'il ait déjà l'oreille collée à l'écouteur. Ciao, Joss.

Sylvie Thomkins le fixa avec étonnement lorsqu'il eut raccroché.

— Qu'espérez-vous de ce coup de fil ?

— J'alimente la machine.

— Vous voulez semer l'équivoque, c'est ça ?

— C'est de cette façon que fonctionnent les *amici*. Lorsqu'ils se posent des questions, il faut leur répondre par d'autres questions en pointillés. Ils ne comprendraient pas non plus que je ne donne plus signe de vie.

— C'est salement tordu.

— Je n'ai pas inventé ce jeu.

— Mais vous mettez les deux pieds dedans. Bon, que comptez-vous faire à présent ?

— Il est temps d'aller au contact.

— Avec moi ?

— Avec vous, oui.

— Vous n'allez donc pas me débarquer en pleine nature ?

— Je vous ai fait une promesse.

— Je ne pensais pas que vous la tiendriez. Franchement, vous êtes un drôle de type. Qui êtes-vous exactement, Bolan ?

Dans la pénombre du module opérationnel, elle le fixait avec une curieuse intensité, mais elle n'obtint aucune réponse à sa question. L'Exécuteur se concentrait sur les réglages de l'ordinateur de navigation. Lorsqu'il en eut terminé, il lui lança simplement :

— Vous pouvez venir à l'avant ou rester ici, mais ne touchez à rien.

Elle choisit de le suivre dans la cabine de conduite. Piochant une cigarette dans le paquet sur le tableau de bord, elle demanda encore :

— Pourquoi, maintenant, ne passez-vous pas la main à ce type du F.B.I. avec lequel vous êtes en relation ?

Elle sut qu'elle venait de marquer un point en le voyant se raidir imperceptiblement. Tournant la tête vers elle, il la regarda d'un air mi-sévère, mi-amusé :

— Vous êtes vraiment au cinquième degré de confidentialité ?

— Assurément. Je n'irai pas rapporter ce que vous pourrez me dire à ce sujet.

— Moi non plus, ironisa-t-il en embrayant, ne portant plus son attention qu'à la conduite du char de guerre.

Elle eut un petit hoquet, faillit s'étrangler avec la fumée de sa cigarette et riposta d'un ton cinglant :

— Vous êtes 1e-pire des sales machos que j'aie jamais rencontrés. Vous...

Il la fit taire d'un geste alors que des voix nerveuses et précipitées commençaient à jaillir du scanner-radio. Son message avait été transmis. Il s'agissait maintenant d'opérer concrètement la dernière phase de la mission.

CHAPITRE XXI

L'objectif se présentait en un ensemble de petits bungalows répartis sur quatre à cinq hectares de terrain légèrement vallonné, ça et là planté d'arbres et de massifs.

D'après la banque de données informatiques que l'Exécuteur avait consultée, il s'agissait d'un ancien centre de vacances pour les gosses de Washington et de sa banlieue. Faute de subventions de l'État, le centre n'était plus utilisé depuis longtemps et avait été racheté par une association, restauré et aménagé pour en faire un country-club exploitable à la belle saison.

Depuis une demi-heure que Bolan observait les lieux à l'aide du système de vision nocturne, il s'était fait une idée assez précise de l'occupation mafieuse. Utilisant le zoom, il avait d'abord eu une vue globale des installations, puis avait examiné méticuleusement les effectifs disposés dans le camp. Un véhicule était survenu une dizaine de minutes plus tôt, le dernier d'après ce que montrait l'écran de détection électronique.

Il avait aussi noté la présence d'un hélicoptère posé sur une sorte d'esplanade à l'extrémité opposée du terrain. Un bref examen aux infrarouges lui avait fait comprendre que l'appareil était là depuis un certain temps. Son moteur était froid.

Le TACOM était immobilisé sur une petite colline, à un kilomètre et demi de l'objectif, tout contre un bosquet qui le rendait pratiquement invisible dans la nuit obscure. À présent, le Guerrier s'affairait à programmer l'ordinateur de tir, précisant méticuleusement les futurs impacts des roquettes et déterminant le timing de lancement. Un ronronnement métallique se fit entendre, signifiant que la tourelle de tir se dégagait de son logement et prenait sa place sur le toit du mastodonte d'acier.

Sylvie Thomkins restait silencieuse, l'observant avec attention, paraissant noter le moindre de ses gestes. Elle était comme hypnotisée par ce qu'elle voyait, semblait avoir cessé de respirer.

— O.K., conclut Bolan pour lui-même, se retournant.

Son visage était devenu granitique.

— C'est pour quand ? s'enquit-elle sans dissimuler sa désapprobation.

L'Exécuteur avait déjà garni sa sinistre combinaison noire de toutes sortes de munitions, et un gros combiné de combat M-16/M-203 était appuyé contre une cloison près de lui. L'énorme Automag « Big Thunder » pendait contre sa hanche dans un étui de ceinturon, tandis

que le Beretta avait repris sa place dans son holster d'épaule.

— Moins d'une minute, répondit-il en glissant dans une poche latérale un talkie-walkie ainsi qu'un petit émetteur de radio-commande.

— Vous n'oublierez pas ?

— J'essaierai de vous le ramener.

Il était évidemment question du général Kenneth Brand.

— À votre tour, faites-moi une promesse, ajouta-t-il. Si vous ne me voyez pas arriver dans vingt minutes, prenez le volant de ce bahut et fichez le camp.

— En vous laissant au milieu de ces ordures ?

— Oui. Ça signifierait que je me suis fait descendre.

— Attendez ! Reprenez votre parole, ne vous occupez pas de Brand. Contentez-vous de lâcher vos fusées sur la mafia et décampons ensuite.

— Ce ne serait pas suffisant.

— Bon sang ! Pourquoi aller vous jeter dans la gueule du loup ? C'est de la démente !

— Pas du tout. Je veux m'assurer que le travail ne sera pas fait à moitié.

Allumant nerveusement une cigarette, elle soutint son regard.

— Allez donc vous faire tuer, puisque vous y tenez tant !

— Je ferai ce qu'il faut pour revenir, répondit-il, empoignant le combiné de combat ainsi qu'un casque Startron.

Elle le regarda ouvrir une portière latérale, ajouta vivement :

— Revenez entier, macho !

Bolan lui adressa un bref sourire et sauta au sol, se laissant absorber par la nuit. Dès qu'il eut placé le casque de vision nocturne devant ses yeux, il se mit à longer rapidement une ligne d'arbres bordant une grande prairie en pente légère, franchit ensuite au pas de course une étendue de terre durcie par le gel. Son équipement de guerre ne pesait pas moins de trente kilos, mais il avait l'habitude de porter une telle charge.

D'après son estimation, les effectifs adverses se montaient à une vingtaine de *soldati* répartis autour et à l'intérieur du camp, mais il fallait aussi compter les gardes du corps des chefs et de quelques VIPs.

En cinq minutes de progression rapide, il atteignit le bas d'un vallonement derrière lequel se tenaient les premières sentinelles de la mafia. Des lumières diffuses provenant des bungalows éclairaient partiellement la périphérie du country-club, mais de larges zones d'obscurité subsistaient. Dans l'axe de son cheminement, l'Exécuteur repéra facilement trois soldats qui montaient une garde de routine et décida de les éliminer en sourdine avant de passer carrément à l'action.

Le plus proche tapait des pieds sur le sol glacé pour se réchauffer tout en soufflant devant lui un nuage de condensation. Une quinzaine de mètres plus loin, un autre était assis sur une souche, engoncé dans un épais manteau, tandis que le troisième s'était adossé contre un arbre, immobile et vraisemblablement frigorifié par une température tombée à une dizaine de degrés en dessous de zéro.

L'Exécuteur arriva silencieusement contre le pourri le plus proche et lui passa un garrot autour de la gorge, le soulevant en même temps pour le décoller du sol. Tandis que le type pédalait frénétiquement dans le vide avec ses jambes, il augmenta son effort jusqu'à ce que le corps cesse de s'agiter et devienne tout mou contre lui. Il ne desserra son étreinte qu'au bout d'une dizaine de secondes supplémentaires, lâcha le corps et alla s'occuper de l'homme trop confiant assis sur sa souche. Celui-là connut un sort identique, passant de vie à trépas sans émettre la moindre plainte, et Bolan se glissa ensuite vers sa prochaine proie qu'il choisit d'éliminer d'une balle silencieuse tirée avec le Beretta.

Puis il ôta le casque Startron de son front, l'accrocha dans son dos à une bandoulière et s'infiltra dans la place. La plupart des véhicules ayant amené les grosses légumes de la combine étaient garés sur un terre-plein en bordure de la première rangée de bungalows, mais d'autres stationnaient sans ordre, dispersés un peu partout. Cela sentait l'arrivée hâtive, la précipitation et la nervosité. Les vitres de quelques voitures étaient opacifiées par de la buée, signe qu'elles étaient encore occupées, et des moteurs tournaient au ralenti pour réchauffer les habitacles.

En tout cas, la mafia ne semblait pas trop se préoccuper d'une possible agression dans cet endroit isolé. Le froid mordant engourdisait les muscles et ralentissait les cerveaux. Celui de Bolan, au contraire, fonctionnait au rendement maximum. Le froid ne constituait pas pour lui un inconvénient, il était provisoirement son allié, de même que la nuit dans laquelle il se déplaçait comme un grand fauve.

Tous ses sens en éveil, il évita deux gardes en train de discuter près d'une voiture, les contournant largement pour s'approcher d'un bungalow d'où parvenaient des bruits étouffés de conversation.

Il n'avait jamais vu les cinq hommes qu'il pouvait observer par une fenêtre, des « civils » d'après leur allure et leur bagout, probablement des associés de Georgio Sangrini et consort. Un bâtiment de plus grande importance abritait par contre une partie de la racaille que l'Exécuteur était venu abattre. Ils étaient huit assis autour d'une grande table de bois, discutant âprement et buvant du vin ou de la bière. Il y avait là Vince Rocco, le chef des troupes locales, un gros rouquin baraqué au visage balafre assis à côté de Georgio Sangrini,

qui, lui, tenait le crachoir au milieu de discussions emmêlées. À sa droite, Jeffrey Jackson montrait un visage tendu, ses yeux allant de l'un à l'autre de ses interlocuteurs. Le Tigre du Watergate était loin d'avoir la superbe qu'il affichait volontiers devant les caméras de télévision ou les objectifs des reporters. L'immense magouilleur paraissait plutôt en proie à une vive inquiétude et un tic nerveux lui tirait la joue.

Il y avait aussi Sam Dugan, son soi-disant secrétaire qui n'était en fait qu'une barbouze, un ex-agent véreux de la C.I.A., ainsi que d'autres personnages ayant tous des positions importantes au sein de l'administration, de la finance et de l'Intelligence Community. Le général Kenneth Brand était présent lui aussi, se tenant ostensiblement en retrait de ses complices comme s'il voulait marquer sa différence par rapport aux autres gros magouilleurs.

Bolan avait devant les yeux une belle brochette de salopards de haut vol, chacun contribuant à sa manière à dépouiller la société et à appauvrir un peu plus les braves gens qui croyaient en leur auréole d'honnêteté.

En arrière-plan se tenaient des hommes aux visages durs qui feignaient de ne rien entendre des conversations, des gardes du corps selon toute vraisemblance.

Mais les immondes créatures palabrant nerveusement dans cette salle ne constituaient pas la totalité du troupeau rassemblé sous la protection de *Cosa Nostra*. Ce n'était que le noyau central. L'Exécuteur en aperçut d'autres, groupés selon leurs affinités respectives. Nombreux parmi eux étaient ceux dont les visages apparaissaient régulièrement dans la presse et sur les écrans de télévision.

Il fallait en finir, nettoyer ce territoire rongé par le cancer de la pieuvre. Bolan quitta son dernier poste d'observation, prit dans sa poche le boîtier de radio-commande et en déverrouilla la sécurité.

— « Go ! » dit-il mentalement en appuyant sur le bouton rouge de la mise à feu.

Il n'avait pas si souvent l'occasion d'utiliser ses moyens de destruction totale. La plupart du temps il travaillait en milieu urbain, entouré de foules innocentes. Ici, les mafieux lui faisaient un cadeau royal par l'isolement même qu'ils croyaient être leur protection. Le TACOM allait pouvoir jouer sa musique d'enfer.

Une demi-seconde plus tard, le regard braqué vers le nord, il vit naître une étoile bleue qui parut ensuite grossir très vite, laissant un léger panache dans le ciel obscur. La trajectoire était pratiquement tendue à l'horizontale, accompagnée d'une stridulation aiguë que l'on ne percevait pas encore. Puis l'oiseau de feu fondit sur son objectif où il explosa dans un effrayant vacarme. Une boule de lumière se développa en quelques dixièmes de seconde, à l'intérieur de laquelle

on voyait des carcasses de véhicules soulevés du sol et projetés alentour comme des fétus de paille.

L'écho de la déflagration était encore dans l'air lorsqu'un groupe d'hommes affolés jaillit d'un bungalow proche de la position occupée par l'Exécuteur. Tourné vers la lueur apparaissant à une extrémité du camp, l'un d'eux poussa une exclamation en plaçant une main devant ses yeux pour éviter l'éblouissement.

— Doux Jésus ! gémit un autre.

— Qu'est-ce que c'est que...

D'autres formes humaines étaient apparues un peu partout, disséminées pour la plupart, quand un deuxième missile percuta l'arrière du terrain où il provoqua un énorme cratère et détruisit un petit bâtiment de bois. Des cris, des hurlements se firent entendre, des formes humaines commençaient à courir en tous sens. La pagaille s'installait en quelques instants.

— Restez pas là ! cria Bolan pour ajouter encore à la confusion. Regroupez-vous au fond !

Il tira coup sur coup trois grenades explosives de 40 mm avec le 203, dans des axes différents, encourageant ainsi les plus rapides à détalier, couchant définitivement au sol ceux dont les réflexes étaient ramollis par la situation.

Plusieurs groupes désordonnés couraient vers l'esplanade où était posé l'hélicoptère, croyant peut-être bénéficier d'un salut venu du ciel, mais ce fut l'enfer qui les engloutit dans un retentissant coup de tonnerre. Le missile pulvérisa la belle mécanique comme un fragile insecte de métal dont les débris volèrent en tous sens.

Pendant un bref instant, l'Exécuteur parut dans la clarté de l'explosion, son ombre se dessinant sur une dizaine de mètres derrière lui. En quelques bonds, il disparut derrière une haie alors qu'un soldat de la mafia se mettait à crier à tue-tête :

— Il est là, je l'ai vu !

— Qu'est-ce que tu as vu, Sam ? Hurla un autre pour couvrir le tumulte général.

— Bolan ! Je l'ai vu !... L'enculé est là... là...

— T'es dingue ! Il peut pas nous bombarder de loin et se trouver ici en même temps !...

— J'te dis que je l'ai vu ! brailla encore le *soldato* en tirant des coups de revolver devant lui.

Bolan le fit taire d'une courte rafale de .223, cisaila son comparse qui arrivait au pas de course, et largua plusieurs grenades en direction d'un bungalow dans lequel une dizaine d'hommes cherchaient un abri illusoire.

Lorsque le quatrième oiseau de mort percuta l'extrémité ouest du terrain, l'Exécuteur s'était déjà replié à l'est, faisant mentalement un

décompte du temps, calculant et déterminant l'emplacement des prochains impacts.

Sprintant parfois entre deux positions, s'arrêtant brièvement pour expédier des salves trépidantes, il se rapprocha du bâtiment où il avait vu Sangrini et son staff d'ordures. Depuis quelques instants, la douleur des anciennes blessures recommençait à le faire souffrir. Une souffrance lancinante s'installait. Ce n'était vraiment pas le moment. Serrant les dents, il s'obligea à oublier la douleur et se remit à marcher vers le grand bungalow.

Une nouvelle déflagration secoua l'atmosphère, un peu trop proche, celle-là, et il dut s'arc-bouter pour résister à l'onde de choc qui coucha quatre mafiosi à terre dans une énorme projection de gravats. Bolan vit distinctement un corps désarticulé partir en oblique à plusieurs mètres de hauteur avant de retomber lourdement. Contournant l'épicentre de l'explosion, il atteignit un angle du pavillon principal à l'instant où une rafale crépitait de l'intérieur. Des balles sifflèrent à quelques dizaines de centimètres de sa tête, d'autres ricochèrent sur une cloison et miaulèrent à l'infini. Une grenade mit un terme à la délirante cacophonie et l'Exécuteur bondit à l'intérieur du bungalow, le M-16 en batterie. Mais il n'y avait plus personne, à part trois cadavres allongés dans leur sang ; les grosses légumes avaient détalé. Peut-être ces types avaient-ils péri dans le déluge de feu qui s'était abattu du ciel, peut-être aussi avaient-ils tenté leur chance en s'éclipsant dans la campagne, laissant les *soldati* défendre une position intenable.

Malgré le vacarme ambiant et le bruit des rafales qu'il continuait de tirer, il entendit le ronflement grave d'un moteur, aperçut un mouvement coulé dans l'ombre, une quarantaine de mètres plus loin vers l'entrée du country-club. Dans la lueur d'une grenade qu'il tira, il eut la vision fugitive d'une longue Lincoln Continental sombre qui s'éloignait, tous feux éteints. Le temps d'un éclair, il avait pu distinguer nettement un visage avant que la vitre latérale se relève complètement. Kenneth Brand se cassait en douce, installé à l'arrière de la limousine. Le général dévoyé n'était sûrement pas seul. Sans compter le chauffeur, Bolan était prêt à parier que Tiger et le *capo* de Washington faisaient partie de la cargaison.

Faisant alors crépiter le M-16 en d'interminables rafales, changeant régulièrement de position, l'Exécuteur renforça le jeu de massacre en larguant à la ronde la quasi-totalité de ses grenades explosives et incendiaires, ne gardant qu'un chargeur de trente cartouches pour couvrir éventuellement sa retraite. Puis, dans l'ombre d'un bâtiment à moitié en ruine, il utilisa le talkie-walkie pour appeler le TACOM :

— Striker à unité mobile !

Il ne fallut que deux secondes pour qu'il obtienne un accusé de

réception :

- Unité mobile à l'écoute.
- J'ai terminé ici. Besoin d'un appui immédiat.
- Bien compris. Quelles sont les directives ?
- Rejoignez la départementale en contrebas et attendez.
- *Roger !*

Raccrochant la radio à son ceinturon, il dut soudain plonger à terre pour éviter une salve rageuse tirée par un type qui marchait en titubant dans la lueur dansante des flammes. Pivotant rapidement, il lui renvoya son feu en une courte rafale qui le cassa en deux au niveau de la ceinture.

Puis il se mit à courir à la rencontre du TACOM, le côté gauche de la poitrine en feu, la respiration difficile.

CHAPITRE XXII

La récupération eut lieu trois minutes plus tard. La porte latérale du char de combat s'ouvrit dans un chuintement d'air comprimé et Bolan s'y engouffra, allant aussitôt s'installer dans la cabine de conduite.

— Démarrez ! lança-t-il, le souffle court, la tête bourdonnante. Droit devant.

Elle obéit sans un mot, lança le gros van sur la petite route verglacée pendant que l'Exécuteur examinait l'écran du localisateur électronique. Il repéra tout de suite le point lumineux qui s'éloignait sur une chaussée parallèle à celle qu'ils suivaient. La distance était d'environ deux kilomètres.

Une minute plus tard, la jeune femme rétrograda pour gravir une pente en haut de laquelle Bolan lui fit stopper le TACOM. Branchant l'écran sur l'ordinateur de tir, il y coupla la caméra longue portée, procéda à quelques réglages et un petit sourire flotta sur ses lèvres.

— Qui est dans cette voiture ? demanda Sylvie Thomkins.

— Votre général. Et probablement Tigre et Georgio.

— Vous allez leur expédier un de vos missiles ?

— Pour l'instant, je veux seulement les stopper.

Lorsque les réticules de visée furent centrées, il donna un coup de la paume de la main sur le levier d'armement, enfonça ensuite la touche de mise à feu. Il y eut un grondement puissant au-dessus d'eux, marquant le départ fulgurant d'une fusée dont la trajectoire se tendit comme un arc, s'incurvant rapidement pour aboutir au milieu de la route en contrebas, un peu plus de cent mètres devant la limousine qui roulait rapidement sans tenir compte du verglas.

Malgré la distance, ils entendirent le grondement de l'explosion et eurent sur l'écran la vision du trou béant qui s'était creusé dans la chaussée. Bolan doubla sans attendre, démolissant complètement la portion d'asphalte devant la Lincoln qui dérapa brutalement dans un freinage inattendu pour éviter la catastrophe.

Deux autres projectiles traversèrent encore la nuit, explosant cette fois derrière la limousine, lui coupant la route par l'arrière. Son chauffeur avait réussi à stopper à temps le long véhicule et manœuvrait maintenant pour l'engager sur l'accotement qu'il commença à traverser.

— Ils essaient de se casser à travers champs, commenta la jeune femme, les yeux rivés à l'écran.

— Passez-moi le volant.

Sans le moindre commentaire, elle céda sa place, s'accrocha à la

poignée de cabine quand le mastodonte de métal fit un bond en avant sous la poussée de son puissant moteur. Bolan suivit la chaussée sur près d'un kilomètre, s'engageant ensuite à travers une prairie plate couverte d'une herbe givrée. Le TACOM se trouvait parfaitement à l'aise en mode tout-terrain, ses huit roues motrices effaçant les bosses et les inégalités du parcours, lui permettant une vitesse de près de 80 km/h malgré son énorme poids.

Roulant tous feux éteints, se guidant uniquement aux infrarouges, l'Exécuteur espérait pouvoir couper la route aux fuyards. La Lincoln était conçue pour rouler quasi exclusivement sur les routes, pas sur les champs labourés. Les chances d'une interception étaient donc bonnes, à moins que les occupants du véhicule tentent de s'éclipser à pied, chacun de son côté.

Lorsqu'il estima la distance inférieure à trois cents mètres, il ralentit et fit passer le char de guerre en mode silencieux. Ils n'entendirent plus que le chuintement des pneus sur le sol durci, parfois le giclement d'une motte écrasée.

Deux cents mètres... Cent... La Lincoln apparut brusquement sur l'écran, arrêtée de guingois, une roue bloquée dans un fossé, le moteur tournant toujours. Son conducteur avait eu la présence d'esprit d'éteindre les phares, espérant par le fait éviter un repérage, mais le plafonnier de la cabine était allumé.

Le TACOM s'arrêta très doucement une quarantaine de mètres derrière le long véhicule handicapé.

— Branchez les phares quand je serai au contact, dit-il à la jeune femme qui acquiesça.

Puis il se laissa glisser au sol, s'approcha avec précaution de la limousine dont deux hommes étaient sortis pour examiner la fâcheuse situation. D'un coup, une lumière aveuglante les attrapa de plein fouet, les faisant brusquement sursauter. Sam Dugan, la barbouze de Tiger, fut le premier à réagir. Se retournant rapidement, il brandit un Colt .45 en se protégeant les yeux du revers de sa main. Il fut aussi le premier à recevoir une ogive de brûlante de .44 magnum qui lui fit disparaître la moitié du visage dans un tonitruant vacarme. Le gros Georgio Sangrini qui se trouvait derrière lui voulut se servir de son corps pour se protéger, mais deux autres balles le cueillirent l'une à l'épaule, l'autre à la mâchoire, et il s'effondra dans un bruit de baudruche crevée.

Afin de déloger les autres occupants de la Lincoln, Bolan tira trois nouveaux projectiles de .44 dans les vitres latérales, vit survenir une petite silhouette dans sa vision périphérique et enregistra en même temps la tentative d'un homme qui s'éjectait par le côté opposé du véhicule et se lançait aussitôt dans une fuite effrénée. Une balle dans l'épaule interrompit net sa course, le faisant brutalement pivoter avant

de l'envoyer au sol.

Une voix ferme se fit entendre à quelques mètres de là :

— Sortez de cette voiture ! Mains sur la tête !

Son CZ-75 braqué devant elle, l'agent MW 434 avait l'air de tenir la situation bien en main de son côté !

Bolan avait un doute quant à l'identité du fuyard allongé à quelques mètres de lui avec du plomb dans l'épaule. Il s'en approcha, vit la crinière rousse et le visage massif de Vince Rocco qui le fixait haineusement. Son bras gauche était allongé le long de son corps, taché de sang, mais sa main droite enserrait un Walther 9 mm. Il poussa une sorte de hennissement en voyant l'Exécuteur s'arrêter à deux mètres de lui.

— Enfin, te voilà, fumier ! Je t'avais dit que je te trouverai.

— Oui, t'as gagné, lui dit Bolan en caressant la détente de Big Thunder.

Le gros canon aboya méchamment. La tête de Rocco explosa et le haut de son corps se souleva brutalement avant de retomber inerte.

La voix de Sylvie Thomkins se fit de nouveau entendre, claquant sèchement :

— Sortez de là, général, vous aussi !

Une silhouette épaisse se tenait déjà debout contre la carrosserie. Jeffrey Jackson avait le regard fixe et la tête des très mauvais jours. Mais il y avait apparemment encore un cloporte à l'intérieur de la limousine. Enfin, un homme grand et mince se dégagea de l'habitacle, apparaissant dans la lumière des phares.

Kenneth Brand cligna des yeux, essayant de conserver une dignité martiale qu'il avait depuis longtemps perdue dans les égouts de la mafia.

— Ça suffit ! Vous oubliez qui je suis, lieutenant Thomkins ! jeta-t-il, les dents serrées.

— Je n'oublie rien, général. J'ai dit, mains sur la tête !

Rageusement, le militaire leva les bras et tint sa tête à deux mains, regardant fixement le CZ-75 que la jeune femme brandissait sans trembler.

— Passez-lui ça, fit Bolan en lui tendant un garrot de Nylon. N'ayez pas peur de serrer. S'il résiste, assommez-le.

— N'ayez crainte !

Alors que l'Exécuteur obligeait Jackson à se retourner pour lui attacher les mains dans le dos, la jeune femme lança d'un ton durci :

— Je devrais vous arrêter vous aussi, Bolan.

Il comprit son intention, répliqua en ricanant :

— N'y pensez pas, vous avez eu de la chance de tomber sur moi.

— C'est ce que vous dites. Vous me donnez un coup de main pour sortir cette bagnole du fossé, ou dois-je vous y contraindre ?

— O.K. Après, vous irez vous faire foutre, rétorqua-t-il ironiquement.

Il alla dans le TACOM prendre un câble qu'il attacha à la Lincoln et la tira sur le plat. Il fallut ensuite remorquer le véhicule jusqu'à la route, les deux grosses têtes véreuses bâillonnées et solidement attachés à l'arrière, aux poignées latérales.

Sylvie Thomkins le rejoignit près du pare-chocs de la voiture, feignant de l'aider à détacher le câble. Il lui plaça son portable dans la main, lui chuchotant à l'oreille :

— Appelez-moi quand vous aurez un moment. Mais contactez d'abord Frank Vitali, demandez-lui d'envoyer une escorte.

— Peut-on être sûr de ce type ?

— C'est le frangin d'Eva Swanson. Vous ne le saviez pas ?

— Non. Nous ne parlions pas de boulot ensemble. Ni d'affaires de famille. C'est lui, votre contact au F.B.I. ?

— Ne poussez pas trop loin, lieutenant Thomkins.

Se redressant, elle lança à haute voix :

— Éloignez-vous, maintenant. Ne cherchez pas à me filer, hein !

Il lui sourit dans l'ombre, fit un clin d'œil et s'éloigna vers le TACOM dont le moteur ronronnait doucement. Un instant plus tard, il distingua un panache de fumée blanche à la sortie du pot d'échappement de la Lincoln qui s'ébranla bientôt sur la route.

L'agent MW 434 se dirigeait vers le nord. L'Exécuteur, lui, partit vers le sud en direction de l'estuaire du Potomac. Lorsqu'il jugea qu'il était suffisamment éloigné, il appela son ami de Washington.

— C'est terminé, Hal. Je tire le rideau et je me replie.

— Tu fais bien, ton grand copain Cari Kissinger est en route depuis dix minutes, il est à la tête de toute une troupe de chasseurs.

— Quand tu le verras, fais-lui mes amitiés, plaisanta Bolan.

— Tu parles ! Il n'a qu'une idée en tête, te bouffer le foie. Heu, j'aimerais qu'on puisse faire le point toi et moi, de visu. C'est possible ?

— Oui, mais pas très longtemps. Rappelle-moi à l'aube, je serai quelque part au sud.

— Encore dans un bled paumé ?

— Pour l'instant, les grandes villes me chauffent un peu trop les pieds, Hal. Faut laisser les esprits se calmer... Je voudrais que tu fasses quelque chose pour l'agent MW 434.

— Où en est-elle ?

— Ses affaires repartent, elle a mis la main sur deux gros poissons et elle est en route pour la capitale. Je lui ai conseillé de contacter Frank.

— O.K.

— Ne tarde pas, je n'aime pas la savoir seule en compagnie de ces

types.

— Je peux savoir de quels types tu parles ?

— Tiger et le général.

Brognola sifflota.

— Tu parles d'une pêche ! Il y en a d'autres à récupérer ?

— Cari et ses chiens de chasse n'auront qu'à écarter les cendres pour s'en assurer.

— Je vois... Heu, toi, comment ça va ?

— Je suis fatigué. Et tu me connais : je me soigne mal. Mes anciennes blessures se rappellent quelquefois à mon bon souvenir. Je crois que je vais pousser jusqu'à Rock Point, dormir quelques heures et regarder couler le Potomac.

— Bon, je te rappelle tout à l'heure. Je fais le nécessaire pour l'agent MW 434.

— C'est un sacré flic, Hal. Et une sacrée bonne femme. À plus...

Coupant la communication, Bolan chercha du regard le carrefour avec la route 257. Ce n'était plus très éloigné. Ensuite, il fallait une bonne heure pour atteindre Rock Point. Il souffrait un peu trop à son goût. Un projectile l'avait atteint à l'épaule, en séton. Sa combinaison était déchirée le long de sa hanche et du sang avait coulé. Ça n'avait rien de grave. Tant qu'il pourrait tenir debout et marcher, il cracherait sa hargne contre la mafia.

L'immonde Sergio Androsioni figurait parmi les têtes qu'il aurait prochainement à abattre. La liste était longue, interminable et parfois décourageante. L'Exécuteur ne prétendait de toute façon pas sauver l'humanité des griffes de *Cosa Nostra* et de ses associés à travers la planète.

Pour l'instant, il lui fallait prendre de la distance et se mettre quelques jours en stand-by. Les cannibales attendraient encore un peu. Mais pas trop...

Mais le combat de Mack Bolan continue...

Paul Jenner le savait, son frère aîné n'aurait pas apprécié qu'il débarque ainsi à Rome sans l'en avoir averti. Mais, cette fois, il avait été pris de court et n'avait guère eu le choix. Pour l'avocat US qu'il était, l'affaire Baldi ne se refusait pas. Une complexe histoire de succession, reprise au pied levé à un confrère brutalement décédé. Pas mal d'argent à la clé, mais, surtout, l'ascension de son cabinet sur les plus hautes marches de la profession. Alors, malgré beaucoup d'hésitations et quelques nuits blanches, il avait fini par accepter. D'ailleurs il ne serait à Rome que quelques heures et son frère ne saurait jamais qu'il y était venu. Si tout allait bien, il reprendrait l'avion le lendemain soir.

Deux Boeing 747 venaient de débarquer leurs passagers en même temps à Fiumicino, et l'aérogare était noire de monde. Les files d'attente s'allongeaient aux contrôles, il était presque 22 heures, et Paul Jenner avait une faim de loup. Heureusement qu'on dînait tard en Italie ! À New York un ami lui avait parlé d'un petit restaurant à l'entrée de la piazza Navona, où les *antipasti* étaient délicieux et où l'on servait très tard. Restait à franchir ces satanés contrôles et à trouver un taxi.

Dix minutes plus tard, formalités enfin expédiées, son bagage cabine et son attaché-case en mains, l'avocat se retrouvait à l'extérieur, accueilli par une soudaine averse. Une longue file d'attente s'étirait déjà devant la station de taxis. Jurant intérieurement, l'avocat allait se mettre au bout de la file d'attente, lorsque dans son dos une voix l'interpella :

— *Signore Jenner ?*

Surpris, l'Américain tourna la tête, découvrit un sourire dans une large face rebondie. Petit, rondouillard et vêtu d'un imperméable sombre, l'inconnu levait un grand parapluie noir au-dessus de Jenner. Le sourire avenant de l'homme s'élargit encore :

— Désolé de n'avoir pu faire plus vite, *mister Jenner*. *Il traffico !* La circulation ! *Impossibile !*

Puis, devant la mine surprise de son interlocuteur et montrant une imposante Lancia stationnée devant la file de taxis, il précisa :

— La *signora Baldi, signore*. Elle nous a appelés cet après-midi. Mon nom est Ettore, et je serai votre guide le temps de votre séjour. Notre

chauffeur nous attend.

Joignant le geste à la parole, le petit homme entraînait déjà Jenner vers la Lancia. Le chauffeur venait d'ouvrir la portière arrière, ôtant sa casquette d'un geste déférent pour les accueillir. Abritant toujours l'avocat, Ettore proposa :

— Si vous n'avez pas dîné, *dottore*, la *signora* Baldi m'a fait réserver une table à la *Osteria Margutta*. Une des meilleures de la ville. Nous vous déposerons ensuite à votre hôtel, et je reviendrai vous prendre demain matin pour les démarches.

Remis de sa surprise, l'Américain sentit son estomac gargouiller de plaisir. Sa cliente ne l'avait pas prévenu d'un tel accueil, mais c'était bien dans les manières de la belle *signora* Baldi. Retrouvant son italien, il remercia :

— *Grazie*. J'ai très faim.

Puis, abandonnant son bagage au chauffeur, il se laissa pousser à l'intérieur de la voiture, s'installa sur les coussins de cuir de la banquette, et posa son attaché-case à ses pieds en soupirant d'aise. S'installant près de lui, Ettore claqua la portière. Tandis que le chauffeur reprenait place au volant, il commenta :

— Ça ne sera pas long, *signore*. À cette heure, la circulation...

Puis, comme s'apercevant qu'il allait dire une bêtise, il resta une seconde bouche bée. Sans cette réaction, Paul Jenner n'aurait peut-être rien remarqué. Mais l'allusion d'Ettore quelques instants plus tôt au sujet des encombrements de la circulation lui revint à la mémoire, et, alors que la Lancia démarrait, il crut surprendre une étrange lueur dans le regard du petit homme. Le bras d'Ettore se tendit alors brusquement vers lui, il n'eut que le temps d'apercevoir un bref reflet métallique dans son poing, ressentit une douleur cuisante dans le flanc, amorça un geste de défense. Mais son bras inerte ne trouva que le vide et il ouvrit la bouche sur un cri muet.

Complètement dépassé, l'avocat américain se dit que son frère avait eu raison de lui interdire de venir en Italie... mais il était déjà trop tard. Paul Jenner venait de perdre connaissance.